

A close-up portrait of a man with a long, full, grey beard and mustache. He is wearing a dark, high-collared garment, likely a habit. The background is a plain, light-colored wall.

Jacqueline Baylé

LE SAINT DE TOULOUSE
S'EN EST ALLÉ

**P. Marie-Antoine de Lavour
Capucin (1825-1907)**



Jacqueline Baylé

LE SAINT DE TOULOUSE S'EN EST ALLÉ...

P. Marie-Antoine de Lavour

Capucin (1825-1907)

préface de J.F. Villepelée

Cinquante ans durant, le Père Marie-Antoine – géant à longue barbe, bure usée tenue à la taille par une corde, le crucifix planté dans la corde, le regard qu'on n'oublie pas, le sourire joyeux, maniant le patois comme le latin – a parcouru Toulouse en tous sens, toujours en quête d'âmes à ramener à Dieu, et de bienfaits à prodiguer aux pauvres et aux malheureux. Toulouse, mais aussi le Sud de la France, missionnaire capucin jusqu'à la moelle des os, à Rome ou en Terre Sainte... Et cela en traversant cinq révolutions, coups d'État ou insurrections, deux persécutions antireligieuses, sous deux rois, un empereur et deux républiques !

Jacqueline Baylé nous propose ici une histoire vraie, un témoignage qui se lit comme un roman, une biographie placée de façon rigoureuse et précise dans son cadre historique, presque une "autobiographie" tant le frère capucin vit et mène l'action, ne laissant à l'auteur qu'un rôle de metteur en scène ébloui mais studieux. Il faut dire que le personnage est hors du commun, sa présence phénoménale...

Jacqueline Baylé est journaliste, mariée, mère de trois enfants et grand-mère de dix petits-enfants. Elle est née en Algérie, rapatriée avec sa famille, en 1962. Ses racines lui ont inspiré un livre sur l'Algérie au Second Empire publié en 1981 aux Éditions Fayard. Elle est aujourd'hui, et depuis 1983, une élue locale, maire adjoint de Toulouse, déléguée aux Rapatriés et maire de quartier dans le centre-ville, par ailleurs conseiller général et conseiller du Grand Toulouse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entraîner dans les rues de Toulouse, derrière son cercueil, porté à bras comme celui d'un triomphateur. Il n'avait que son froc, sa cordelière et sa croix de bois² ».

1. Citation d'un article publié au lendemain des funérailles par *l'Express*, signé Julien de Lagonde.

2. Idem. *L'Express*, signé Julien de Lagonde.

Chapitre 2

*L'amour de Dieu
a été répandu dans nos cœurs
par l'Esprit Saint qui nous est donné.*

3 Ô jeune homme,
Est-ce là ton rêve de bonheur ?
Renoncer au monde avant de le connaître ?
Mais toi, montrant à tous
Celui qui te veut et t'appelle,
tu semblais dire avec l'extase dans les yeux :
Amis, envie-moi... ma part est la plus belle.

Léon est assis au salon, entre sa tante et son père, genoux serrés l'un contre l'autre, tout raide, se préparant à l'insigne moment qui arrive : sa présentation au supérieur du petit séminaire de l'Esquile. On attend le F. Floride, son oncle maternel, qui, à 30 ans sous-directeur de l'école Saint-Joseph des Frères des Écoles chrétiennes, doit les introduire dans ce monde toulousain qu'il commence à bien connaître. Léon a tellement dit et répété depuis qu'il a 4 ou 5 ans qu'il veut être prêtre, dire la messe et prêcher, que le petit séminaire s'est imposé tout naturellement pour cette rentrée scolaire, Léon faisant ses onze ans bientôt, le 23 décembre de cette année 1836. Certes, Toulouse n'est pas la porte à côté, mais le petit séminaire de Lavaur n'est encore qu'en projet. Et puis, le petit séminaire de l'Esquile a une belle réputation, des maîtres fameux tant par leur enseignement et leurs publications, que par leur vertu. Ce qu'est en train de rappeler avec satisfaction Frédéric Clergue à sa sœur qui s'est proposée de prendre Léon en pension. Il est si jeune ! Leur regard se porte sur l'enfant tout

à ses pensées. Alors, tu es heureux, Léon ? Léon sursaute. Oh oui, ma tante. Tes parents vont tout de même te manquer ? Oh oui, ma tante. Frédéric Clergue se gratte la gorge, très ému. Frédéric Clergue est un homme modeste d'une ineffable tendresse de cœur, le plus discret des clercs de notaire de Lavaur. Il a cependant, comme sa femme Rose, une aisance naturelle et la distinction des milieux bourgeois. Leur famille a été ruinée par la Révolution, sa fortune providentiellement, aiment-ils à dire, anéantie. « Une grâce, raconte le futur P. Marie-Antoine dans son livre de souvenirs. La pauvreté n'est-elle pas la racine de toutes les vertus, l'arôme qui les conserve ? Le travail et l'économie qui en découlent ne sont-ils pas sagesse et honneur d'une vie ? »

Le F. Floride est arrivé. Le trio marche maintenant de la rue Rivals, où demeure tante Rocher, en direction de la rue du Taur toute proche. En passant devant l'église, Léon jette un regard suppliant à Notre-Dame du Rempart qui y a trouvé refuge depuis qu'on a démoli, avec les remparts il y a cinquante ans, le petit oratoire élevé pour elle Porte Villeneuve, afin de réaliser les boulevards toujours en chantier. Il est plus à l'aise dans son quartier de la Carlesse, le petit pape, comme on l'appelle là-bas. À sa naissance, quand on a demandé à son père quel serait son nom, François, a répondu celui-ci. Le nom réservé de génération en génération aux aînés de la famille Clergue. Et il s'appellera Léon. Mais il n'y a personne dans la famille qui porte ce nom, c'est le prénom de son père qu'il doit porter ! Justement. Il s'appellera Léon, qui est le nom de son vrai père. Ne savez-vous pas que son vrai père en Jésus-Christ, c'est le pape, Sa sainteté Léon XII ? Auguste sera son troisième prénom, devenu pour l'intéressé Augustin, le théologien qui va inspirer ses sermons, accolé à François, qui lui deviendra son père en religion. Oui, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quatre jours, du 22 au 25 février 1848. Le trône voltairien jeté à bas d'un coup de pied du peuple. » Ce n'est pas un titre de journal, mais l'épithète de Léon devenu le P. Marie-Antoine.

Le pays subit, depuis fin 1846, une crise d'abord agricole, qui s'est répercutée sur le secteur industriel, tandis que la spéculation fait rage, en particulier dans les chemins de fer. Après l'euphorie des années 1842-1846, le chômage frappe 20 % des ouvriers dans le charbonnage, 35 à 40 % dans la métallurgie et le textile. Le bâtiment est encore plus touché avec 40 % de chômeurs, les chantiers de voie ferrée cessent toute activité, les caisses sont vides. Des troubles nés des mauvaises récoltes éclatent un peu partout. Des bandes se constituent qui, sous prétexte de chasse aux « accapareurs », pillent les domaines. Toulouse connaît la même situation de misère. La mairie organise des Bureaux de bienfaisance pour 14000 indigents et 6000 ouvriers et artisans sans travail, à qui elle distribue de l'argent, des bons de pain. Elle ouvre des ateliers de charité et des chantiers au Grand Rond, au Jardin Royal, sur le chemin de Terre-Cabade (le cimetière a été créé en 1841), avenue du cimetière, ou à la construction de la nouvelle caserne d'artillerie. Mais c'est tous les jours que les ouvriers, maçons, charpentiers, menuisiers réclament du travail. On décide le mois suivant de nouveaux travaux sur une dizaine d'autres points de la ville. Ces ateliers de charité, qui vont revenir si cher au gouvernement après la révolution, coûtent déjà à Toulouse pour l'hiver 1847, 40000 francs, auxquels s'ajoutent 18000 francs en bons de pain. Quant au conseil général, c'est 328000 francs qu'il dépense en grands travaux dans le département.

C'est dans cette atmosphère de crise que la France va changer de régime, de façon imprévisible et presque anodine. On est en effet en pleine campagne en vue d'une réforme du mode des

élections permettant un élargissement du nombre des quelque 241000 électeurs qui ont le droit de vote. L'opposition pense, à juste titre, qu'il y a davantage de Français à « être capable d'exercer avec bon sens et indépendance le pouvoir politique ». La mode est aux « banquets réformistes », qui permettent aux orateurs, Lamartine en tête, de se faire entendre et de faire signer des pétitions monstres, radicaux et royalistes légitimistes faisant cause commune. Toulouse a le sien le 9 janvier 1848 aux Minimes, par une affreuse journée de pluie. Les légitimistes s'en sont exclus, les deux partis ne parvenant pas à se mettre d'accord sur les douze toasts à porter. Ainsi, les premiers veulent lever leur verre à la « souveraineté de la nation », les seconds à la « souveraineté du peuple ». Ce qui amuse beaucoup la presse parisienne, en particulier celle des conservateurs qui observent que le lien qui unit les partis d'opposition autour de la réforme électorale est décidément bien tenu.

L'opposition envisage de terminer la campagne en faveur de la réforme par un grand banquet à Paris. La date du banquet est fixée au 22 février. Plusieurs rapports alarmistes déterminent Guizot à l'interdire. Les organisateurs avaient prévu que les participants se regrouperaient à 11 heures à la Madeleine et, de là, se rendraient en cortège à la salle du banquet. Ni la pluie ni les mesures de sécurité ne parviennent à empêcher le 22 au matin, rassemblements et heurts, des barricades dans quelques rues, des boutiques pillées. Le lendemain matin, un dispositif militaire est mis en place, mais la garde nationale, soutien du régime, ne le suit plus et le montre. Le roi déclare alors qu'il ne veut pas de coup de fusil. Il demande la démission de Guizot et charge Molé de former un nouveau gouvernement. La nouvelle cause une grande joie et l'émeute paraît s'apaiser. Des bandes réjouies parcourent la ville. Soudain, un coup de feu venu d'une

de ces bandes, abat un soldat. Les fantassins ripostent, et font trente-cinq morts et cinquante blessés. Les manifestants promènent les corps dans Paris au cri de « Vive la république ! » La situation ne cesse de s'aggraver d'heure en heure. Dans l'espoir de sauver la dynastie, le roi décide de démissionner et d'abdiquer en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, fils du duc d'Orléans mort accidentellement en 1842, la duchesse d'Orléans sa mère devant assurer la régence. Mais le Palais-Bourbon est envahi par les émeutiers, la duchesse et son fils doivent s'enfuir à la hâte. Un gouvernement provisoire est désigné, la II^e République est née.

À Toulouse, les nouvelles sont accueillies avec enthousiasme par les démocrates, et sans opposition par la majorité. Les Jeux floraux se rallient à la république. Comme presque partout, la magistrature, le clergé adhèrent sans difficulté. Cependant, de nombreux fonctionnaires sont révoqués. Et puis, l'atmosphère est empoisonnée par l'affaire Cécile Combettes, cette adolescente de 14 ans assassinée le 16 avril 1847, victime « des plus atroces brutalités ». Le coupable désigné : un frère des Écoles Chrétiennes. Le procès s'ouvre le 25 février 1848. L'opinion, qui y voit une autre affaire Calas, le suit avec passion. Les débats sont ajournés pour cause de révolution, repris en mars. Les congrégations, jésuites compris, en prennent pour leur grade. Le verdict tombe, le frère Léotade est condamné pour viol et meurtre aux travaux à perpétuité. Il mourra deux ans plus tard au bagne de Toulon, avant que son innocence soit finalement reconnue. Sa condamnation provoque dans l'opinion une vive agitation. L'abbé Clergue vivra de très près et avec une infinie tristesse cette affaire. Le F. Léotade est de l'école Saint-Joseph du F. Floride son oncle. Sûr de son innocence, ce dernier a déposé pendant plus d'une heure, en vain, lors du procès.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'amour, qui, tout à l'heure va s'offrir, dans la prière, pour nos péchés. Mes péchés et les péchés du monde, de tous les temps, ces péchés du monde qui font si mal au monde. Et puis, comme dans un rêve, à ses parents agenouillés devant lui, sa pauvre main tremblante présentera l'hostie, mystère de Dieu qui se fait nourriture, qui se fait Pain de vie. Il va connaître, comme eux, avec eux, il le sait, il le sent, éperdus, le bonheur absolu.

Depuis son temps de désert, si douloureux encore, il ressent pour l'Eucharistie un amour ardent, irrationnel, une attirance presque surnaturelle. « Je ne peux approcher du tabernacle sans que la présence de Jésus ne me devienne sensible et ne me saisisse violemment au cœur. Quand je pense à mon sacerdoce, un frémissement involontaire s'empare de tout mon être, il me semble, quand je prends conscience de cette accession à une dignité qui surpasse toute pensée et toute espérance humaines, que je rêve. Cependant, je sens bien que le Seigneur m'appelle et je suis rempli de force et de confiance. Il me semble l'entendre dire, tu le vois, mon fils, me voici enchaîné par l'amour, il m'est impossible d'aller convertir ce pauvre pécheur, d'aller visiter ce pauvre malade, ce pauvre prisonnier ; va le faire à ma place, et fais comme je le ferais moi-même. Cet appel retentit, sans cesser jamais, au fond de mon cœur. » Quelques semaines avant son ordination, il a écrit ces mots : « *Diligis me ? N'aimes-tu que Dieu en tout et pour tout ? Si tu peux répondre, le jour de ton sacerdoce : Deus meus et omnia, alors tu seras digne d'entendre Jésus-Christ te dire Pasce agnos meos, je te confie ces âmes, qui sont ce que j'ai de plus précieux et qui doivent t'être, comme à moi, plus précieuses que ton sang et que ta vie. Il ne te reste pas beaucoup de temps avant d'être prêtre : ne perds donc pas un moment pour arriver à la perfection. Fais tout avec Dieu, par Lui et pour Lui seul. »*

Après la cérémonie, le dîner de famille est servi dans le réfectoire mis à sa disposition, du petit séminaire de Lavaur créé deux ans après son installation à Toulouse. Léon s'est d'abord discrètement glissé dans une des chapelles latérales de la cathédrale, la plus ancienne, la plus belle des chapelles, dédiée à la Vierge des Douleurs dont l'Église célèbre ce dimanche la fête. Enfant, c'est ici qu'il aimait venir se recueillir. Au pied de sa bonne Mère tenant dans ses bras le corps inanimé de son Fils et sous sa protection, il vient sceller le don qu'il a fait de sa vie. C'est l'amour que veut mon divin Fils, non les sacrifices, entend-il comme dans un doux murmure. Amour ou sacrifice, je viens faire Sa volonté. Ma bonne, ma douce, ma si tendre Mère, soyez mon action de grâce et ma louange. Je veux tellement Lui plaire !

C'est encore à Lavaur qu'il va faire, pour la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre, son premier sermon qu'il confie à l'Esprit Saint par une longue nuit de veille et de prière. L'Esprit Saint qu'il sait retrouver puissamment en la Mère de Dieu. Sainte Vierge, ma bonne Mère, je vous confie ma vie sacerdotale, qu'elle soit ce que le Seigneur veut en faire. Ce nouveau rendez-vous avec la Vierge Marie dont il va célébrer les gloires en chaire, n'est pas fortuit. Il l'appelle signe, il l'appelle grâce. Pour quelles missions ? Merci, mon Dieu.

Pour quelle mission, il le sait dès le lendemain. Il est nommé vicaire à Saint-Gaudens. À sa demande, il reste attaché au diocèse de Toulouse où il vivra la presque totalité de sa vie, les prêtres sont nombreux dans le diocèse d'Albi. Le curé Piéchaud voulait qu'il soit vicaire à Saint-Exupère, non loin de la cathédrale Saint-Étienne, le poste était vacant, Léon avait grande chance de l'obtenir. Humainement parlant, c'était parfait. Il a, à Toulouse, tant de choses à faire encore, tant d'autres à achever.

Ce jour-là, il lit dans son bréviaire : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations... Apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées....Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». Saint-Gaudens, Seigneur, est-ce bien l'extrémité de la terre ? Ou même la Judée et la Samarie ? Toulouse, Seigneur, pouvait être ma Jérusalem ! Une faiblesse d'un instant. Malgré les vives oppositions de sa famille, il a renoncé aussitôt à ce beau rêve. « J'ai confié à Marie, écrit-il, ma vie sacerdotale, comme je lui ai confié mon enfance et ma jeunesse, et, grâce à elle, j'ai obtenu d'être nommé vicaire, non là où mes parents et mes amis le désiraient, mais là où je pourrais le mieux travailler à sa gloire. Contre toute attente, je suis nommé vicaire à Saint-Gaudens ». Et à son vicaire général, le P. Roger : « Laissez-moi vous offrir mon cœur et vous dire que cette nomination m'a fait goûter déjà cette joie, cette paix promises à ceux qui obéissent. Aussi je vous demande en grâce d'accomplir toujours à mon égard cette volonté sainte sans ménagement pour ma pauvre personne. Cet éloignement de ma petite patrie, cette séparation de tout ce qui m'est cher contrarie, il est vrai, mes parents et amis, mais élève mon cœur et le comble d'une nouvelle joie. »

Léon y a quelque mérite. De quelle tendresse il continue d'aimer ses parents, à en juger par ses lettres écrites de Toulouse alors qu'il va sur ces 25 ans : « En pressant maman sur mon cœur (venue à Toulouse l'embrasser et faire quelques achats), mes bras vous cherchaient en vain. Ils sont toujours tendus vers vous et bientôt le moment heureux viendra où ils iront vous trouver à Lavaur. Oh ! alors, quels jours heureux nous allons passer ensemble ! » Ses parents, atterrés, ne lui facilitent pas les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aucun théologien de la terre, aucun ange du ciel ne l'aurait ainsi nommée... Le ciel et la terre semblent applaudir, les étoiles semblent briller plus éclatantes et le Gave rouler plus joyeux ses flots rapides, étincelant de mille feux. C'est le ciel ! oui, c'est le ciel ! Une ère nouvelle va commencer pour l'Église ».

Or Garaison est comme le lieu précurseur, annonciateur, de Lourdes. À trois siècles de distance, même apparition de Marie, vêtue d'une même robe blanche, au pied d'une montagne et près d'un ruisseau, à une pauvre bergère de douze ans comme Bernadette. Même demande de Marie, construire une chapelle : « Ici je répandrai mes dons ». Les mêmes difficultés, et les mêmes fontaines qui deviendront fécondes. Elles sont seules à entendre les messages, et le mot de Marie est le même : *Pénitence* ! Toutes deux se sont ensuite cachées dans un couvent, à Fabas près de Lombez pour Anglèse de Sagasan, à Nevers pour Bernadette Soubirous. Même époque troublée, deux grands papes, Pie V et Pie IX, et un grand concile, le Concile de Trente, et celui de Vatican I. Voilà ce qu'a été pour la paix et le salut du monde le grand Concile de Trente préparé à Garaison par la Vierge Immaculée, voilà ce que sera le grand Concile du Vatican, préparé à Lourdes par l'Immaculée Conception. Comme saint Jean-Baptiste à l'avènement de Jésus, Garaison s'est effacée devant Lourdes, et les missionnaires de l'Immaculée Conception à Lourdes ont suivi leur Mère, venant de Garaison.

L'abbé Clergue décide un soir de partir à pied, vers minuit. Garaison est à 25 kilomètres, il devrait arriver à sept heures le matin. Le voilà en effet, un peu avant sept heures, dans la belle allée de chênes presque deux fois centenaires, portant avec lui le précieux ornement que sa mère lui a offert pour sa première messe. Il l'offrira à la chapelle pour obtenir la grâce qu'il

sollicite de Marie. Il demande en arrivant un confesseur expérimenté. Nous avons l'homme qu'il vous faut. Mgr Laurence, l'évêque de Tarbes est ici, nous l'appelons. Après l'avoir écouté, le prélat, qui deviendra le grand évêque du Lourdes des apparitions, et l'ami attentif du P. Marie-Antoine, lui dit avec autant d'affection que de fermeté : Ceci, mon fils, est sérieux, très sérieux. N'allons pas vite. Retournez à Saint-Gaudens, continuez à faire le grand bien que Dieu vous accorde la grâce d'accomplir, aimez toujours beaucoup la Sainte Vierge, et revenez l'année prochaine, pendant le Mois de Marie. Je vous attendrai, et nous verrons ce qu'il y aura lieu de faire.

L'abbé Clergue va prier, multiplier les oraisons, les pénitences, les aumônes. Il passe des nuits glacées dans sa chambre sans feu, agenouillé la tête dans ses mains, à réfléchir, méditer, s'abandonner à l'Esprit de Dieu, à l'amour de Dieu. De ses affaires personnelles, il donne peu à peu aux pauvres tout ce qu'il juge ne pas lui être indispensable et va les pieds nus dans ses chaussures. Discrètement, ses ouailles glissent des bas neufs dans son armoire, sans arriver « à lui en tenir ». Même chose avec la provision de bois pour sa cheminée. Et quand il n'en a plus à donner, il lui arrive d'aller en prendre, sans en rien dire, chez ses amis qu'il associe ainsi à ses bonnes œuvres. Ils ont fini par s'habituer. Au début, ils épiaient, prêts à prendre le voleur. Encore un tour de notre vicaire, se contentent-ils maintenant de dire.

Notre fougueux abbé, qui apprécie les décisions rapides, va ainsi être suspendu, pour toute une année, à la croix de la plus grande incertitude de sa vie. Le Mois de Marie arrivant, il reprend le chemin du sanctuaire, cette fois avec un superbe lustre en cristal pour Notre-Dame de Garaison. Mgr Laurence a été appelé à Tarbes, mais avant son départ, il a confié « un

vicaire de Saint-Gaudens à qui il a donné rendez-vous », au supérieur de la maison. « Écoutez-le, et ne précipitez rien ». Le supérieur écoute, paraît plongé dans une profonde méditation, peut-être prie-t-il, et lui conseille finalement de réfléchir un an de plus. Une agonie, un martyr, se dit-il en prenant tristement le chemin du retour. Encore une année douloureuse à passer, à saigner. Il obéit cependant. D'ailleurs, autre chagrin, faire le sacrifice de tout et de lui-même c'est beaucoup, mais ce n'est rien en comparaison de la peine qu'il ressent à devoir annoncer le moment venu, la nouvelle à son père, « si aimant et tant aimé, le meilleur des pères ». Visiblement, la Vierge Marie, à Garaison, au Bout-du-Puy ou à la cathédrale Saint-André, veut l'associer à ses douleurs. Et c'est dans cette Vierge des Douleurs que Léon approfondit l'amour maternel, la passion de Marie Mère. C'est Garaison, dira-t-il plus tard, qui m'a révélé ma Mère, il a senti ce que c'est qu'aimer, charnellement, sa Mère du ciel ! J'ai senti mon cœur battre sur son cœur. Et soutenu, consolé par Elle, son adieu à son père, à sa mère, à son frère, à sa sœur, à tout ce qu'il aime et chérit ici-bas, malgré sa souffrance, a pu être joyeux.

Les premiers jours de mai arrivent, il sent que cette fois, l'heure est décisive. Il doit aller à Toulouse, pourquoi ne pas consulter là-bas ? Il pense aux jésuites, se présente à l'ancienne maison des profès, demande à voir un vieux père. On fait venir le P. Delage, un ancien provincial. Le jésuite l'interroge longuement, réfléchit, et sans hésiter lui dit : Dieu vous veut capucin, partez. Répétez trois fois, mon père, prononce Léon, le visage tendu. Dieu vous veut capucin, répète trois fois le religieux. Léon se lève, Dieu a parlé.

Peu à peu, il a intégré un certain nombre d'éléments de sa vie qui sont autant de cailloux blancs dans l'appel de Dieu, qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

meilleurs légumes, les meilleurs fruits. Ne soyez pas en peine, jamais je n'ai eu meilleur appétit, et déjà je suis gras comme un petit moine... Pour moi, c'est un ciel, parce que c'est la sainte volonté de Dieu qui m'y a appelé. C'est un ciel, il n'y a pas d'autre charité, d'autre devoir que la simplicité, d'autre peine que celle d'avoir trop de joie et de bonheur... J'ai fait mon voyage si heureusement ! C'est que je portais le portrait de mon père avec moi. Il m'a servi d'ange gardien. Il me représente toute la famille, ce qu'après Dieu j'ai de plus cher au monde. Je l'ai devant moi et je le baise, et il me semble que je vous ai tous dans les bras ».

Sa famille, à la fois son bonheur et son tourment, la chair de sa chair. Ce qui lui fait s'écrier devant l'autel de Marie, Marie avec qui il partage tout : « Je ne suis pas assez généreux pour vivre uniquement de sacrifices. Alors, comme un rayon de soleil qui traverse les nuages, un rayon d'espérance et d'amour vient de loin en loin éclairer et réchauffer mon cœur. Ah ! Qu'il me tarde d'aimer Dieu uniquement, de lui rendre amour pour amour, et de mourir pour ce doux Jésus qui est mort pour moi. »

Deux semaines après son arrivée, et trois jours de jeûne et de prières doux à son cœur avide de se donner, de tout donner, il a été revêtu de la bure et du capuce, ceint de la corde, et l'on a mis un cierge dans sa main : « *Que le Seigneur vous délivre du vieil homme et de ses actions et qu'il vous revêt de l'homme nouveau, créé dans la justice et la sainte vérité. Mon joug est doux et mon fardeau léger. Place, Seigneur, sur sa tête, le casque du salut, pour le rendre invisible aux attaques du démon. Ceins-le aussi, ô Dieu, du cordon de la pureté qui étouffe en son corps l'ardeur des passions et lui conserve la vertu de continence et de chasteté. Recevez, mon frère, le flambeau du Christ, en signe de votre immortalité, afin que,*

mort au monde, vous viviez désormais pour Dieu. Levez-vous d'entre les morts et le Christ vous illuminera ».

Le voilà dépouillé de tout, même de son nom, en ce 13 juin 1855, jour de la fête de saint Antoine de Padoue. Aussi lui donne-t-on le nom de Marie-Antoine. « Dieu, en me donnant ces deux noms si beaux, veut que je me souvienne toute ma vie que je dois à la Vierge Marie et à saint Antoine de Padoue la grâce de ma vocation séraphique. » Il se confie aussi dans ses prières à son grand-oncle le capucin Jean-Antoine de Lavaur, qui a vécu la Grande Révolution : « Comme il est heureux de me recevoir sous sa sainte bannière ! » Il s'attarde à cette pensée, elle amène sur son visage un sourire attendri qui monte vers Celui qui est tout en tous. « Dieu a été le plus fort. Il m'a aimé plus que je ne m'aime moi-même. Il a remporté seul la victoire et voilà que c'est moi qui maintenant en éprouve toutes les joies et reçois la douce et sublime récompense de son triomphe. Je suis au ciel sur la terre, et il me semble que c'est un rêve. »

Une continuelle oraison, qui se prolonge dans les longs offices de nuit, favorise cette ferveur extatique. Il en reçoit une surabondance de grâces, dont il dévoilera peu les secrets. Un jour où il envie, de saint Antoine de Padoue devenu son patron, qu'il ait vu et contemplé Jésus dès son passage sur cette terre, il le supplie d'intervenir pour le faire participer à ce bonheur, non en le recevant dans ses bras, comme lui — il en est bien indigne ! — mais en rendant Sa présence visible et sensible à son cœur. Et c'est de son cœur qu'il entend : « Ce que tu me demandes est facile, je vais t'en donner le secret. Tu n'as qu'à suivre pas à pas tout ce que fait et tout ce que dit le prêtre pendant la sainte messe, tu y verras revivre Jésus, tu l'auras toujours devant les yeux et pourras garder le bonheur de sa présence ». « Effectivement, je vis Jésus vivant et remplissant

tous les siècles ; venant de l'Éternité et retournant à l'Éternité, comme le prêtre vient de la sacristie et y retourne, après avoir accompli sous nos yeux la grande œuvre de la Rédemption qui occupe tous les siècles. » C'est à partir de cette vision-là, de cette révélation que, pendant les longues années de sa vie missionnaire, il va répandre la « *Méthode merveilleuse pour entendre la Sainte Messe. Jésus vivant sous nos yeux* » reprise dans ses nombreux manuels édités de multiples fois.

Tout est occasion d'intimité confiante avec son Dieu, d'un prolongement presque constant de son tête-à-tête avec lui. Ainsi les travaux manuels, longs et astreignants. Il doit charger une brouettée de terre ? À chaque pelletée, il lui dit : Mon Dieu, donne-moi une âme ! une autre ! une autre ! Il ramasse du bois ? À chaque brindille : Mon Dieu, encore une âme ! Il arrache des herbes ? Mon Dieu, pour chacune, donne-moi une âme ! Dieu l'exauce déjà, dans le noviciat même. Il a pris sous sa protection, et dans sa prière, un vénérable doyen, curé d'une riche paroisse du diocèse de Tulle qu'il a quittée pour devenir capucin. Mais sa vocation subit de terribles assauts. Il est là, lui le prêtre aguerri, ballotté, déboussolé, en butte aux tentations les plus désordonnées, à peu près découragé. Il a déjà fait sa malle trois fois en redemandant sa soutane. Ses supérieurs lui laissent toute liberté de décision. C'est que le novice est mis à rude épreuve. Ses goûts, ses aspirations sont presque systématiquement contrariés, les contraintes, y compris les plus imprévisibles, surgissent comme à plaisir. Il s'agit d'éprouver les vocations, qui ne peuvent être qu'un don de Dieu, et de tremper les caractères comme on trempe une pièce d'acier. Le P. Marie-Antoine parcourt avec son frère en noviciat les stations de son chemin de croix, il le soutient, l'aide à prier quand cela devient difficile, le couvre du manteau de la Vierge, donnant de la chaleur à son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maison franciscaine, celle des Gégains, Tertiaires Réguliers de Notre-Dame de la Paix, près des Jacobins.

Les Capucins devinrent vite populaires à Toulouse. On aimait leur zèle rayonnant, leur pauvreté, leur austérité joyeuse, leurs psalmodies graves, la dignité simple de leurs offices, la beauté fraîche des fleurs naturelles qui ornent leurs autels, usage inhabituel en France jusque-là. On vient en foule se confesser dans leurs couvents, ne les appelle-t-on pas les consolateurs des âmes ? Leur charité très humble, qui ne pose pas de question, envers les pauvres et les malades, va droit au cœur du peuple. De 1582 à 1731, le nouveau couvent de la rue Valade fut ainsi un centre rayonnant de prédication populaire face à l'invasion de la Réforme¹⁴. Très vite, les Capucins furent demandés dans d'autres villes, et du couvent de Toulouse partirent des colonies qui essaimèrent dans tout le Languedoc et les provinces voisines. C'est de ce couvent que les Ligueurs sont venus arracher le P. Ange de Joyeuse pour qu'il remplace son frère dans la charge de Gouverneur du Languedoc. On a de lui cette répartie, alors qu'il accompagne le Roi Henri IV : « Sire, je me demande lequel de nous deux étonne le plus le peuple. Vous, le protestant devenu catholique, ou moi le capucin devenu laïc ? » Avant sa mort, Ange de Joyeuse réintègrera son couvent toulousain et mourra sous l'habit de son Ordre.

L'événement entré dans la mémoire collective des toulousains est celui du dévouement héroïque des Capucins durant les pestes qui décimèrent la région à plusieurs reprises, en 1588, dans les sombres années de 1627 à 1632, en 1652. Rien qu'entre 1627 et 1632, quarante et un religieux succombent dans le sud-ouest, victimes de leur charité envers les pestiférés. Partout ils sont les premiers au danger, souvent les seuls. Précédés par un homme valide agitant une clochette, vêtus d'un habit de sangle bleu, ils

portent d'une main un crucifix et de l'autre une pharmacie et des désinfectants. Toulouse a perdu, durant ces six années de malheur, entre cinquante et quatre-vingt mille victimes. La population est terrorisée, les uns fuient, tandis que les autres n'osent pas sortir de leurs maisons. Le P. Marie-Antoine fera un récit touchant, dans son livre *La Sainte Amitié*, du don de soi jusqu'à la mort de deux de ses frères du couvent de Toulouse, le P. Polycarpe de Marciac et le P. Ignace de Fronton, accourus à Bordeaux en renfort en 1606.

Les vingt-cinq capucins que comptait Toulouse, comme ceux du reste de la France, furent balayés par la Révolution, laissant, dans ces temps de misère, regrets et légende. Depuis, on ne les a plus revus. L'immense ensemble des Cordeliers a été transformé en casernes, rasées deux siècles plus tard, en 1970, pour laisser place au campus de l'Université des Sciences Sociales. Quant à l'église, joyau de la ville, elle est devenue un magasin à fourrage, guetté par un incendie, qui éclate dans la nuit du 24 mars 1871. Il n'en reste qu'une tour rue Deville.

Pour recueillir cet immense héritage et relever toutes ces ruines, la Providence envoie donc à Toulouse notre jeune religieux avec le F. Thomas pour compagnon, un tertiaire qui sera ordonné par la suite. Le P. Marie-Antoine a 32 ans.

Il écrit aussitôt à ses parents la bonne nouvelle. « Ne désirons pas les consolations de la terre, celles du ciel peut-être en seraient diminuées, et nous perdrons au change. Cependant, puisque, après le ciel, vous ne désirez plus qu'une chose, voir votre petit ou plutôt votre grand capucin et l'avoir un peu plus près de vous, ne craignez rien, sachez-le, vous l'aurez bientôt ».

8. Séraphique : Dans le vocabulaire franciscain, par référence à l'extase de saint François d'Assise (1182-1226) qui vit un séraphin crucifié, le séraphin désignant un ange de la première hiérarchie. Le mot a aussi depuis le XVI^e

siècle un sens de « brûlant, ardent ».

9. Le pape Pie IX a défini le dogme de l'Immaculée Conception, l'année précédente, le 8 décembre 1854 par sa bulle *Ineffabilis*. Date qui est retenue pour célébrer la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Mais l'Église a depuis ses débuts le pressentiment de la perfection de Marie par qui le Fils de Dieu a pris chair. C'est ainsi qu'en 1219 saint François d'Assise ordonne à ses religieux de célébrer chaque samedi une messe votive en l'honneur de l'Immaculée Conception, et que le franciscain saint Bonaventure écrit un peu plus tard son *Speculum Mariae Virginis*. Les Capucins ont dédié en 1826 la chapelle provisoire de leur fondation à Marseille à l'Immaculée Conception.

10. Gardien est le titre d'un supérieur de couvent chez les Capucins.

11. Grande Octave : Huitaine durant laquelle se prolonge la célébration d'une grande fête liturgique, Noël ou Pâques.

12. Tiers Ordres : Affiliés à un ordre religieux, ici les Frères Mineurs Capucins, ils sont formés de fidèles vivant dans le monde (Tiers Ordres séculiers) ou de réguliers menant la vie commune. On appelle leurs membres des Tertiaires, ils tendent à la perfection selon la règle de l'Ordre auquel ils sont affiliés. Le P. Marie-Antoine œuvrera durant toute sa vie de religieux pour leur développement dans son Ordre. En particulier lorsque le pape Léon XIII en 1882 dans son encyclique *Auspicata* confiera aux Tertiaires de saint François une mission universelle de prière et de restauration religieuse, rappelant les paroles de Jésus à saint François en extase : « Va, François, va et répare ma maison qui tombe en ruine ». Le P. Marie-Antoine compose pour eux un *Manuel* qui était encore en 1928 le manuel officiel du Tiers Ordre dans la province de Toulouse.

13. Une nouvelle réforme avait vu le jour en Italie en 1525, qui a donné naissance à l'Ordre des Frères Mineurs Capucins. Ce nouvel Ordre répandait bientôt un tel parfum de sainteté, d'éloquence et de charité, en Europe et dans le monde, que Catherine de Médicis les appela en France en 1574. Des fils des plus grandes familles du royaume se firent capucins, comme le célèbre P. Ange de Joyeuse, pair de France et gouverneur du Languedoc.

14. La Réforme : Mouvement religieux qui, au XVI^e siècle, a soustrait une partie de l'Europe à l'obéissance des papes et a donné naissance aux Églises protestantes, luthérienne et calviniste.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'archevêque venu jusque chez lui le confirmer, il se met à pleurer de joie. Moi, grand pécheur, recevoir mon Pontife ! Il a mis ses plus beaux habits, son pantalon blanc et ses bottes à l'écuyère.

Le comble de la popularité, le P. Marie-Antoine ne l'acquiert pas aux « Guignols de l'info », qui n'existent pas encore, mais dans les théâtres forains. Une troupe, qui vient se produire jusque sur la place du Capitole, montre Guignol se disputant avec sa femme et la battant. Celle-ci, d'un coup adroit, parvient à le frapper à mort. Arrive le pardon traditionnel, elle l'exhorte à bien mourir, et lui demande à qui il veut se confesser. Au Père Antoine ! répond-il sûr de son succès. Et les spectateurs d'applaudir effectivement à tout rompre. L'intéressé l'apprendra d'une façon très inattendue. Il voit venir un jour au couvent un vieux capitaine, lourdement endetté envers Dieu, dira-t-il au Père qui le reçoit aussitôt. Et depuis plus d'un demi-siècle, mon Père ! Il a assisté la veille au spectacle de Guignol. Puis il est rentré chez lui, tout pensif. Ce matin, je me suis réveillé bien décidé à venir vous voir pour me confesser. Il se convertit si bien que, se faisant apôtre, il lui amènera peu à peu tous les vieux grognards ses amis.

Quelque temps après, au printemps 1859, le P. Marie-Antoine va visiter une vieille femme dans la rue de l'Aqueduc, près du canal et de la chapelle provisoire. Une de ses voisines l'arrête. Mon Père, entrez au fond de ce couloir. Il y a là, dans un jardin, un homme qu'il faut convertir. Il a trois filles, qu'il n'élève pas chrétiennement. Il travaille le dimanche et manque la messe. Le Père demande son nom et commence, comme à l'accoutumée dans ces cas-là, par un bon *Ave Maria*. Et il pénètre dans le jardin. L'homme est au milieu d'un carré de choux. Jean, je passe dans le quartier, j'aimerais faire connaissance avec vous.

Vous avez l'air d'un bien brave homme. Vous êtes voisin du couvent, et je ne vous ai encore jamais vu le dimanche dans notre chapelle, cela m'étonne un peu. Ne vous en étonnez pas, mon Père. Je ne vais pas à la messe, je suis trop occupé. Il me faut gagner mon pain pour mes enfants et pour moi. Ne craignez rien, mon ami, ne craignez rien. Dieu n'a jamais laissé mourir de faim ceux qui entendent la messe. Promettez-moi de venir dimanche prochain, moi je vous promets que Dieu vous assistera. Et il lui tend la main. Tapez là. Parole d'honneur ? Je vous le promets, mon Père. Le P. Marie-Antoine bénit d'un geste le jardin, et s'en va, sûr que l'homme tiendra parole. On est lundi. Dimanche est loin, mais le Seigneur ne va pas attendre pour récompenser Jean de sa bonne volonté. Dès le lendemain, par un phénomène incroyable, un des choux de son jardin se met à grandir, grandir. On n'en a jamais vu de semblable. Il a près de deux mètres de haut au bout d'une semaine, et s'ouvre comme les deux arcs d'une lyre. Toutes les femmes du quartier sont là, à le contempler. Celle qui a fait pénétrer le Père dans le couloir et le jardin, crie plus fort que les autres : C'est un miracle ! C'est un miracle ! Venez voir le chou du Père Antoine !

Jean ne perd pas la tête. Il forme une clôture de son petit jardin avec de vieux draps et organise l'accueil de toute une ville qui apprend le phénomène et accourt pour voir : préfet, président, juges, avocats, nobles, bourgeois et ouvriers, tout s'ébranle. Les journaux réservent des colonnes au chou du P. Marie-Antoine, ils en donnent la description et le dessin. Le préfet fera un rapport sur le sujet, et l'Institut de France en demande des graines. Jean a aménagé trois portes par lesquelles on peut entrer dans son jardin. Il a mis ses enfants à chacune des portes, qui demandent « un sou ou deux » pour entrer. Plusieurs messieurs et dames en donnent dix. Cela dure deux jours, et si bien, qu'à

la fin du second jour 1500 francs ont été recueillis. Jean en a assez pour assurer 500 francs de dot à chacune de ses filles. Accompagnant leur père, elles sont venues se confesser avec de grands sentiments de piété. Et quand leur frère rentre du service militaire, elles le mènent aussitôt au capucin. Le P. Marie-Antoine, qui en donne parfois le récit à ses amis, conclut : Voilà les bonnes choses qu'un *Ave Maria* peut faire sortir d'un chou !

Un témoin racontera bien après sa mort : « J'ai vu ce fameux chou et j'ai même aidé à la quête. Ce Jean s'appelait Navarre, et il était fabricant d'égouttoirs, une sorte de pelle pour vider les barques envahies par l'eau. Ce n'était pas un jardinier de profession, mais, comme tous les habitants du faubourg, il avait derrière sa maison un petit jardin pour les besoins de sa famille. Chose singulière, le fameux chou a pris exactement la forme d'une pelle, d'un égouttoir immense sur lequel on pouvait voir des dessins que je n'ai pas étudiés de près. Une pelle dont le manche aurait été planté en terre. Ce n'était plus un chou, mais une plante grasse d'une espèce et d'une forme inconnues, épaisse, dure, résistante. Toute la ville est venue le voir ». Sa carcasse desséchée a été conservée dans la buanderie du couvent où Jean l'a transportée, jusqu'à l'incendie de 1883 qui dévastera une aile des bâtiments.

Voici un autre de ces épisodes qui font la popularité du P. Marie-Antoine dès les premières années de son retour à Toulouse. En montant vers son couvent, il rencontre un ivrogne, pochard jusqu'aux cheveux, qui se met à le poursuivre, parfois à le précéder, en le regardant sous le nez et lui criant de sa voix avinée : « Ohé ! Marie-Antoine, ohé ! » Puis de chanter : « *Père Capucin, confessez ma femme ! Père Capucin, confessez-la bien !* ». Refrain connu. Le P. Marie-Antoine le prend au mot, et suit jusqu'à son domicile l'homme qui l'a déjà oublié tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'autel, de la chaire, de la table de communion.

L'église est enfin terminée et livrée au culte. Pour l'inaugurer, on décide qu'une grande mission de trois semaines y sera prêchée, elle préparera les habitants du quartier aux fêtes de Pâques de cette année 1861. Cette mission que le P. Marie-Antoine va mener de concert avec quelques-uns de ses frères, connaîtra un grand succès, et achèvera de gagner aux Capucins les sympathies du quartier de la Côte-Pavée et au-delà. Le Père s'est réservé les enseignements du matin en patois, qu'il parle avec grâce et facilité, assaisonné à sa façon. Quand ce n'est pas lui qui officie, il se tient au fond de l'église, affable, avec un geste, un sourire, un mot pour chacun, devinant au premier regard un souci, une angoisse, un désespoir caché. Paisiblement, si solide et pourtant si doux qu'on a envie, besoin, de se confier, de soulager son cœur. Venez. Le confessionnal n'est jamais loin.

Nous avons le récit, par un futur missionnaire alors étudiant, de son sermon de la Passion pour cette mission inaugurale. « Quand le P. Marie-Antoine sort de la sacristie et qu'il voit l'église bondée, son église bondée pour la première fois, qui palpite d'un seul cœur, le cœur de Dieu, il reste un instant immobile, visiblement ému. Une Parole du Psaume 23 l'effleure : *Qui se tiendra dans mon lieu saint ? Voici, Seigneur, le peuple de ceux qui Te cherchent.* Il se tourne vers l'autel, et les bras tendus, paumes offertes, il entonne un cantique repris par tout l'auditoire déjà conquis, soulevé, débarrassé pour l'instant, comme un vieux manteau tombé à terre, de tout ce qui n'est pas Dieu, l'amour de Dieu, la puissance de Dieu. Puis il monte en chaire. Quel sermon ! *Oh mon Père ! mon amour passionné pour ta maison dévore mon âme. Aussi ai-je voulu que tous les opprobres qui montent vers toi tombent sur moi.* L'amour s'y révèle dans toutes ses ardeurs. Amour à Jésus, la

victime. Le jour peut se voiler. Marie mère de Jésus pleure en silence, l'Église épouse de Jésus fait taire ses cloches, voile et couvre ses autels de deuil, et ses tabernacles, la croix seule est debout. Seule, elle parle. Son mystère brille comme un soleil... Arrive le temps de conclure : la voilà, cette Croix, le trésor et la vie et le salut du monde. *Ils la verront, dit le prophète, et ils pleureront sur leur Père, sur leur Roi, et sur leur Dieu qu'ils ont crucifié.* Et ils pleureront comme une mère pleure son fils bien-aimé. La mère ne pleure que d'amour. Qui t'a planté ces clous dans ces mains qui bénissaient les petits enfants ? Nous. Nous, misérables pécheurs ! ... Il prend son grand crucifix, qu'il garde dans sa main jusqu'au dernier mot prononcé. Nous pleurons tous ».

Mgr Desprez vient lui-même célébrer, au matin de Pâques, la messe de clôture. À son apparition, les fidèles galvanisés par ces semaines de mission, et qui ont rempli l'église longtemps à l'avance, se lèvent et se mettent à entonner d'une seule voix un *Magnificat* reconnaissant. Il y a là des hommes de toutes conditions, des octogénaires aussi, qui vont faire leur première communion. Douze à treize cents fidèles approchent de la Sainte Table. Un des plus beaux spectacles que Toulouse ait contemplé depuis longtemps, dira-t-on à la sortie, qui se termine par une longue procession, improvisée dans sa majesté, derrière Mgr Desprez qui, après l'avoir administré à bon nombre d'adultes retardataires, s'en va apporter le sacrement de confirmation à deux infirmes qui n'ont pu se déplacer.

Dès 1853, la Sainte congrégation des Réguliers avait approuvé à la fois la fondation du couvent de Toulouse, et que son église soit consacrée à un évêque de Toulouse, moine franciscain, saint Louis d'Anjou. Lorsque Louis d'Anjou, par une froide journée de janvier 1297, arrive près des murs de la ville, il fait arrêter les

équipages. Son entrée dans Toulouse, il la fera à pied. Les Toulousains accourent en foule au-devant de lui. C'est qu'il est beau leur évêque, un visage d'ange et 23 ans. On prend des rues de traverses pour courir à sa rencontre, afin de le contempler une deuxième, une troisième fois. Un de ses premiers soins sera de décréter que les trois quarts des revenus de son évêché seront consacrés exclusivement au soulagement des pauvres. Lui-même conserve son costume de franciscain, et de simples sandales aux pieds, comme ses frères. Il est pourtant le fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples et celui qui devait lui succéder au trône. Il est aussi le petit-neveu de saint Louis, roi de France. Il connut la captivité à 14 ans, devant, avec deux de ses frères, prendre la place du roi son père fait prisonnier près de Barcelone lors d'un combat naval. Ses qualités, ses vertus, sa science, la pureté de sa vie, l'étonnante maturité de son esprit, toutes choses bien au-dessus de son âge, firent que, rendu à la liberté au bout de sept ans, et après qu'un an suffise pour qu'il reçoive le sacerdoce, le pape Boniface VIII le nomma évêque de Toulouse. Le jeune prince aurait bien voulu décliner cet honneur. Il dut accepter cependant, à condition qu'il lui soit permis de faire auparavant sa profession religieuse dans l'ordre de saint François. Cette cérémonie eut lieu avant son départ pour Toulouse, dans l'église de l'Ara-Coeli, sur le Capitole. Il mourut à Brignoles en Provence dix-huit mois plus tard, le 19 août 1297. Sa dépouille fut transportée dans le couvent franciscain de Marseille, puis à la cathédrale de Valence en Espagne. Le pape Jean XXII le canonisa dès 1317.

Mgr Desprez, infatigable dans son dévouement aux Pères Capucins, obtient de l'archevêque espagnol de Valence une relique de saint Louis. La translation a lieu solennellement le 15 mai 1861 à la basilique Saint-Sernin, et la consécration de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Antoine. Il a dû prêcher les premiers jours devant des chaises vides. La plupart des fidèles de cette paroisse est établie à la Trivalle, en bas des remparts, un faubourg remuant et populeux. Ils sont bien trop fatigués le soir pour monter, et d'ailleurs, ils n'entendent même pas la cloche. Mais notre capucin n'est pas homme à s'en contenter. La solution est vite trouvée, mettre toutes les cloches en branle à la fois. En entendant cette sonnerie inaccoutumée, tout le faubourg se met à monter au plus vite. On croit qu'il y a le feu à la Cité. Arrivés, ils ne trouvent qu'un grand capucin barbu qui les attend sur le pas de l'église, avec des mots et des gestes d'accueil auxquels personne n'ose résister. L'église est remplie. Goûter c'est être conquis ! Elle continuera à l'être dans les semaines qui suivent jusqu'au jour de la grande cérémonie de clôture. Vous aussi, habitants de la Cité, leur dit-il, vous voulez votre monument, n'est-ce pas ? Chacun d'acquiescer, certains de répondre par un oui énergique. Oui, vous le voulez ? Eh bien, rendez-vous dans deux ans. Vous serez dans deux ans sous la protection de la Vierge Marie car c'est en son honneur que nous érigerons ensemble une belle et grande statue, ici, dans votre paroisse. Effectivement, une souscription est ouverte, et la statue de Notre-Dame de Consolation, tête doucement inclinée, bras miséricordieux grands ouverts, est érigée le 3 mai 1861.

Nous sommes en décembre 1858, dix mois plus tôt l'Immaculée à Lourdes est apparue à Bernadette. Le P. Marie-Antoine a eu de longs entretiens avec elle, le premier début juillet entre la dix-septième et dix-huitième apparitions. Il en restera jusqu'à la fin de sa vie comme « embaumé ». Des entretiens dont il parlera dans deux livres : *Le Lis Immaculé de Marie* en 1873 et *La Bienheureuse Bernadette* en 1879, qui connaîtront de nombreuses rééditions.

La même année 1858, le P. Marie-Antoine est autorisé à mener seul, à Graulhet, sa première grande mission. On ne peut rêver début plus audacieux. Avec ses chapelleries, tanneries et mégisseries, sa population ouvrière et son esprit gouaillieur, cette ruche agitée et bourdonnante semble peu prédisposée à accueillir une mission. Mon ami, vous n’y ferez rien, lui a dit à son passage à Lavour un vieux Graulhetois abbé. Loin de décourager le P. Marie-Antoine, celui-ci relève le défi, redoublant de courage et de confiance. Dieu n’a-t-il pas promis son aide à ceux qui mettent en Lui leur confiance ? Cette hardiesse tranquille va lui attirer de nombreuses et actives sympathies. Et bientôt, on accourt en foule pour voir cet étrange prédicateur que la vue d’ouvriers peu recueillis ne dérange pas, qui leur parle, les entraîne plus qu’il leur fait des sermons, pédagogue, toujours pratique. On accourt pour entendre son langage, familier, pittoresque, imprévu, qui vous tient en suspens ou vous remue jusqu’aux tripes. La séduction est complète et la conversion aussi. À la procession de clôture, il est littéralement porté en triomphe. Le lendemain, il s’arrache à grand-peine à l’affectueuse reconnaissance de ses nouveaux convertis. On ne veut pas le laisser partir, c’est à qui dételle les chevaux, l’entoure, l’embrasse. Il doit faire à pied une partie du chemin, accompagné de chants et d’acclamations. Sa sœur est là, émue aux larmes. Elle lui écrira quelques années plus tard : « Jamais ce que j’ai vu à Graulhet ne s’effacera de ma mémoire ». Et Madame Clergue, présente aussi, épouvantée, pleure le soir sur l’humilité de son fils... menacée.

Ces marques d’affection lui font chaud au cœur, car il y voit le signe de l’action du Dieu puissant, sans lequel rien ne serait possible au pauvre capucin qu’il est. C’est encore dans le Tarn, à Saint-Sulpice, deux ans plus tard, qu’il doit faire face par une

présence de nuit et de jour, aux témoignages attendrissants « pour le bon capucin qu'on aime comme si on l'avait toujours connu ». Il est en poste depuis le matin à quatre ou cinq heures, jusque bien avant dans la nuit, et doit demander le renfort d'un Père. Un succès si merveilleux que le Conseil municipal le constate officiellement dans une délibération¹⁸ : « Tous les hommes qui ne fréquentent pas les sacrements depuis plusieurs années se sont convertis, à l'exception d'un très petit nombre d'indifférents. Dans la matinée d'hier, aux deux premières messes, l'église était remplie de communiantes (800 environ) et de communians (700 environ) admis séparément à la Table sainte, du jamais vu de mémoire d'homme. La plantation d'une croix, ornée d'un Christ plus grand que nature sorti de la fonderie de Monsieur Olin Chatelet, a eu lieu dans l'après-midi au milieu d'une foule incroyable ».

Les Capucins avec le P. Laurent d'Aoste avaient prêché à Narbonne en 1851 une grande mission, qui avait eu un retentissement considérable. Le P. Marie-Antoine y est envoyé en 1864. Il n'y prêche qu'un Carême, il n'a que la plus petite église, celle de Saint-Sébastien. Enfin il y est seul. Il renouvelle cependant toutes les merveilles de ses prédécesseurs, fait des conversions étonnantes et ramène à l'église des hommes qui en étaient depuis longtemps éloignés.

Ainsi ce jeune homme de la haute société qui s'adonne au spiritisme. Le cigare aux lèvres, il affecte de venir à la mission dans le seul souci de conduire galamment des dames jusqu'au seuil de l'église. Mis au courant de ce manège, le P. Marie-Antoine se trouve là un soir pour accueillir le jeune homme. D'un geste paternel, il lui confisque le cigare qu'il a sur les lèvres, et l'invite gentiment à accompagner ces dames jusqu'au bout. Regard du jeune homme. Les manières du missionnaire ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

partout redemandé. Comment ne pas répondre, en particulier, à l'appel de ces pauvres curés de campagne ? Leur terrible isolement le chagrine profondément. Seuls et démunis trop souvent, leur âme s'étrique et le missionnaire s'effraie de l'indigence de trop de vies sacerdotales. Si le sel de la terre s'affadit, avec quoi salera-t-on ? Il y a vraiment des prêtres à qui Dieu, certains jours, laisse croire qu'Il les abandonne, et je comprends leur découragement. Leur détresse l'emplit de respect et d'amour. Leur misère, peut-être voulue par Dieu, devrait se transmuier en trésor dans le cœur. Hélas !... Quand il est près de l'un d'eux, il prend soin de rallumer en lui l'étincelle divine, d'exalter les valeurs spirituelles, trop souvent en sommeil, faute d'un souffle pour les ranimer. C'est cela aussi, la mission. Et le curé voit, entend, et devant les succès du missionnaire, reprend courage. Vous reviendrez, mon Père ? Cela paraît si simple à vivre, avec le capucin, une vie en Dieu jour après jour. Jetez-vous dans les bras du Seigneur, et ne vous mettez en peine de rien.

Comme au temps des apôtres, il y a tout un monde à conquérir à la croix de Jésus ; il y a toute une France à refaire. Il faut des saints, il faut des saints ! Si nous croulons, c'est qu'il n'y a pas eu assez de saints prêtres. En 1886, au Congrès eucharistique de Toulouse, il fera un rapport sur cette question, qui lui tient à cœur, du recrutement du clergé et des vocations, et publiera en 1899, dans une actualité brûlante, un très beau livre « *Le clergé et le peuple* », tiré dès la première année à 5000 exemplaires et qui connaîtra plusieurs dizaines de rééditions. Où il cite dès les premières pages, en la faisant sienne, la phrase célèbre de Léon Harmel²⁰, le père de la démocratie chrétienne : « Il faut au plus tôt réconcilier le peuple avec le clergé, ils sont faits pour s'aimer ». Et le P. Marie-Antoine d'ajouter : C'est une question

de vie ou de mort. Le clergé a perdu en France une part de son influence auprès des ouvriers et même des paysans, et le mal remonte bien haut. Oui, il faut le constater en pleurant. Un constat, l'analyse du mal, et les remèdes, sur lesquels il conclut par une citation de Léon XIII : « Quand les peuples se retirent des pasteurs, il faut que les pasteurs courent après les peuples ».

La souffrance de sa vie faite de la souffrance des autres, de tous les autres, voilà son lot. Il n'y a pas un instant dont il n'en porte le poids. Il se charge du fardeau de toutes les épreuves, il va le chercher là où il le devine, là où il apprend qu'il est. Il ne peut laisser personne en peine. C'est à pied qu'il se déplace surtout, usant un seul manteau en 50 ans, mais combien de paires de chaussures ! Les 36 km qui séparent Toulouse de Lavaur ne l'effraient pas. Les pieds nus dans ses sandales, ses « deux petits chevaux de saint François », il a fait en tous sens, de ville en ville, de village en village, tous les départements avoisinant Toulouse. Aujourd'hui, pour gagner du temps dans les longs trajets, il voyage en voiture publique, et en train au fur et à mesure que les lignes se créent, mais il doit quêter pour payer sa place. De toute façon, ou il est exonéré, ou on paie pour lui, car, fidèle à la règle franciscaine, il n'a jamais d'argent sauf pour les pauvres : il en est alors le dépositaire. Il n'achète rien pour lui, ni pain, ni journaux. Il se nourrit à peine, dort rarement, sans fatigue apparente. Les chefs de gare le connaissent, on arrête pour lui un express dans une gare où l'arrêt n'est pas prévu, et le train stoppe son départ quand il arrive en retard. Dans la gare, il embrasse tout le monde, gendarmes et soldats, cheminots et chef de gare, chacun heureux de s'offrir à ses embrassades. Une fois installé, rien n'interrompt son travail : à pied comme en train, il continue sa lecture. S'il voyage la nuit, par exemple un Albi-Millau à 11 heures du soir

en diligence, il sort sa bougie. Quand il est à pied, papiers, lettres et journaux gonflent les poches de son vieux manteau comme des besaces, pour soulager son sac. Il a toujours avec lui ce qu'il appelle sa planchette multi-usages. Elle forme le fond de son sac de voyage, un vrai sac en coutil noir, et elle lui sert de bureau portatif en train. Elle lui permet encore de corriger le moelleux excessif des paillasses de presbytère.

Un vieux prêtre corse, grand fumeur, bon vivant, le cœur sur la main, mais d'humeur nonchalante, a laissé s'éteindre, dans un désordre indéfinissable, tout soupçon de spiritualité dans sa paroisse près de Montauban, du nom d'Orgueil. Le maire de la commune, parent du P. Marie-Antoine, lui demande de venir y prêcher une mission. Le missionnaire arrive à pied de Toulouse, va droit à l'église, et, après avoir sonné la cloche aussi fort que possible, monte en chaire et attend. Attiré par la curiosité, le village accourt. Je prêche en patois, en français, je suis prêt à prêcher dans toutes les langues, mon peuple semble touché. Cela m'encourage. Il prie les hommes, après la bénédiction, de rester dans l'église pour une communication qu'il a à leur faire.

J'aurais dû inviter l'assistance à une sortie en procession, donner aux femmes la place d'honneur, c'est-à-dire la première. Une fois sorties, j'aurais fait fermer les portes. C'est ce qu'il faut faire dans ce cas-là. En effet, la bénédiction donnée, les femmes refusent de se retirer, tandis que les enfants, profitant du désordre, se mettent à jouer dans les allées comme sur une place publique. Elles se moquent effrontément des hommes et vont jusqu'à allonger les bras et leur faire les cornes ! Ceux-ci, morts de confusion, disparaissent en moins de temps qu'il faut pour le dire, et les femmes avec eux. Le curé, plutôt amusé par la tournure des événements, fuit à son tour, et les enfants de chœur avec. Je demeure seul et me mets à prier le Seigneur, le prenant à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grandeur plus qu'humaine. Elle ouvrait de grands yeux insatiables de voir. Elle souriait à un être invisible, et tout cela donnait bien l'idée de l'extase et de la béatitude.

Le Père parlera si bien de la jeune sainte dans « *Le lis Immaculé* » — déjà, par une intuition toute du cœur, il l'a canonisée — que Mgr Fourcade, ancien évêque de Nevers, écrira : « Autant, naguère, j'ai trouvé cette humble enfant méconnaissable sous les oripeaux d'un roman, autant il m'est aujourd'hui facile de la reconnaître dans son angélique majesté et son incontestable puissance, sous le simple et austère vêtement que lui restitue son vrai frère, le pauvre fils de saint François ». Et lorsque le cardinal Vivès rappellera à l'évêque de Nevers, Mgr Gauthey, qu'il serait temps de s'occuper de la canonisation de la Messagère de Marie, c'est la pensée du P. Marie-Antoine qui l'anima et, pour lui, fera autorité.

Ce qui frappe le plus le P. Marie-Antoine dans la narration que lui a faite Bernadette, c'est la demande formelle de la Vierge qu'on vienne en procession à la Grotte. Un tel désir trouve un écho dans son âme d'apôtre. Et l'abbé Peyramale, curé doyen de Lourdes, dont il devient dès ce jour l'ami, n'aura pas de plus ferme appui et de meilleur coopérateur que notre bon capucin. Les deux hommes, dans leur foi robuste et leur énergie tenace, sont faits pour s'entendre. Quand, le 18 janvier 1862, l'évêque de Tarbes reconnaît par un mandement les apparitions, autorise le culte de la Grotte et se propose d'y construire un sanctuaire, c'est ensemble qu'ils vont prendre des mesures pour favoriser les pèlerinages de la Grotte de Massabielle. Il faudra cependant attendre plus de six années pour que s'organise le premier grand pèlerinage régional, celui de vingt paroisses de la région de Tarbes, mené par le P. Marie-Antoine.

Dès le mois d'avril qui suit la décision de l'évêque, apôtre de

Marie depuis son adolescence le capucin est à Lourdes, profitant d'une mission qu'il prêche dans la vallée de la Neste. Mon premier pèlerinage. Un pèlerinage solitaire qu'il conte dans une lettre à ses parents. J'arrive du Cantal, du milieu des grands châtaigniers ombreux où j'ai évangélisé des multitudes d'hommes et de femmes de foi et de cœur, et me voici au pied des Pyrénées, au milieu des grands chênes. Le terrain y est toujours fertile, et la parole de Dieu n'a qu'à toucher cette bonne terre pour en faire jaillir des miracles de conversion et d'amour. Que je vous fasse au plus vite partager mes saintes joies à Lourdes, parents bien-aimés, ce sont peut-être les plus douces et les plus pures que j'ai jamais ressenties dans les si nombreux sanctuaires de Marie que j'ai eu le bonheur de visiter. La plume est impuissante à les exprimer, il faut voir, entendre et sentir ces choses du ciel ! Marie est là, visible encore, on y respire le parfum qu'elle a laissé dans cette vallée, dans cette grotte et sur ces collines. Il me semble la revoir encore et entendre sa voix, quand je vois et que j'entends la petite bergère qui a eu le bonheur d'être visitée par Elle dix-huit fois. De ses entretiens avec Bernadette, il a pris des notes qu'il utilisera non seulement pour écrire *Le lis Immaculé* paru en 1873, mais, plus tard en 1879, *Nos plaies sociales : Mission providentielle de Bernadette*, où il montrera le plan de Dieu dans le choix d'une humble fille des champs, dont toutes les vertus et la condition sociale condamnent les désordres des mœurs contemporaines.

Ces années 1858-1866 ont été riches en grands événements : les apparitions de Lourdes, une semence prodigieuse qui annonce et prépare une riche moisson dont le P. Marie-Antoine se fait tout naturellement le serviteur inspiré, l'installation des Capucins à Toulouse et la fondation du couvent et enfin, à partir de là, leurs premières grandes missions dans la région. Dans

l'intervalle, un intervalle qui fait le fond de sa vie, le missionnaire a été entraîné dans une sorte de course apostolique sans fin dans les quatre coins du sud de la France, toute de conversions, coups de théâtre de la grâce, fêtes et joies, controverses et luttes, puissamment assisté dans sa foi indéfectible par le Dieu des merveilles et la Mère Immaculée que ce Dieu d'amour ne se lasse pas de donner aux hommes. Au point qu'il se murmurerait que le bon Père a reçu, parmi bien d'autres charismes, celui de la bilocation²¹ que l'on a prêté jadis à saint Antoine de Padoue ou saint Alphonse de Liguori. Ne le verra-t-on pas aux obsèques de son ami l'archiprêtre de Lavour, le curé Roques, alors qu'il prêche la veille au soir à Toulouse et qu'on ne l'a vu arriver ni par train, ni par voiture envoyée à sa rencontre ? Et puis, bientôt, Lourdes qu'il ne semble plus quitter ! Il sera de toutes les fêtes, de toutes les manifestations, de tous les pèlerinages, et en même temps prêchant mission sur mission d'une extrémité à l'autre de la France ! Il y aura aussi, en mai 1888, le témoignage de la vicomtesse de Pouy qui habite Rome, et qui, allant à Lourdes, s'arrête à Nice où le P. Marie-Antoine prêche le Mois de Marie. Elle se confesse à lui. Très émue par ce que lui dit le missionnaire, elle va rejoindre son mari au fond de l'église et l'encourage à se confesser à son tour. Il acquiesce, se prépare quelques instants et se dirige vers le confessionnal. Celui-ci est vide. L'église est déserte, ils n'ont vu ni le Père ni personne entrer ou sortir. Surpris, ils s'adressent au sacristain. Leur surprise devient de la stupeur : le P. Marie-Antoine est bien notre prédicateur, mais il est à deux lieues d'ici ! Il est parti ce matin en pèlerinage à Notre-Dame de Laghet avec les paroissiens et il ne reviendra que ce soir. Il leur a bien fallu se résoudre à accepter cette évidence. Mais Madame de Pouy demeurera persuadée que c'est bien le P. Marie-Antoine qui l'a confessée, vers midi, à la cathédrale, produisant tant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'émerveillement, sa foi ardente lui soufflant les mots qui pénètrent les cœurs, y laissant la marque indélébile d'un amour si grand qu'il peut tout oser. Puis son regard s'élève, jusque dans l'histoire de cette terre, de notre France, du monde, de Dieu créateur du monde. Au nom du passé, du présent, de l'avenir, de la terre et des cieux, pèlerins venus honorer votre Reine, eh bien, acclamez donc la Vierge Immaculée. Reine des apôtres et des martyrs ! Reine des confesseurs et des vierges ! Reine de France et Reine de Livron ! Les cris vibrent et se répètent au loin : Vive Notre-Dame de Livron ! Les vivats, les applaudissements fusent, montent, enflent, éclatent enfin sans jamais devoir s'achever. O Notre-Dame de Livron, gloire éternelle et éternelle reconnaissance, éternel amour ! Vive Notre-Dame de Livron ! répond inlassablement le peuple. Honneur et bénédiction à vous tous qui l'avez si admirablement honorée et si glorieusement couronnée ! Vive Notre-Dame de Livron ! Vive Notre-Dame de Livron !

Revenons en 1865, à ce mois de septembre, une semaine après la clôture de la première retraite de la Nativité de Notre-Dame de Livron avec le P. Marie-Antoine. Faisons un nouveau bond dans les Pyrénées, pour retrouver le lieu où s'est décidée sa vocation de capucin. Sa mission, une nouvelle fois, préparer en chaire les fêtes du Couronnement de Notre-Dame, à Garaison.

C'est à Garaison, ô Vierge bénie, ô ma Mère, que j'ai eu pour la première fois la grande révélation de votre amour et que j'ai senti votre cœur battre sur mon cœur. Avant, je n'avais pas encore vu la Mère, entendu ma Mère, senti ses baisers maternels. C'est à Garaison que, pour la première fois de ma vie, j'ai trouvé ma Mère ! C'est à Garaison que j'ai senti ce que c'était d'aimer sa Mère du ciel. Et soutenu, consolé par vous, j'ai pu dire un joyeux et généreux adieu à mon père, à ma mère, à mon frère, à

ma sœur, à tout ce que j'aimais et chérissais ici-bas. C'est grâce à Garaison que je suis devenu votre apôtre, ô Marie, que je vous chante sur tous les cieux, sur toutes les plages, en attendant d'aller vous voir, vous aimer, vous chanter au ciel !

Cinq évêques et plus de quarante mille pèlerins sont là pour les festivités. L'infatigable capucin va en être l'âme. Il a pour compagnon son ami ariégeois le curé de Raynaude, qu'il appelle le Capucin noir parce qu'il vibre des mêmes enthousiasmes que lui, se faisant, en maintes occasions, son auxiliaire dévoué. Le matin même, ne l'a-t-il pas entraîné, pour rejoindre avant le lever du jour le plateau de Garaison, dans une marche, non, une course, depuis les montagnes du Mas-d'Azil, soit une quarantaine de kilomètres !

Après avoir confessé toute la nuit, et une partie de la journée — la *Semaine catholique* de Toulouse parle d'un millier d'hommes qui sont ainsi venus au Père pour recevoir de lui le sacrement de la tendresse miséricordieuse de Dieu — on le voit parcourir, comme saint François d'Assise au jour de l'inauguration de la Portioncule, les groupes de pèlerins. Du haut d'un banc, d'une estrade, d'un tertre de gazon, il harangue la foule et lui fait à pleins poumons acclamer la grande Reine. Pendant le dîner auquel il est invité et où les évêques voudraient bien le voir, car tous le connaissent et auraient mille choses à lui dire, le P. Marie-Antoine va faire répéter aux musiciens les morceaux qu'ils doivent chanter et les mouvements à exécuter au cours de la procession. Il revient à la maison des Pères que pour prendre quelques restes à la hâte. Puis, sans s'accorder le moindre repos, il récupère le curé de Raynaude, l'abbé Rousse, qui le seconde en vaillant lieutenant. Mon cher curé, il y a encore beaucoup de pèlerins qui ne se sont pas confessés. Allons nous remettre à l'œuvre ! Et, jusqu'à l'heure du

Couronnement, il va continuer de confesser. Du haut des Cieux, Seigneur, regarde et vois, visite cette vigne, protège-la, celle que ta main a plantée... La foule est là, et lui au milieu de la foule. Une foule qui vibre, dans un même transport joyeux partagé, de cet amour brûlant de Dieu quand la visite l'Esprit. Le Seigneur a répondu à son serviteur.

21. Charisme de paraître au même moment en deux lieux à la fois.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rocher qui surplombe l'édifice. Pour y accéder, ils ont fait tailler dans le roc un sentier escarpé, où sont implantées les quatorze stations du Chemin de Croix, de blancs édicules dans le style de l'église, avec des clochetons de formes variées, qui donnent à cette colline un cachet des plus curieux.

L'inauguration de 1888 — Il y en a d'autres ! — est en fait le jour de clôture d'une nouvelle mission dans la région qui, comme celles qui l'ont précédée, porte ses fruits et des prodiges de conversions. Déjà le 13 août 1871, pour le remercier du Christ monumental qu'il vient de recevoir de Toulouse, le curé Rousse lui écrit : « Marie Immaculée a travaillé ici depuis notre dernière entrevue. Une mère protestante m'a confié son garçon. Il a fait son adjuration et sa première communion à Garaison. Les deux petites filles sont au couvent de Raynaude : l'une a été baptisée et l'autre le sera dans quelques jours. J'ai baptisé une autre mère de famille protestante ainsi que ses deux filles, l'une de deux ans, et l'autre de six ans ». Des religieuses, en charge de l'instruction des enfants, ont pu s'installer dans une maison qui touche l'église encadrée sur l'autre côté par le presbytère. C'est leur supérieure qui écrira à Toulouse quand l'abbé Rousse devra recevoir les derniers sacrements. Il est alors atteint d'une fluxion de poitrine s'accompagnant de complications cardiaques et hépatiques qui, à son âge, ne laissent guère d'espoir. Nous allons perdre notre bon curé, Père ! À cette nouvelle, le P. Marie-Antoine adresse une image de saint Joseph, au bas de laquelle il a écrit : « Que le cher curé de Raynaude ne parte pas ! Saint Joseph, conserve-le nous ! » L'image est épinglée au rideau du lit, et, à partir de ce moment, le curé ira mieux et reviendra, avec le temps, à une santé parfaite. Un ex-voto, dans la chapelle de saint Joseph de l'église, rappelle la grâce obtenue.

Inauguration non statuaire donc, l'église n'est d'ailleurs pas

achevée, mais occasion de festivités, de rires, d'actions de grâce à la gloire de Dieu et de l'Immaculée. Pour les chanter, le Père saisit toutes les opportunités. Raynaude, il lui paraît tout aussi évident qu'au curé Rousse que son église est appelée à devenir un lieu de pèlerinage. Des grâces n'y sont-elles pas déjà obtenues ? Le rocher, un peu au-delà du village, se relève et borne la plaine d'une muraille à pic, au sommet dentelé. Le curé achète le rocher, et fera du pic le plus élevé, qui entre parenthèses domine le temple, le support d'une statue monumentale de l'Immaculée Conception. On y parvient par des sentiers escarpés et des degrés taillés dans le roc, mais la difficulté de l'ascension n'arrête personne.

Trois ans avant sa mort, le Père y reviendra une dernière fois. Le temps de découvrir l'église à peu près achevée, avec son Christ au bout du clocher, la Vierge monumentale venue de Rome sur son rocher, une statue du Sacré-Cœur copie de celle de Montmartre sur l'autre pic qui lui fait face, un magnifique Calvaire derrière l'église, et même la statue de Notre-Dame de Lourdes sur un pic face à la grande route ! On fera en l'honneur du missionnaire une grande fête avec fusées et feux de Bengale à laquelle il répondra par une allocution vibrante d'émotion, souvent interrompue par les acclamations. L'église de l'Immaculée Conception de Raynaude sera consacrée le 4 mai 1895, sans lui qui prêche le Mois de Marie à l'église Notre-Dame de la Daurade, par l'évêque de Pamiers, Mgr de Rougerie. Le prélat donnera le sacrement de confirmation à plusieurs enfants et à quatre Protestants adultes convertis. Le soir, la façade de l'église et le Calvaire seront illuminés, et d'énormes feux de joie allumés dans la montagne. La fête se terminera par un feu d'artifice ponctué de coups de fusil et de canon, et de chants pyrénéens, Catholiques et Protestants mêlés pour jouir

du spectacle.

Cependant, la première église au monde construite en l'honneur de l'Immaculée Conception, n'est pas dans l'Ariège mais à Toulouse. Elle sera l'œuvre obstinée d'un curé de choc, Philippe Ravary, un enfant du faubourg Bonnefoy, que le P. Marie-Antoine, plus jeune de quelques années, a connu quand il était au petit séminaire. En 1865, le Jubilé doit être prêché dans toutes les églises et chapelles de la ville, du 26 novembre à Noël. Les quatre communautés de religieux établies à Toulouse à cette époque, se partagent les différentes paroisses, Saint-Aubin et l'Immaculée Conception échéant aux Capucins. Le P. Marie-Antoine choisit aussitôt Bonnefoy et son église provisoire qui a plutôt des airs de hangar agricole. Dès son installation au printemps 1858, son ami Ravary, alors nouvellement nommé par Mgr Mioland, n'a-t-il pas décidé de dédier sa paroisse à l'Immaculée Conception, ce nom parmi les noms, que la Vierge a voulu faire connaître au monde en le dévoilant à Bernadette quelques semaines plus tôt, le 25 mars ? Ce jubilé, marqué simultanément dans toute la ville, a fait l'objet de joutes oratoires au moins aux yeux de journalistes en quête de sensationnel. L'arbitrage est sans appel : « Cette évangélisation générale donnera à Toulouse un résultat qui n'a jamais été surpassé depuis. Mais on signale entre tous, le succès du P. Félix, jésuite, à Saint-Étienne, et celui du P. Marie-Antoine à l'Immaculée Conception. Quand les uns prêchent de la philosophie, les autres de la littérature, le Capucin prêche l'Évangile ».

La mission se termine, le faubourg Bonnefoy est en fête, les chants éclatent dans la rue. Un millier d'hommes s'est approché des sacrements, ce qui est tout à fait insolite dans ce quartier. Plus de deux cents cheminots, leurs chefs en tête, mêlés aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le moindre instant de repos avant d'avoir entendu tous ceux qui sont là, parfois depuis plusieurs heures. Ceux qui attendent patiemment, et ceux qui se cramponnent à sa robe sur son passage. En bas de l'escalier, des voitures. Ce sont de grandes dames, venues, elles aussi, consulter le Père, lui demander des prières. Il s'arrête, les salue, comprend vite l'objet de leur sollicitation. À celle-ci qui veut obtenir une grâce, ou bien une bénédiction particulière sur sa famille, pour une conversion qui lui tient à cœur, le succès d'un examen, ou cette autre qui craint pour la santé d'une personne qui lui est chère : Tenez, à ce pauvre, là, faites une aumône, ma chère enfant ! Dieu vous bénira et vous exaucera. Et il renvoie côte à côte, avec son bon sourire, le pauvre et la grande dame, expédiant du coup deux affaires et faisant deux heureux. On vient lui demander de l'argent ? S'il n'en a pas, il donne ce qu'il peut, des timbres par exemple : Prenez-les, et allez les revendre. Les demandes d'argent sont incessantes. Il y répond souvent par un billet comme celui-ci : Prière d'acheter au porteur une pelle, une bêche qui lui fait défaut. Ou encore : une blouse, un tablier, une paire de bas et des sabots. Ou bien : Prière de procurer à la porteuse un chapeau de paille sans rubans et sans fleurs (il a horreur des chapeaux à fleurs !), avec une petite provision d'enveloppes et de papier à lettres commun. Puis lui acheter un billet de troisième classe pour Marseille où elle ira faire la colporteuse. Que d'argent il fera donner ! Que de loyers il fera payer ! C'est qu'il me faudrait la fortune de Rothschild ! Car il s'agit parfois de sommes importantes, pour échapper à un créancier menaçant ou faire honneur à une signature donnée. C'est la consolation de ma vie, de voir que mon vœu de pauvreté, loin de me priver de soulager les pauvres, m'a permis de le faire avec plus d'abondance. Quand je me suis fait religieux, c'était un de mes regrets. J'en avais un grand poids sur

le cœur, mais Dieu y a pourvu.

En haut de l'escalier, avant la porterie, il a une sorte de petit bureau, une table et deux chaises, grand ouvert à tous, où il peut s'asseoir et écrire ce qu'il ne voudrait oublier. C'est qu'il s'occupe vraiment de tout. À pourvoir d'un emploi Jean Capelle. Écrire au ministère des finances pour recommander le fils de Madame Bernard. S'occuper de marier Célestin et Antoinette qui vivent mal... Des petits papiers, et encore des petits papiers... ils feront l'objet d'autant d'interventions. Il s'agit souvent d'emplois, le travail est rare en ce temps. Demander un bureau de tabac, une place de demoiselle de compagnie, un poste d'instituteur, de cantonnier, de commis, de cocher, de clerc de notaire. C'est bien connu, le P. Marie-Antoine a des accès partout. Il place dans les grandes maisons, dans les bureaux, dans les banques, dans les administrations, surtout dans les chemins de fer. Il en a tellement placés, et d'ailleurs mariés, dans les chemins de fer, qu'il peut dire d'eux : Ils sont mes enfants, tous. Et pour lui, un train peut attendre des cinq minutes, sans étonner personne. Ah ! c'est le P. Marie-Antoine ! Pour sortir quelqu'un d'un mauvais pas, rien ne l'embarrasse, il a écrit récemment à Monsieur de Belcastel, un ami influent futur député, pour obtenir un poste de commissaire, et l'année dernière il est même allé jusqu'au palais des Tuileries et au cabinet de l'empereur pour appuyer un candidat. Il a parfois de bien singuliers correspondants. Une lettre lui est revenue durant son absence avec la mention : Parti sans laisser d'adresse. Il l'avait adressée à Monsieur Mustapha, arabe acrobate, place de la Citadelle, Béziers.

Il lui faut aussi gronder souvent. Celui-ci, c'est la troisième fois qu'il perd l'emploi qu'on lui a procuré. Comment rabrouer cette pauvre femme dont le mari ne lui cause que des soucis ?

Mais ces gronderies sont celles d'un père incurablement indulgent, qui recommence les démarches, donne de nouvelles recommandations et ne se fatigue jamais, même devant des succès qui décourageraient les meilleures bonnes volontés. Le malheur, la pauvreté, pour le P. Marie-Antoine, couvrent tout. Le monde les méprise, c'est une raison supplémentaire de les aimer, ils forment la famille que Dieu lui donne. Eux le sentent bien, qu'ils sont aimés, honorés par cet homme de Dieu, si grand dans sa foi, et qui les projette, avec leurs misères bien accrochées à leur dos, dans une espérance dont ils ne savent pas bien de quoi elle est faite, mais assurée puisque le Père la partage. Ils viennent à lui avec une confiance sans limites. Encouragés et consolés par le seul espoir tangible de le voir aujourd'hui, demain, dans quinze jours. Il y a là quelque chose d'incroyable, ou simplement, peut-être, de divin. Que peut-il faire pour eux ? leur dire quelques paroles, leur donner quelques misérables pièces de monnaie, une introduction dans le meilleur des cas. Et cependant, ils s'en vont contents, et reviennent, même quand il a dû les rudoyer, même quand ils ne lui demanderont rien, simplement pour repartir plus légers, ou plus fiers d'eux-mêmes.

Peu à peu, les abords du couvent se sont dégagés. Sans hâte, sans fièvre, avec une patience inlassable, le Père s'est occupé de chacun et a arrangé tout pour le mieux. Quand enfin le dernier d'entre eux est parti, il peut songer qu'il a fait un long voyage, rejoindre ses frères, apprendre les nouvelles du couvent. Demain cela recommencera. Et le Frère Rufin a tenu durant son absence, avec un soin minutieux, les visites à domicile qui l'attendent, des secours à porter, des malades à consoler. Mon Père, lui dira le Père gardien le lendemain, reposez-vous donc ! Et comment pouvez-vous, sans repos, faire cette navette incessante du parloir au confessionnal, du confessionnal au parloir ! Vous voyez bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du ministre général de son Ordre ! La mission, il la connaît, sans qu'il ait jamais osé y penser : participer, certainement à la demande du Comité de Pèlerinage organisé pour la circonstance, à la préparation des festivités pour la canonisation de sainte Germaine. Le voilà parti le soir même pour Rome. Le 13 juin, fête de saint Antoine de Padoue son patron. Le bonheur.

La canonisation de la bergère toulousaine suit de treize années sa béatification, que l'abbé Léon Clergue a vécue, fêtée avec une énergie enthousiaste à Saint-Gaudens. Elle est prévue pour le 29 juin. La Providence lui donne un compagnon de voyage, un vieillard, ce qui les amène à prendre la voie de terre, et donc un peu le chemin des écoliers. Il a ainsi la joie de contempler, écrit-il, les deux merveilles du monde, le sanctuaire de Lorette et celui d'Assise. J'ai offert le Saint Sacrifice dans la maison même²³ où s'est incarné le Fils de Dieu dans le sein de Marie. J'étais là, à la pointe de l'aurore, pour réciter l'Angélus dans la chambre même où, pour la première fois, l'archange Gabriel a prononcé ces paroles que la terre entière répète : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*, et je m'abreuvais à longs traits à la source intarissable de grâces qui n'a cessé de couler depuis cet heureux événement, et qui ne cessera de couler jusqu'à la fin du monde pour purifier et désaltérer tous les exilés de la terre.

Le 29, il est à Rome. Sa joie est intense, qu'il décrit le soir même de cette mémorable journée : « Miracle merveilleux de la Sagesse et de la Providence divine, qui se plaît à exalter ce qui est humble, et à confondre l'orgueil ». Avec quel bonheur — l'extase du bonheur —, sous le portique de Saint-Pierre, il voit Pie IX s'avancer. Et la pensée, en cet instant, de sa mère, Rose Amilhau, qui a expiré dans ses bras en janvier dernier — et j'ai fermé à la terre ses yeux chéris —, ne fait qu'enrichir d'une émotion forte la communion surnaturelle de cet état de bonheur.

Le pape bénit lentement ses enfants, il est précédé de plus de cinq cents évêques. C'est que, circonstance heureuse, le monde entier est venu célébrer au même moment la solennité particulière de saint Pierre, le pêcheur de Galilée, dont on fête le dix-huitième centenaire²⁴.

Il est d'usage qu'il y ait, à cette canonisation solennelle, un lendemain festif plus ou moins proche. La décision est prise que l'église Saint-Louis des Français à Rome soit la première à célébrer la nouvelle sainte, et qu'elle le soit dans la foulée. Ces triduum demandent des frais énormes et une longue préparation. Or, la caisse du postulateur, épuisé par les dépenses déjà engagées, est vide. Les pèlerins de Toulouse insistent cependant pour assister à ces secondes fêtes avant leur retour. Stimulés par le P. Marie-Antoine pour qui, avec Dieu, rien n'est impossible, qui se trouve partout, s'occupe de tout, et se rit de tous les obstacles, ils se montrent généreux, d'une efficacité redoutable, si bien que la Ville éternelle, habituée à plus de lenteur, s'ébranle elle-même sous le coup de cette *furia francese* à la toulousaine. En deux jours, l'église est décorée, les chantres choisis, les cardinaux invités aux cérémonies, les orateurs désignés. Bien qu'improvisées, ces fêtes sont si belles, les discours si éloquents, que Rome d'une seule voix félicite les organisateurs et reconnaît que Germaine, la dernière et la plus petite des nouveaux canonisés, a eu, en dehors du Vatican, non seulement les premiers honneurs, mais encore les plus beaux et les plus solennels.

Toulouse et Pibrac l'attendent : leur Germaine est canonisée ! Un tri-duum est prévu les 28, 29 et 30 juillet. L'enthousiasme du P. Marie-Antoine se donne libre cours, et on se plaît à dire que l'éclat des festivités, là encore, lui est dû en partie. « Soulevé par l'ardeur du peuple, il monte à de telles hauteurs qu'il n'en

descend jamais », écrit un observateur.

Le dimanche matin, dès le lever du soleil, en l'espace d'une heure, la ville entière se transforme : oriflammes, banderoles, drapeaux, bannières, emblèmes, couronnes, guirlandes de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes couleurs, se mêlent, s'entrecroisent, brillent et flottent, non point par centaines ni par milliers, mais par centaines de mille. Pas une maison n'est en reste. Partout, chants et rires. Des trains déversent des foules innombrables. « On respire²⁵ un air de fête, l'air d'autrefois quand s'avançaient les cortèges royaux resplendissants dans un piétinement sonore. Mais, en ces jours, on acclame ni empereur ni roi. Seulement une humble paysanne. Et pourtant, jamais grand de ce monde ne souleva pareil enthousiasme. C'est un glorieux délire, comme un bouleversement magnifique de tout ce qu'on a vu jusqu'ici », les valeurs de l'Évangile d'un coup retrouvées, reconnues.

Le point d'orgue des festivités est la translation solennelle d'une relique de la Sainte — une parcelle de son précieux corps —, de la cathédrale où, durant trois jours, elle est vénérée et où l'apôtre de Toulouse, Saint Saturnin, vient lui faire mille civilités, jusqu'à la basilique dont elle va augmenter le riche trésor. Le peuple de Toulouse suit, sous un chaud soleil attisé par le vent d'autan, dans une marche triomphale. La nuit venue, la ville est en feu. Une illumination comme il ne s'en est jamais vu à Toulouse, jetant dans l'admiration, pour ne pas dire l'ébahissement, les Toulousains et les quelque soixante mille étrangers accourus pour les fêtes.

Très naturellement, l'année suivante pour le premier anniversaire de sa canonisation, une statue de la Bergère aura sa place au couvent des Capucins de la Côte-Pavée. D'autant que le quartier, séparé de la ville par le chemin de fer et le canal du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

doucement le capucin arrivé sur la place, des cris et des rires qui ont mal, je vois le vice et la bêtise, et au milieu de toutes ces pierres, de toutes ces souches et de toutes ces épines, je vois des oliviers ! Ils pacifient mon cœur affligé et me crient qu'il faut vivre en paix avec les pierres, même avec ces fils de la souche et ces vivantes épines. Aussi, je vais travailler, pacifiquement, à leur faire connaître Jésus, à leur faire aimer Jésus qui les aime. Je leur expliquerai que Jésus respecte leur liberté d'un respect sublime en regard de son amour qui est absolu, éternel, et qu'il ne les place dans leur éternité qu'à la place qu'ils ont choisie. Mais, sans un miracle, Seigneur, il faudrait au moins mille ans pour leur faire te connaître, et mille autres années pour leur faire t'aimer !

Et pourtant, voici déjà que j'ai une douzaine d'agneaux, que je prépare à la première communion, vrai lys au milieu des épines, vrais anges au milieu des loups. Une centaine de femmes sont venues avec au moins douze hommes, et j'espère quand même. Cette ville que nous évangélisons est réputée pour être un boulevard de toutes les incrédulités, il y a plus d'un demi-siècle qu'il n'y a pas eu de mission. La croix plantée à cette époque a été arrachée, brûlée, et ses cendres jetées au vent. On n'y adore plus que l'or et le plaisir. Pour chaque âme ou presque, il faudrait un siège comme celui de la tour de Malakoff. Le siège a été fait, la grâce a triomphé. Une magnifique croix a été plantée. Plus de mille hommes, la croix sur la poitrine, se sont disputé l'honneur de la porter sur leurs épaules. Les rues ont été admirablement pavoisées, des multitudes ont rempli l'église et la cérémonie, présidée par Mgr l'évêque de Montpellier, a été belle de ta grâce. C'est ainsi que tu es, Seigneur.

Pour cette fin d'année 1867, après l'Hérault, le voici dans les Cévennes. Partout j'y retrouve Satan et ses légions infernales :

calvinistes, huguenots, pharisiens, publicains et républicains irréligieux, de toute sorte et de toute couleur. Missions douloureuses, Seigneur. Le P. Marie-Antoine rentre enfin dans son couvent de Toulouse, il retrouve sa paillasse et sa bougie, et peut écrire avant une nuit de veille : Me voici dans ma pauvre cellule. J'y reviens comme le pauvre naufragé rentre au port après la plus terrible des tempêtes et comme le soldat rentre sous sa tente après la plus rude bataille.

Il en repart dès après la Saint Sylvestre pour Castelnaudary, une ville de l'Aude toute proche. Ici, il y a de la foi, du cœur. Il faut seulement stimuler les apathies, réveiller les insouciances et les somnolences. Pour mes péchés, comme toujours, on m'a donné la paroisse où il y a le plus à faire. C'est en effet le P. Laurent d'Aoste qui dirige la mission avec un groupe de ses capucins. Une statue de la Vierge doit être érigée. La municipalité a promis un terrain. À cette nouvelle, les anticléricaux ont grincé des dents. Ils commencent à se faire entendre, dans un régime qui, depuis un an, tâte du libéralisme pour se revigorer, après l'effet désastreux de nos troupes devant évacuer le Mexique et de l'exécution de l'empereur Maximilien archiduc d'Autriche que la France a voulu lui donner. D'un autre côté, Napoléon III, soucieux de retrouver l'appui des Catholiques, perdu depuis 1859 et la déclaration de guerre à l'Italie, décide d'intervenir, cette fois pour venir au secours du roi contre Garibaldi et ses Chemises rouges qui veulent s'emparer du Latium et de Rome. Le prétexte, des accords signés en 1864 avec Victor-Emmanuel. Le corps expéditionnaire français met les Garibaldiens en déroute, mais cette intervention exaspère les Républicains. Lors d'un long débat au Corps Législatif en cette fin d'année 1867, Jules Simon, le futur ministre de l'Instruction publique de la Troisième République,

demande l'abandon total et volontaire par le pape de toute possession territoriale et prononce pour la première fois sa formule « les Églises libres dans l'État libre », tandis que Sainte-Beuve exalte quelques mois plus tard au Sénat « le grand diocèse de la libre-pensée qui s'étend par toute la France, par tout le monde ». La pensée humaine libérée de qui, de quoi ? De Dieu ? Casse-cou ! ne sais-tu pas que la nature a horreur du vide ? Quel prix faudra-t-il que tu paies, toi l'homme moderne, pour apprendre à tes dépens où est le bon choix, entre Dieu et le vide de Dieu ? Entre Dieu et ce qui remplace inéluctablement Dieu, ces idoles que sont le pouvoir, l'argent, le sexe et les paradis qui tuent, ô combien plus exigeantes ! *Je suis doux et humble de cœur, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger*, dit le Christ.

L'opposition anticléricale a fini par obtenir de faire placer la statue de la mission des capucins hors de la ville, dans la cour de l'hôpital. Si leur Vierge veut faire des miracles, elle aura les malades à portée de la main ! rit-on. Le P. Marie-Antoine, qui n'a pas participé aux tractations entre les curés, les missionnaires et la mairie, apprend la nouvelle le dimanche matin, juste avant de monter en chaire. La clôture doit avoir lieu le soir, avec la procession et l'érection du monument. Son sermon prend un autre tour. Quand un fils n'a pas assez de cœur pour soigner sa mère, il la met à l'hôpital, et tout le monde dit de lui : C'est un mauvais fils ! il a mis sa mère à l'hôpital ! Et vous, habitants de Castelnaudary, enfants de la Sainte Vierge, vous supporteriez qu'on mette votre mère à l'hôpital alors qu'il y a de la place à la maison ? Et quand, les jours de marché, les étrangers viendront dans votre ville, s'ils demandent : Où est la Sainte Vierge, comment oserez-vous répondre : Nous l'avons mise à l'hôpital ? Des murmures se font entendre, on ne peut pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

guidés par leurs pasteurs. Les cantiques populaires se succèdent tout au long du chemin. L'écho des montagnes démultiplie l'ardeur et la foi des pèlerins. Rarement le cirque de Valcabrère a vu une foule aussi nombreuse et aussi fière d'être chrétien. Quant au missionnaire, il est ce qu'on attend de lui. Le dimanche 27 février, dans la célèbre basilique, le P. Marie-Antoine monte en chaire. Il se surpasse, électrise ses auditeurs et tire des larmes de tous les yeux quand il se tourne vers la statue du glorieux évêque, patron de la contrée. Il le supplie de prendre sous sa protection le grand pape et son œuvre. Son sermon est fini, il entonne la cantate à Pie IX, les nombreux prêtres qui se trouvent présents et l'assemblée tout entière des fidèles le reprennent, debout, dans d'indescriptibles mouvements.

Comment ne pas penser à un autre lieu, à d'autres pèlerinages déjà inscrits en lettres de feu dans tout son être ? Depuis qu'il a rencontré Bernadette, son cœur est gagné. Désormais Lourdes est la vallée, l'oasis céleste, sa patrie en attendant le ciel, son petit paradis, et mille autres qualificatifs, qui témoignent de son exaltation amoureuse. La Vierge de Lourdes est sa Mère bien-aimée, il ne peut passer près d'elle sans venir la saluer, lui porter son Alléluia aux fêtes pascales. Dans la nuit du 31 décembre au 1^o janvier 1870, au pied de l'autel de la chapelle du couvent, après matines, lui que la mission retient presque toujours éloigné d'Elle, il lui écrit une lettre de bonne année, une lettre d'amour. Aujourd'hui, la première pensée d'un enfant appartient à sa mère. Mon cœur donc s'est tout naturellement envolé vers vos saintes montagnes, ô douce Mère du ciel, ô notre chère Dame de Lourdes, ô brillante étoile de notre France, ô perle, ô diamant de notre Église, ô sainte Immaculée Conception, notre espérance, notre gloire, et bientôt notre résurrection et notre triomphe ! C'est l'univers tout entier qui répète avec moi, en

contemplant les blanches cimes de vos montagnes toutes dorées des célestes rayons du soleil de justice et d'amour : *J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours... Je veille auprès de vous depuis le jour... Mon âme a soif de vous.* Oui, il me tarde de venir de nouveau contempler les traits si doux de ma Mère du ciel, de conduire à vos pieds de nouvelles caravanes d'heureux pèlerins et d'y chanter avec eux les saints cantiques.

Lourdes peu à peu s'organise pour accueillir des pèlerins de plus en plus nombreux, venus par milliers, en petits groupes, en famille, ou individuellement, prier, rechercher une grâce, une guérison auprès de cette Mère compatissante descendue de son ciel pour parler aux hommes. Le 30 avril 1868 ont paru les *Annales de Lourdes* où le P. Marie-Antoine sera tellement présent durant trente ans, tant Lourdes est lié au saint capucin. En mai, il a mené le premier pèlerinage régional en conduisant à Lourdes vingt paroisses des environs de Tarbes. qu'il a préparées par une mission. Il convient que le pays des apparitions prenne l'initiative. L'ouverture de la ligne de chemin de fer de Toulouse à Pau l'année précédente a permis de réaliser cette « première expédition spirituelle des temps modernes ». On commence à parler de façon insistante de miracles à Lourdes. Au mois de novembre, a été reconnue la guérison miraculeuse du maçon Pierre-Joseph Hanquet à Liège, auquel les médias ont fait de larges échos. Affecté d'un ramollissement de la moelle épinière, cet homme gardait le lit depuis cinq ans. Squelettique, paralysé des deux membres inférieurs, inguérissable, il attendait la mort comme une délivrance. Il connaît une guérison immédiate en passant sur ses pauvres membres un peu d'eau de Lourdes reçue le 27 novembre. Les médecins ont constaté formellement sa guérison le lendemain, 28 novembre.

Lors du pèlerinage de Saint-Gaudens de 1872, il sera donné au

P. Marie-Antoine de rencontrer le premier miraculé de Lourdes. Dans les premiers jours du Mois de Marie, je me rends à la Grotte vers quatre heures du matin, pour offrir mon cœur à l'Immaculée Conception, celle qui est belle et pure comme l'aurore et irradiante comme le soleil. Il me semble que ma prière lui sera plus agréable si j'arrive jusqu'à elle avec les premiers parfums du jour et les premiers chants des oiseaux. La pensée qu'il va devancer tous les pèlerins et qu'il sera le premier pour saluer sa Mère le remplit d'une joie enfantine. Mais quelle n'est pas ma surprise de rencontrer à la Grotte un vieillard venu prier bien avant moi et qui se retire déjà, avec sur le visage une expression où la gaieté le dispute au recueillement. Il comprend mon étonnement et répond à mon salut : « Ah ! mon Père, ne soyez pas surpris de me voir à la Grotte à une heure si matinale, c'est par là que je commence tous les jours ma journée : je viens ici acquitter ma dette de reconnaissance, et après la prière, je bois de l'eau de la fontaine, je me lave et j'en prends la provision pour passer le jour. Je n'en bois pas d'autre depuis que la Sainte Vierge m'a guéri. Intrigué, je lui demande son histoire. Mon histoire, ah ! certainement vous la connaissez, elle est écrite dans tous les livres, je suis Bourriette, de Lourdes, le premier de tous ceux que la Vierge de la Grotte a guéris. Je le félicite et l'embrasse, et lui, tout heureux et les yeux mouillés de larmes : Oh ! mon Père, laissez-moi vous raconter ce que la Sainte Vierge a fait pour moi.

La Grotte n'était pas alors comme vous la voyez aujourd'hui et l'eau n'y coulait pas, il n'y avait pas de fontaine et personne n'en avait jamais vue là. Ma fille avait accompagné Bernadette quand la Sainte Vierge lui fit creuser la terre pour faire sortir la fontaine, et je savais qu'Elle avait dit qu'il fallait boire de cette eau et se laver. Confiant, j'envoyai ma fille me chercher de cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu où Marie conduit. Finalement, après avoir entendu le fervent capucin, les cœurs ont envie d'aimer Marie l'Immaculée comme lui l'aime, et pour les mêmes raisons que lui, et déjà, sans le savoir, ils aiment Marie avec plus de force et de tendresse.

27. Jean-Baptiste né six mois avant Jésus, fils de Zacharie et « d'Élisabeth, parente de Marie, qui conçut ce fils en sa vieillesse et qu'on appelait la stérile, car rien n'est impossible à Dieu. Il précédera le Seigneur pour lui préparer ses voies » (Évangile selon saint Luc I, 36-37).

28. À l'exception de Toulouse dont la désaffection pour Napoléon III va grandissant d'élection en élection. Il n'a obtenu au plébiscite de 1870 que le quart des suffrages des Toulousains.

CHAPITRE 11

*Simon, fils de Jean, m'aimes-tu
plus que ceux-ci ? Oui, Seigneur,
Tu sais que je t'aime.*

*Jésus lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean,
m'aimes-tu ?*

*Oui, Seigneur, Tu sais
que je t'aime. Il lui dit pour la troisième fois :*

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?

*Pierre fut peiné qu'Il lui demandât pour la troisième fois
« M'aimes-tu ».*

*Seigneur, Tu sais tout, Tu sais
que je t'aime.*

*Je te croyais flétrie et morte
comme si le rosier qu'un vent d'hiver
flagelle
n'allait pas donner aux premiers jours d'été
une rose plus belle.*

Les Français apprennent que leur pays est en guerre par une belle journée d'été, le 19 juillet 1870. Une décision de Napoléon III qui trouve son prologue en Espagne deux ans plus tôt, en septembre 1868 : la reine Isabelle II a dû fuir en France après le soulèvement de la flotte de Cadix et un complot militaire. Elle a abdicé en faveur de son fils Alphonse XII. Mais celui-ci n'a que onze ans. Napoléon III, qui a accueilli la reine déchue, est au cœur d'intrigues qui courent à travers l'Europe. Un gouvernement provisoire a été constitué à Madrid, qui offre la couronne d'Espagne au roi du Portugal, avec pour objectif d'unifier les deux nations. Une situation que les deux

pays ont déjà connue lors de la fusion des deux dynasties entre 1580 et 1640. Mais le roi Louis 1^{er} refuse, on offre alors le trône à un de ses parents, le prince Léopold de Hohenzollern, un allemand. Le gouvernement de Napoléon III estime cette combinaison inacceptable. L'empereur demande au roi de Prusse, Guillaume I^{er}, d'empêcher qu'un prince de sa parenté devienne roi d'Espagne. On tombe d'accord sur ce point, et la nouvelle est télégraphiée à Bismarck. Le ministre, qui n'attend qu'une occasion pour entrer en conflit avec la France, falsifie la dépêche et la livre ainsi tronquée à la presse le 13 juillet. Napoléon III y trouve matière à un casus belli. Et c'est ainsi que, sans la moindre préparation, militaire et diplomatique, il déclare la guerre à l'Allemagne. Prématurément vieilli par le pouvoir et la maladie de la pierre dont il est atteint, il ne trouve aucun allié et ne sait mener le conflit. La défaite consommée au bout de six semaines, il cherchera à mourir sur les champs de batailles sans y parvenir.

Pauvre France ! Pour de bien misérables raisons, des hommes meurent tous les jours. Toulouse a fourni le troisième bataillon de mobiles envoyé à l'armée de la Loire, puis versé à l'armée de l'est. Deux batteries d'artillerie mobile se couvrent de gloire à Belfort au prix de vingt-quatre morts et quarante-cinq blessés. tre près de ceux qui souffrent. Dès la déclaration de guerre, nombre de prêtres, de religieux ont demandé à suivre nos soldats à titre d'aumôniers ou d'infirmiers. Les quinze capucins de Toulouse en tête, qui, le 15 août jour de l'Assomption, adressent une pétition au ministre de la guerre par l'entremise du général de Grandon commandant la XII^e division militaire de Toulouse, apostillée par le général de division de Géraudon : « Nous, soussignés, Frères-Mineurs de la province de Toulouse, venons, avec l'autorisation du supérieur de notre Ordre, supplier votre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

règle de son Ordre, qui se décline avec les lois naturelles de la vie et celles de la Providence, si on accueille le tout dans l'humilité et la confiance en Dieu. Quand il arrive enfin, la chapelle s'est vidée, à l'exception de quelques bonnes âmes mortes d'inquiétude qui prient pour leur missionnaire perdu.

La mission va bientôt s'achever. Le Père est mal à l'aise et s'en veut de l'être. Pour tout dire, il est de méchante humeur ce matin, et donc malheureux. On lui a pris son manteau, sous prétexte qu'il est usé et ne le protège plus. Il le leur avait pourtant dit, aux Dames du Tiers-Ordre qui parlaient de le lui remplacer par une bonne étoffe, bien solide, que rien n'est aussi chaud que son vieux drap râpé. Et voilà qu'avec la complicité du sacristain, elles ont substitué le manteau neuf qu'elles ont déposé à la sacristie et qu'elles ont fait venir tout exprès du couvent de Fontenay où déjà des capucins sont installés, pendant qu'il disait sa messe chez les Frères des Écoles Chrétiennes ! Il n'a maintenant plus qu'une hâte, regagner Toulouse pour s'en débarrasser et retrouver un vêtement plus mou et plus léger qui convienne mieux à ses épaules et à sa pauvreté. Il a vite regardé les poches. Du moins ont-elles pris soin de transborder papiers, lettres et journaux qui les gonflent comme des besaces. Son vieux manteau qu'il a aussitôt réclamé, en disant, pour ne pas les peiner, qu'il garderait le neuf pour les grands jours, n'existe plus : elles ont avoué se l'être aussitôt partagé pour faire des reliques ! Cette manie des reliques lui est pénible et il le leur dit. « Dans notre catholique Vendée, écrira le curé des Aubiers où le P. Marie-Antoine est allé aussi en mission, on fut vraiment heureux de voir et d'entendre le bon Père, qu'on vénérât comme un saint. On demandait ses conseils, sa bénédiction. Là, enfin, comme en bien d'autres endroits, on s'empessa auprès de lui pour dérober quelques parcelles de son

manteau afin d'en faire des reliques ». Les dernières années de sa vie, il n'y prêtera plus attention. Son épaule droite penchera peut-être un peu plus dans ces moments-là, et il lui arrivera de prononcer un « me voilà bouilli et rôti » résigné.

Un autre incident marquera cette longue mission dans le Poitou. Discrètement, le curé de Saint-Jean, le P. Garaud, remet au missionnaire une enveloppe contenant l'argent nécessaire à son voyage jusqu'à Toulouse. À cette époque, le train n'arrive pas à Fontenay. Le P. Marie-Antoine doit donc aller en voiture publique jusqu'à la gare de Velluire. Au moment de prendre son billet, il s'aperçoit qu'il a oublié l'argent sur la cheminée de la chambre. Le train est là, d'autres prêches l'attendent à Toulouse, son départ ne peut être retardé. Marie, Mère bien-aimée, ne m'abandonnez pas ! Je vous en prie, venez à mon secours ! Au même instant, une inconnue, qui probablement savait pouvoir le trouver là, s'approche et lui remet une enveloppe fermée, en lui demandant de prier pour une intention très chère. L'enveloppe contient exactement le prix du billet ! J'ai été porté jusqu'à Toulouse, conclut le P. Marie-Antoine, sur les ailes de la charité. Quand on a une confiance aveugle en la Sainte Vierge, on ne manque jamais de rien.

Avec Toulouse, le Père retrouve, un peu triste, sa chambre à Saint-Exupère et les tracas, les soucis de cette période trouble. Le 2 janvier, les grandes rues de Toulouse sont cependant témoins d'un spectacle peu banal par les temps qui courent. Deux capucins et deux soldats, entourés d'autres religieux et d'une section, portent, depuis l'hôpital militaire jusqu'au couvent, la dépouille du F. André de Gigors. En âge d'être mobilisé, il a été incorporé au VIII^e bataillon des chasseurs à pied, dont les quartiers se trouvent à Toulouse. Un grand incendie s'est déclaré au moulin du Bazacle, et F. André y a été

envoyé avec ses compagnons d'armes pour prêter secours. Le froid était extrême, les soldats ont dû passer plusieurs heures de la nuit les pieds trempés dans une eau glacée. Le lendemain, il est venu au couvent voir ses frères capucins, portant déjà la marque d'un mal qui a eu bientôt raison de sa frêle santé. À peine rentré au quartier, il a dû s'aliter. On l'a porté à l'hôpital militaire et quelques jours après il s'est éteint paisiblement comme un bon religieux qu'il était. Il avait 34 ans.

L'installation, enfin obtenue à la demande de Mgr Desprez, d'une ambulance dans le couvent cohabitant avec l'orphelinat comme à leurs couvents de Lyon, de Marseille, de Perpignan, permet le retour des Capucins, et parmi les premiers, le retour du P. Marie-Antoine. Ils se font infirmiers et s'emploient à toutes les tâches propres à adoucir la situation de nos pauvres soldats malades et blessés que nous avons le bonheur de soigner dans notre couvent. Nous tâchons de guérir ces chers enfants, mais c'est surtout leur âme et leur salut éternel qui nous occupe. Ce matin, j'espère avoir ouvert les portes du ciel à l'un d'eux, un jeune artilleur blessé à la poitrine. Il est mort comme un agneau, dans les sentiments de la résignation la plus chrétienne. Après l'avoir veillé cette nuit, j'ai eu le bonheur de recevoir son dernier soupir et de lui fermer les yeux. Il me semblait rendre le suprême devoir à mon bien-aimé frère. Ah ! malheureuses guerres ! Quelles plaies elles ouvrent dans les cœurs, mais aussi que de couronnes elles tressent à ces pauvres martyrs ! Voici une grande et terrible année qui finit, et voici une autre grande année qui commence. Sera-t-elle douloureusement terrible comme la première ? Dieu seul sait. Qu'Il fasse toujours en tout sa sainte, bonne et admirable volonté. Lui est la sagesse et l'amour infini, et nous, nous sommes l'ignorance, le néant et le péché, et nous, nous voudrions faire des plans et formuler des désirs. Ah !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la Grotte, celle qui commémore la conversion de Marie Deleuze par le P. Marie-Antoine. Une Américaine, qui vient de perdre un époux très cher, est venue traîner sa douleur en Europe. Des amis la conduisent à Lourdes. Elle est là, en curieuse, et en curieuse veut connaître ce capucin extraordinaire dont tout le monde parle. C'est pour elle le piège de la grâce. Elle parvient à l'accoster, lui dire quelques mots qu'il écoute attentivement. Puis il lui parle, un long moment. Et elle, soudain très émue, éclate en sanglots, tout en ne sachant que répéter : « Je suis protestante ! je suis protestante ! » Alors le religieux a les mots, et la voix, et le regard qui encouragent, rassurent, enveloppent, d'une tendresse toute paternelle. C'est à Lourdes que Dieu attendait cette femme pour un immense cadeau, le don de la foi, et la paix intérieure que ses courses à travers le monde ne pouvaient lui donner.

Les Vendéens ne font rien à demi. Leur pèlerinage, ce 25 août 1872, s'inscrira en lettres de feu dans les annales de la cité mariale. Ce peuple de géants, proclame le P. Marie-Antoine, est aussi ardent à la prière qu'au combat, et ils le font comme les soldats, en chantant. Le missionnaire a soigneusement préparé leur pèlerinage lorsqu'il est venu prêcher le Carême à l'église Notre-Dame de la Grande quelques mois plus tôt. Chaque paroisse du Bocage est au départ, avec ses malades, ses infirmes. Il a fallu un jour entier, et puis une nuit de voyage pour voir enfin apparaître la croix dorée qui domine à Lourdes la flèche de la sainte chapelle. On descend, les plus valides aidant ceux qui le sont moins. La procession s'organise, se met enfin en branle, bannières au vent, sur deux longues files, les visages deviennent graves. Deux jeunes filles particulièrement recueillies, tout de blanc vêtues, ouvrent la marche. Elles portent deux roses d'or renfermant chacune le riche don de mille francs pour Notre-

Dame de Lourdes.

Les pèlerins ne s'arrêtent qu'à la Grotte, envahissant tout comme une vague immense qui plie, se prosterne dans un silence étonnant. Beaucoup baisent la terre attendue, sanctifiée par tant de prodiges. Dès ces premiers instants, comme un cadeau d'accueil, une jeune fille dont le bras, ankylosé, est affecté d'une tumeur blanche, est guérie au premier contact de l'eau de la source. Son médecin, qui l'accompagne, ne veut y croire, il attendra vingt-quatre heures pour signer l'acte qui authentifie le miracle. Un peu plus tard, le P. Marie-Antoine se met à l'écart pour entendre un homme venu vers lui se confesser. La confession est à peine terminée que de nouveaux cris de joie se font entendre. Un nouveau miracle ! Une autre vendéenne vient d'être guérie ! Infirmes depuis plusieurs années, elle ne pouvait se tenir debout, ni s'agenouiller. En se traînant sur ses béquilles, elle est parvenue jusque devant la Vierge, s'est inclinée en pleurs. Quelqu'un lui a ouvert la grille pour lui permettre d'entrer, de baiser les parois humides de la Grotte. C'est alors qu'elle sent que quelque chose d'étrange se passe en elle. Dans un mouvement que seule la foi peut expliquer, elle jette à terre ses béquilles et se met à crier. Je suis guérie ! Je suis guérie ! Et de marcher, courir, aller, venir, rire, pleurer devant la foule médusée et bientôt tout émue. La miraculée finit par tomber à genoux devant Notre-Dame de Lourdes, tandis que des cris, des prières désordonnées disent les remerciements de la foule des pèlerins. Elle ramasse les béquilles abandonnées et va les suspendre elle-même aux pieds de la statue. Un puissant Magnificat s'élève, dans un mouvement où chacun veut la voir, la féliciter.

Presque la même scène va se reproduire dans la soirée, avec une jeune fille de dix-huit ans. Ses béquilles ont à peine rejoint

les autres, comme un nouveau trophée, que le P. Marie-Antoine voit quatre hommes résolus et priants fendre les rangs pressés de la foule. Ils portent sur un brancard une jeune religieuse presque mourante. Elle aussi prie Marie, des larmes brûlantes mouillent son visage émincé, défait par la maladie. On la plonge dans la piscine. Elle en sort un court instant plus tard, marchant seule d'un pas lent, mais assuré. C'est elle, regardez, c'est la religieuse ! Le P. Marie-Antoine lui ouvre l'entrée de la Grotte. Un nouveau *Magnificat*, éperdu — *le Seigneur fait pour nous de grandes choses, que son nom soit béni !* —, sort de toutes les poitrines vers l'Immaculée. Celle-ci est vraiment la Mère de Dieu ! Le Père entraîne les deux miraculées, et la foule derrière elles, à la Maison des Missionnaires pour constater, auprès du Père supérieur, la réalité des prodiges. Une marche qui n'est qu'ovation, bonheur, délire, pleurs, embrassades.

Le jour est tombé, mais non les prières reconnaissantes des Vendéens. Plus tard dans la nuit, en les voyant encore à la Grotte que personne ne se résout à quitter, les religieuses de l'Immaculée Conception de Niort, partagées en deux chœurs, psalmodient l'office qui s'achève sur une bénédiction du capucin. Alors seulement, les pèlerins commencent à se retirer, petit à petit, sans bruit. Personne n'a senti les fatigues du long voyage ni de ces heures exaltantes qu'un Dieu bon, un Dieu d'amour a choisies pour les visiter, par la grâce de la Vierge bénie, la Mère au ciel qu'Il a donnée aux hommes.

Un dernier carré est là, des prêtres. Et pour nous, demande le P. Marie-Antoine, que demanderons-nous ? Ah ! mon père, disent-ils, la grâce des grâces : la grâce d'une bonne mort, mourir dans les bras de Marie Immaculée ! Un vœu exaucé deux heures plus tard. À peine rentré dans sa petite chambre, l'un des prêtres dit très doucement à l'ami qui l'accompagne : « Je vais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mille hommes. À la clôture, une statue de la Mère des Douleurs est portée en triomphe par les plus enthousiastes. Un bataillon de huit cents hommes ou jeunes gens l'escortent en chantant. À la procession assistent plus de quatre mille personnes. Le lendemain, tous se transportent à Notre-Dame de Marceille pour un solennel pèlerinage d'action de grâce. Le P. Marie-Antoine, à genoux en chaire, un cierge à la main, consacre la ville à Marie et promet d'accompagner sous peu à la Grotte de Lourdes le peuple aujourd'hui si dévoué à sa Reine. À leur départ, une foule considérable accompagne les ouvriers de Dieu très émus, jusqu'à quatre ou cinq kilomètres de Limoux. Chacun se presse, avide d'entendre une dernière parole, d'échanger un dernier sourire, de recueillir une dernière bénédiction.

C'est à Mézins que le Père poursuit la mission en prêchant le Carême, à l'orée de la forêt landaise, ses chênes-lièges et ses pins, dans le diocèse d'Agen. Les fabriques de bouchons font vivre là une grande partie de la population. S'aperçoit-on un peu tard que la paroisse est trop importante pour un seul missionnaire, ou veut-on réparer un oubli ? Dès les premiers jours, le curé envoie un émissaire à l'abbaye voisine des Prémontrés de Balarin demander du renfort. Un prêtre est désigné, qui arrive en toute hâte, après avoir empilé sermons et notes dans une valise. Il doit prêcher le soir même.

Le P. Marie-Antoine me reçoit à bras ouverts et de tout son cœur. Nous partageons les sujets d'instruction, il y en a d'ordinaire deux par jour. Le P. Fouéré-Macé, tel est son nom, futur chanoine à Dinan, durant six semaines appréciera la délicatesse du Père, ses attentions, sa foi ardente, sa confiance en Dieu, sa grande érudition, son zèle pour les âmes. De temps en temps, le Père capucin vient à mon confessionnal s'informer si je ne suis pas trop fatigué, et il m'apporte lui-même avec la

tendresse d'une mère, soit une tasse de bouillon ou de lait, soit toute autre petite douceur. Ma santé n'est pas très solide, et il m'a dit, une fois pour toutes : Si vous vous sentez fatigué pour l'enseignement que vous avez à donner, prévenez-moi seulement dix minutes avant de monter en chaire, je vous remplacerai volontiers et je prêcherai votre sujet. Entre les deux hommes, il s'en suivra une correspondance et une amitié qui ne se démentira jamais.

Nous visitons ensemble toutes les familles de la paroisse, même les fabriques et les ateliers de bouchons. Le Père, tout rempli de Dieu, a pour chacun une parole appropriée, des conseils judicieux. Je me rappelle en particulier notre visite à un vieillard impotent, dont la vie est un scandale pour tous. Au langage paternel et évangélique du missionnaire, le malheureux répond par des injures et des blasphèmes. Rempli d'une sainte audace, l'homme de Dieu lui dit : Malheureux ! prenez garde à l'enfer ! J'y suis déjà ! lui lance à la figure le vieillard en même temps que ses béquilles. Ils ont dû quitter cet endurci en devant se contenter de lui pardonner et de l'assurer de leurs prières. Au presbytère, où nous demeurions ensemble, nos deux chambres étaient voisines, séparées par une simple cloison. Le matin du lundi de Pâques, vers quatre heures et demi, le Père m'appelle. Mauvaise nouvelle, je souffre horriblement d'une sciatique, il m'est impossible de marcher, de mettre le pied par terre, je ne vais pas pouvoir célébrer la messe. Je doute même de pouvoir préparer la procession et prêcher au cimetière. Vous ferez de votre mieux pour me remplacer. Je rentre dans ma chambre un peu décontenancé par la tâche imprévue qui m'incombe. Mais le Père m'appelle à nouveau. Que je suis bête ! donnez-moi ma gourde d'eau de Lourdes suspendu au crochet de la fenêtre. Vous verrez, je vais être guéri vite fait et pourrai vous rejoindre

dans quelques instants. En effet, très peu de temps après, je vois arriver à l'église, tout dispos et marchant gaillardement, le bon Père. Une friction avec de l'eau de Lourdes et sa grande confiance en la Vierge l'ont instantanément guéri.

La mission terminée, le P. Marie-Antoine offre au P. Fouéré-Macé un crucifix de missionnaire semblable au sien, en souvenir de notre collaboration commune. Il lui écrira plusieurs fois à ce sujet. Enfin, le 8 octobre, il peut lui annoncer l'envoi de la chère croix promise. Elle ne m'a jamais quitté et c'est devant elle que je prie matin et soir, conclut le P. Fouéré-Macé.

Avec le printemps arrive la longue période bienheureuse des fréquents séjours à Lourdes jusqu'à l'automne, une habitude vite prise par le missionnaire. Le P. Marie-Antoine a cependant trouvé le temps d'écrire, en cette année 1873, *Le Lis Immaculé de Marie ou le Manuel du Pèlerin de Lourdes*, publié l'année suivante aux Éditions Privat à Toulouse. Inutile de préciser que cet ouvrage, largement diffusé dans la cité mariale et ailleurs, connaîtra de multiples éditions aussitôt épuisées, il suscitera du pape un bref élogieux. Ceux qui ont bien connu Bernadette, comme Mgr Fourcade, évêque d'Aix, féliciteront l'auteur d'avoir fait, en peu de mots — quelques pages qui racontent son histoire en introduction —, un portrait où est bien restituée Bernadette dans son mystérieux charisme. Un livre qui est l'occasion de nouveaux élans à la gloire de Marie : Votre continuelle présence embaume ces lieux, et cette atmosphère de paix, de joie intérieure, d'émotion ineffable qu'on ne trouve qu'ici ravissent et transportent nos cœurs ! Oui, Notre-Dame de Lourdes, vous êtes ici pleine de grâces, et c'est ici que Dieu veut opérer par vous ses plus grandes merveilles.

C'est qu'en effet Lourdes vit en cette année 1873 de grandes merveilles, et en abondance. Les pèlerinages organisés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tant la Sainte Vierge, que la paix reviendra en France. Quant à la royauté, le P. Marie-Antoine s'en consolera dans un ouvrage qui paraîtra en 1893, *Le salut par le droit chrétien et l'obéissance au pape* : Quand il y avait des rois en France, ils n'étaient que les sergents du Christ. Maintenant qu'il n'y en a plus, c'est le Christ seul qui règne.

Les hommes de pouvoir ne doivent pas méconnaître Dieu et ses lois, ni se priver de Dieu pour bien gouverner, en sagesse et en vérité. Car Dieu est sagesse et vérité. D'où ses lettres, dans les dernières années de sa vie, aux grands de ce monde. Dieu constitue le cadre — l'esprit — dans lequel ont à s'inscrire les lois des hommes, vers quoi elles doivent tendre. Cela seul est important, finalement, et non tel ou tel régime en soi. Je ne suis pas un ennemi de la République, dira-t-il aux Protestants de Vabre qui lui en font l'insulte. Mais, hors des lumières de l'Évangile sur le mystère de Dieu et donc de l'homme, les sociétés passent à côté du bien, elles deviennent aisément autoritaires, voire tyranniques.

Conduits par le P. Marie-Antoine, ils sont quatre mille au moins du diocèse de Rodez, partis ensemble de la cathédrale Notre-Dame vers la gare en direction de Lourdes. Grandiose. Cela se passe en 1874 et le Père a préparé ce pèlerinage avec un grand soin, et beaucoup d'amour pour ces enfants que Marie lui confie, et qu'il mène jusqu'à la Grotte. Là-bas, je leur parlerai, je leur crierai la puissance de Marie, et quand ils repartiront, ils lui seront dévoués à la vie, à la mort. Le Père se dépense à tout propos, ne négligeant aucun détail, étonnant par sa prodigieuse activité l'évêque de Rodez, Mgr Bourret, le futur cardinal, et la cohorte de ses six cent cinquante prêtres.

Mgr Bourret a fait appel au P. Marie-Antoine arrivé une semaine plutôt préparer Rodez à ce grand pèlerinage destiné aux

hommes, et venant de toutes les parties du diocèse. Le premier du genre que va connaître la cité mariale. Huit jours durant, la vaste nef de la cathédrale de Rodez s'est remplie d'une foule avide d'entendre les prédications du célèbre missionnaire, celui qu'on appelle le nouveau Pierre l'Ermite, qui entraîne jusqu'à Marie ces flots de pèlerins du Rouergue. Il faut sept trains pour les transporter tous.

La veille du départ, le 13 septembre 1874 au soir, un dimanche, tous les clochers de l'Aveyron ont sonné à la fois. De chaque village, les caravanes se sont ébranlées pour gagner la gare la plus proche. Certains ont fait le chemin à pied, pendant la nuit et le jour qui ont précédé, jusqu'à 80 kilomètres. Le 15 septembre au matin, ils débouchent, « bataillon poudreux et incandescent », dans la plaine que domine Lourdes, Et puis, la première procession, après le déjeuner, s'organise dans une vaste prairie. Les prêtres en chapes, les pénitents avec leur habit. Dans le cortège, interminable, la statue d'argent de Notre-Dame de Rodez et une multitude de croix, de bannières paroissiales. Un député en porte une. Le P. Marie-Antoine est partout, animant son monde par des chants et des prières. Quand ils sont arrivés à la Grotte, Mgr Bourret offre à la Vierge les présents du Rouergue : des fleurs, un calice, et deux agneaux blancs enrubannés conduits par des bergers en costume du pays.

Maintenant les pèlerins, en masse compacte devant la grotte et sur les allées, attendent la procession aux flambeaux. Le repas du soir a été vite avalé. Que vont-ils faire, maintenant ? Les cent pas dans les allées ? Il y a mieux, et le Père a vite trouvé, Monseigneur lui ayant aussitôt donné son accord. Les faisant se rassembler, il leur a demandé de remonter à la ville et de se procurer cierges et bougies. Les stocks ont été enlevés d'assaut sous les yeux éberlués mais ravis des marchands.

Et les voilà tous, prêts, foule immense, serrée de visages tendus, tachetée d'ombres et de lumières. Le Capucin, barbe et bure au vent, soulevé d'enthousiasme, se hisse jusque sur le toit de la piscine. « Nous assistions à une scène renouvelée des plus grands jours du Moyen Âge », écrit le lendemain un journal belge. Quelle grandeur et quelle vie dans ce moine ! Le geste est sublime. Leur parler, partager ce moment d'émotion intense porté par Marie comme une vaste offrande à son divin Fils. Voici l'heure de notre procession aux flambeaux. Le prophète ne dit-il pas : *le jour l'annoncera au jour, et la nuit à la nuit ?* La louange de Marie par ses enfants n'aura jamais de trêve, ici, à Lourdes ! Les étoiles ont allumé leurs feux et entonné leurs harmonies au firmament de Dieu. Et vous, pèlerins du Rouergue, de Belgique, de Lille et d'ailleurs, vous étendez un firmament au pied de Marie Immaculée ; les flambeaux scintillent en vos mains ainsi que les astres, et ils disent les cantiques du soir. Vous avez prié à la Grotte de grandes prières tonnantes comme les torrents de nos montagnes, vous avez entendu les paroles ardentes de votre évêque, et vos yeux ont laissé couler des larmes. Les éclats de sa voix, son souffle, courent jusqu'aux derniers rangs des pèlerins déjà électrisés. Une voix d'une extraordinaire puissance, profonde, irrésistible, éblouissante parce qu'éblouie, émouvante parce qu'émue. Une spontanéité à l'accent du terroir qui va droit au cœur de chacun, quelles que soient son origine ou sa condition. Et puis vient, — le ton est aussi ferme, la parole douce, entraînant, naturelle — l'enseignement, clair, précis : une apologie de la lumière, de son symbolisme, comme jamais, écriront les observateurs, on n'en avait entendu. La flamme symbole de la foi, symbole de l'espérance fille de la foi, et sa chaleur brûlante, symbole de la charité, de l'amour de Dieu. Mais en brûlant, voyez, votre cierge se consume. C'est le dernier et magnifique symbole de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus haut même que le clocher de l'église. Que se passera-t-il subitement dans cette tête si bien organisée ? L'habile négociant sera trouvé un jour, loin du village, immobile sur un rocher abrupt. C'est bien la première fois qu'il perd son temps, lui ! Rêveur, c'est pas son genre ! À partir de ce moment, il ne va plus s'occuper de ses affaires, ni de ses champs dont il surveillait les travaux avec son fils. Il est devenu fou. Il mourra quelques mois après, sans qu'on sache bien de quoi. Un an plus tard, des nouvelles fâcheuses courront à la fois sur le compte de la femme, de la fortune et de la santé du fils. La femme, trop souvent humiliée, est devenue méchante et agressive. Un jour, Maximin, le visage ensanglanté, répondra à un ami qui lui demande s'il a fait une chute : Non. Ma femme m'a battu, elle a perdu la raison, elle est partie. Ses yeux sont pleins de larmes. Puis va s'ouvrir le gouffre des dettes après des affaires mal conduites, agrandi par le jeu et une vie dissipée qui n'a plus de sens. Maximin jettera tout successivement, l'argent qui lui appartient, de son commerce et de sa famille, et celui de la mairie, qui ne lui appartient pas. Sa santé déclinera, il deviendra l'ombre de lui-même, se mourant visiblement, peut-être de chagrin, et de honte. Il voudra se confesser, mais remettra toujours à demain, malgré les visites amicales du curé. Il s'éteindra, attendant toujours ce demain. Après l'enterrement, les habitants de Verdun se montreront du doigt, en remontant le chemin du cimetière, l'endroit de la montagne où les Capucins ont disparu.

Après la mission à Aire, en mars-avril, qu'il mène en pèlerinage à Lourdes et une mission à Labécède dans le Tarn, le P. Marie-Antoine se voit confier par ses supérieurs, le 22 avril, une mission sur les bords de la Garonne, dans l'immense plaine de Toulouse, entre Muret et Saint-Gaudens. Un temps de répit,

c'est là une bonne population, dans un climat de superbes, de joyeux Alléluia. Je respire un peu, après les grandes et terribles batailles que j'ai eues à livrer tout le temps du jubilé.

À partir du mois de mai 1876, le Père retrouve Toulouse. Il partage son temps jusqu'à l'automne entre le couvent et Notre-Dame de Lourdes, restant cependant comme chaque année en septembre très présent dans les sanctuaires marials de Rocamadour, Livron ou Quézac. Dès son arrivée à Toulouse, le Frère Rufin, tout joyeux au milieu de ses pauvres, est immanquablement là pour lui rappeler, entre autres tâches, qu'il est attendu pour deux missions, à Saint-Cyprien puis à Saint-Pierre des Chartreux, deux paroisses que seule la Garonne sépare.

C'est aussi cette année, à partir du 9 juin, que se déroule au couvent le chapitre triennal de la province de Toulouse. Au programme, une décision importante pour une œuvre qui tient particulièrement à cœur au P. Marie-Antoine, elle concerne à la fois les jeunes et la vocation franciscaine. Lors du définitoire de mai 1870, il avait été rappelé une décision prise au XVI^e siècle dans la province de Bourgogne après les guerres de religion qui avaient décimé le personnel des couvents. Il s'agissait de fonder un collège d'adolescents pris parmi ceux qui offraient des signes de vocation franciscaine et de les former en vue du noviciat. Cette pénurie des temps jadis, la province de Toulouse la connaît aujourd'hui. D'où l'idée de chercher des adolescents qui n'ont pas fait d'études préliminaires à la cléricature et de remplacer par ce moyen les novices, peu nombreux, dans le noviciat de Carcassonne nouvellement créé. Le P. Dominique a accepté cette innovation sous condition des dispenses nécessaires. Sitôt dit, sitôt fait, l'œuvre démarrait à Carcassonne, qui peut être considérée comme l'aurore des

Écoles séraphiques bientôt inaugurées et qui se développeront dans tout l'Ordre. Doit-on laisser ces jeunes avec les novices ou les mettre dans un autre couvent ? En fait, il n'existe pas dans l'ordre de règlement permettant de recevoir des adolescents n'ayant pas quatorze ans révolus, à moins qu'il ne s'agisse de les admettre comme novices. En dehors de ce cas, il faut vingt et un ans aux jeunes gens pour cohabiter avec les religieux. Mais puisqu'on se trouve devant un fait accompli, laissons les choses comme elles sont. Cependant, le définitoire général est saisi qui le soumet au Saint Siège. Contre toute attente, le Saint-Père fait connaître son refus le 10 avril 1870, il ne croit pas devoir déroger dans ces moments difficiles aux règles établies. Grand embarras du Père provincial de Toulouse : l'institution est une réalité, et elle fonctionne bien sous la direction du P. Denis. Il doit se résoudre à renvoyer les six adolescents à leurs familles, les événements de 1870 lui en fournissant le prétexte. Après une autre expérience dans la province de Florence en Italie, les Écoles séraphiques ont été enfin autorisées le 24 novembre 1873, et officiellement fondées, la première à Annecy quelques jours plus tard.

Le P. Dominique, provincial de Toulouse, a visité l'École d'Annecy, il a fait un compte rendu de cette visite. On décide qu'une œuvre semblable sera établie au couvent de Carcassonne, sous la direction du sous-maître des novices. La décision est approuvée par les supérieurs généraux, à condition que l'école soit complètement séparée du noviciat, et ne puisse avoir le moindre contact avec les novices, et qu'elle ait son propre oratoire. Elle doit être confiée à deux pères d'âge mûr, l'un directeur, l'autre supérieur des enfants. Dans ces conditions, il n'est pas possible de la fonder dans le couvent de Carcassonne, qui manque de place. On se décide pour le couvent de Céret. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femmes est revenue à la pratique de la religion, une centaine d'hommes s'est approchée de la Sainte Table et a reçu le scapulaire, beaucoup d'autres sont profondément ébranlés. On doit ces précisions au journal local, *la Sentinelle du Midi*. « Encore quelques assauts et Jésus nous donnera la victoire », écrit le Père. Et il ajoute, conscient de l'immensité de la tâche qui, loin de le décourager, crée en lui une soif de perfection absolue à arracher, dans la communion des saints et le secours de l'Esprit Saint, les conditions d'une victoire totale, annoncée, sur le mal : « Jamais je n'ai si bien compris combien il serait nécessaire que je sois un saint et combien je le suis peu... ».

Le P. Marie-Antoine est bien décidé, ainsi que ses ouailles, à dresser au dernier jour de la mission, et coûte que coûte, la croix offerte par un paroissien sur un terrain à l'entrée du cimetière, lui aussi offert. Et de le faire dans une ambiance de lumière et de feu, à l'image de leur foi, après une belle procession priante, et vibrant de ces chants connus de tous. Or il n'a pas de musiciens, ceux que compte la commune étant déjà réquisitionnés pour le bal du maire. La bonne Sainte Vierge — on est samedi, jour qui lui est consacré — inspire au missionnaire une pensée faramineuse. La flotte française se trouve dans le golfe de Juan, voisin de Vallauris. Deux heures plus tard, le voilà à bord du Richelieu, sourire confiant, se faisant annoncer au commandant en chef de l'escadre en Méditerranée, l'amiral Jauréguiberry. Les marins font bon accueil à ce géant barbu dans sa robe de bure, le crucifix planté à la taille comme une épée. L'amiral, d'ailleurs protestant, accepte de le recevoir et acquiesce sans difficulté à sa demande. Il met ses quatre-vingts musiciens à sa disposition pour le lendemain et, de surcroît, une compagnie entière pour faire cortège et honneur à la croix. Quand tout ce monde à l'uniforme chamarré et aux cuivres éclatants débarque dans la

petite ville, la joie est aussi délirante chez les paroissiens que la stupeur est mortelle chez les anticléricaux car le bon Père a bien gardé le secret. Qu'est-ce que cela ? Où vont-ils ? Le capucin accueille, organise. Des arcs de triomphe sont immédiatement dressés, la cérémonie s'annonce splendide.

Elle le sera à ceci près. Le noyau des plus virulents qui, attablés au café jusqu'à onze heures du soir, fomentent d'ultimes représailles pour le lendemain, va se trouver décimé dans les heures qui suivent. Avant même le lever du jour, le maire se sent soudainement indisposé et, le temps que sa femme accourt, tombe raide mort. La nouvelle, effrayante, se répand dans Vallauris lors de la première messe de cinq heures et demi, destinée aux hommes venus nombreux communier. Et voilà qu'un second, adjoint au maire, expire à midi, un troisième cinq heures plus tard. *Le Courrier de Cannes* du 30 novembre 1876 qui en fait le récit, précise que ces deux derniers étaient certes l'un et l'autre un peu malades, mais que rien ne laissait présager leur mort. Laissons passer la justice de Dieu, dira sobrement le P. Marie-Antoine. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Nos persécuteurs ont péri ! Trois morts ! Trois morts ! Seigneur, aie pitié ! Ah ! nos persécuteurs ! Je voudrais pouvoir les embrasser ! Comment faire comprendre le mal qu'ils font, les dangers qu'ils courent ? Oh ! Mon Dieu, aie pitié !

Le Christ du haut de sa croix, deux jours plus tard, verra passer à ses pieds le long convoi mortuaire. Le Père est rentré au couvent. Après Matines, il a dormi deux petites heures, et, doucement, il quitte sa cellule, une bougie à la main. Il descend l'escalier tout proche, dans une obscurité dont il devine pour se guider, sous la pâleur de la flamme, les tâches, des noirs et des gris, les lignes, les volumes. Il est maintenant dans la chapelle, qu'il préfère, dans les grands moments, à l'oratoire près de sa

cellule.

Le Christ, du haut de sa croix... Il tombe à ses pieds, tout près de l'autel, son front contre le bois. Ses lèvres glissent sur le sol glacé. Tu souffres donc tant, ô mon Jésus, qu'il n'y ait plus de place dans ton cœur de Dieu pour la miséricorde, pour la bonté ? Une voix, des sanglots, qui résonnent étrangement, mais le P. Marie-Antoine n'entend pas. Sait-il même qu'il parle à haute voix ? Toi sur cette croix, amour jusqu'à en mourir, toi sur ma croix de mission, amour à embraser les multitudes, où est ton amour, ta miséricorde, Seigneur, ta puissance à entraîner au bien, au grand, au beau ? Des sanglots dans ce grand corps d'homme brisé, des sanglots à faire mal à Dieu lui-même. Oh ! Seigneur, ne m'abandonne pas ? Sans toi, je suis un pauvre homme parmi les hommes. Seigneur, ne m'abandonne pas ! Seigneur Jésus, mon doux Jésus crucifié, veux-tu donc que je sois aussi le témoin, le prophète de la colère de Dieu ?

Tout s'est tu dans l'homme à la bure. Il peut enfin s'abandonner au cœur à cœur qu'il est venu chercher, où il n'y a plus de mots, de sensations, de pensées, d'idées. Où tout sentiment cesse, C'est comme une jouissance, sans comprendre ce dont il jouit. Ses sens, tout son être, sont si occupés à cette jouissance qui envahit tout, qu'aucun d'eux ne peut s'occuper d'autre chose ni à l'intérieur, ni à l'extérieur... On comprend qu'on est bien, d'un bien unique, mais, ce bien lui-même, on ne le comprend pas. Peu importe, d'ailleurs. On glisse, d'une délectation douce et fraîche, à une défaillance presque complète, bienheureuse, dont on ne peut ni ne veut — pouvoir, vouloir, des mots hors de ce temps — deviner la durée.

Le capucin maintenant, dans la stalle la plus proche, s'assoit, en paix. Le monde est-il devenu si mauvais, Seigneur ? Faut-il que ta miséricorde, après le tribunal de la conscience, ne suffise

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

particulièrement épineuse. Le conflit entre l'Église et le gouvernement italien a pris un tour aigu. Depuis 1870, Pie IX, qui n'a jamais accepté l'annexion des États pontificaux par le royaume d'Italie, se considérait comme prisonnier du Vatican. Début 1877, les choses se sont plutôt aggravées. Le Parlement italien a adopté des lois clairement anticléricales tandis que le pape demandait aux fidèles, à travers toute l'Europe, de soutenir le Saint-Siège. Léon XIII prolonge l'œuvre de Pie IX en publiant deux encycliques en 1881, *Arcanum*, où il défend la famille chrétienne face à la vague des divorces, et *Diuturnum* sur l'autorité, à la suite de l'assassinat du tzar Alexandre II, enfin l'encyclique *Humanum genus* en 1884, où la franc-maçonnerie est à nouveau condamnée. Léon XIII veut faire face à tous les problèmes posés par la transformation de la société. Il entraînera l'Église, en particulier par l'encyclique *Immortale Dei* en 1885 où il définit la place légitime des libertés populaires, à moderniser ses actions de charité envers les plus déshérités, notamment en encourageant le laïcat autour d'œuvres, de mouvements, d'associations animés par des militants Catholiques, ce qui ravira le P. Marie-Antoine. Et, sur un plan plus politique, en 1890, Léon XIII prônera le ralliement à la République, en inspirant au cardinal Lavignerie le fameux toast d'Alger³⁷. Là, le P. Marie-Antoine se cabrera, en faisant part au cardinal de son étonnement et de sa douleur de le voir prendre ainsi position dans un domaine purement temporel. « Votre lettre et vos reproches m'ont été particulièrement pénibles », lui répond Lavignerie. Cependant, quand le Père connaîtra la pensée du pape, affirmée dans son encyclique *Inter innumeras sollicitudines* en 1892, il se soumettra humblement et, l'année suivante, dans son ouvrage, de 316 pages, sur *Le salut par le droit chrétien et l'obéissance au pape*, il proclamera : « Quand nous obéissons au pape, c'est à la royauté souveraine, unique,

du Christ que nous nous soumettons ». Il recevra une nouvelle fois, au nom du Saint-Père, un bref élogieux, écrit de la main du cardinal Rampolla, secrétaire d'État au Vatican.

De retour de Mèze, le Père prêche un nouveau Carême à Rodez, sur cinq semaines. Le climat y est très rude, et il m'a l'air de vouloir trop bien fraterniser avec mes vieilles douleurs de sciatique, mais la volonté de Dieu soit faite ! Moi j'y gagnerai pour la patience et le mérite et le *cornu* y perdra pour la bataille. Léon XIII fraîchement élu envoie au P. Marie-Antoine et à ses auditeurs la bénédiction apostolique. Ce jour-là, l'Évangile donne le récit de la Transfiguration du Christ sur une haute montagne, devant les apôtres qui témoigneront. Le Père le rapproche de la Papauté et du nouveau pape avec une telle abondance de textes sous une lumière si nouvelle, si imprévue, si brillante, si poétique, si riche en enseignements, que Mgr Bourret, présent, vibre d'un enthousiasme qu'il exprime en latin pour le hisser à la hauteur de l'événement : « *Nunquam locutus est homo sicut hic homo* : Personne n'a jamais parlé comme cet homme ! ». Ces sermons de Carême à Rodez sont publiés et vendus au profit de la fondation du futur couvent capucin de Millau. Ils ont un retentissement considérable. C'est que le P. Marie-Antoine a son cœur qui saigne en pensant au nouveau pape. Sa situation n'est pas brillante, s'est-il dit tristement dès son élection connue. Alors, à sa façon, en preux chevalier il vient à son secours, en l'aimant, en le faisant aimer. Et en écrivant la nuit d'une plume obstinée, comme durant ces semaines de Carême à Rodez où le livre est terminé et publié, *La Papauté et Léon XIII*.

Tandis que l'Italie promulgue ses lois anticléricales, la situation en France n'est pas sans inquiéter les Catholiques et les communautés religieuses. Au mois de septembre, le P.

Exupère, provincial, adresse à tous ses couvents une lettre circulaire. Il s'inquiète de la tempête qui menace les congrégations et ordonne qu'un chapelet soit récité chaque jour en commun après les Vêpres. Lors du chapitre de 1879, quelques mois plus tard, la décision est prise que tous les couvents soient désormais assurés contre l'incendie. Ce qu'on n'a jamais fait jusqu'ici, croyant cette mesure de prévoyance contraire à l'esprit de pauvreté, et plus encore à la confiance en la divine Providence. De fait, aucun couvent capucin n'a été incendié depuis le rétablissement de l'Ordre en France.

La situation, calme en apparence depuis 1873 et l'élection du Maréchal de Mac-Mahon à la tête de l'État, n'a cessé de se détériorer dans les esprits, devant les campagnes de plus en plus virulentes des loges maçonniques et de certains républicains extrémistes. Face à ces attaques, les Catholiques libéraux se veulent très prudents, à la manière du duc Decazes en novembre 1873, qui fait du désaveu explicite de la campagne cléricale pour la restauration du pouvoir temporel du pape, une condition formelle de son acceptation du portefeuille des Affaires étrangères dans le ministère de Broglie remanié. La plume du *Correspondant* lui fait discrètement écho : « Il est bon de se souvenir qu'il y a une prudence utile dans les choses de la foi comme dans celles de la politique ». Pendant ce temps, Toulouse donne, à l'élection municipale de décembre 1874, la victoire au parti républicain, malgré la pression opérée par le gouvernement de l'ordre moral du Maréchal Mac-Mahon, l'installation d'une municipalité d'opinion conservatrice en 1870 et le rétablissement temporaire d'un régime autoritaire pour la presse.

Et l'on arrive au 20 février 1876 où les élections législatives renversent la République libérale et conservatrice, et la remplacent par une République qui s'annonce franchement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Mgr Gauthey, alors archevêque de Besançon, suivies d'une courte prière pour obtenir la béatification de Bernadette. Au bas de la prière, une signature, celle du P. Marie-Antoine. « O mon Dieu, qui glorifiez les humbles et les petits, révélez à la terre la grande gloire dont jouit au ciel l'angélique Bernadette que votre Mère Immaculée a choisie pour messagère, et à qui Elle a promis le Paradis ». Cette prière, Mgr Gauthey, alors qu'il était évêque de Nevers, la tenait du cardinal Vives, capucin et ami du P. Marie-Antoine. Le Père la lui avait confiée quelques jours avant de mourir, en le priant avec force d'accélérer l'ouverture du procès de béatification de Bernadette. Pour le vieux missionnaire, la sainteté de Bernadette ne faisait aucun doute. Bernadette qui, du fond de son couvent, où elle vécut douze ans, pensait n'être bonne à rien. Le cardinal Vives, les premiers jours de mars 1907, prendra attache auprès de Mgr Gauthey qui écrit aussitôt à Mère Forestier supérieure des Filles de Nevers : « Le cardinal Vives m'a beaucoup poussé à préparer la cause de Bernadette. Il dit qu'il faut sans tarder recueillir les témoignages de toutes les personnes qui l'ont connue. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait des faits extraordinaires : c'est la pratique de la vertu qu'il faut mettre en lumière. Je crois, en effet, que c'est notre devoir, et j'ai regardé la parole de ce saint cardinal comme une invitation de la Providence ». En fait, le procès proprement dit ne s'ouvrira, du fait de la guerre, que le 17 septembre 1917. Bernadette sera béatifiée le 2 juin 1925, et canonisée par Pie XI le 8 décembre 1933.

Bernadette a constamment inspiré le P. Marie-Antoine, dans sa prière, dans ses sermons, ses enseignements, plusieurs de ses ouvrages, parce qu'elle était humble, parce qu'elle était l'enfant douce et pieuse qui avait vu la Vierge Marie. *Le Lis Immaculé*, en 1873, est le récit des apparitions et de ses entretiens avec

Bernadette et des premiers miracles, pour l'édification des pèlerins. Sa biographie, il l'aurait publiée dès après la mort de Bernadette, sous le titre *L'ange et le pèlerin de Lourdes* qui précédait, dans le même volume, *Nos plaies sociales ou la mission providentielle de Bernadette*, mais seulement dans une première partie du tirage de ce titre en 1879. Un manuscrit qu'il a confié à un copiste indélicat qui se l'approprie et le fait publier simultanément, selon le P. Irénée d'Aulon, sous le titre *La Bergère de Lourdes, Bernadette Soubirous*. Publication anonyme, puisque signée des seules initiales P.M., suivies des titres de *professeur, bibliothécaire de la société archéologique du Midi de la France*. Cette société savante ne signale aucun bibliothécaire ni archiviste correspondant à ces initiales, et un seul membre possible, Prosper Mérimée, qu'on voit mal mêlé à cette forfaiture. Le fait est passé sous silence par le P. Marie-Antoine qui, probablement, ne veut pour rien au monde ternir l'image de sa petite sœur en l'associant à un fait divers. *Nos plaies sociales ou la mission providentielle de Bernadette* connaîtra en 1926 une nouvelle édition avec un autre titre : *La Bienheureuse Bernadette, Sa Mission et sa Glorification providentielles*, augmentée de 50 pages à partir de notes manuscrites du Père relevées sur l'édition de 1879. Il aura une autre édition en 1937. Mais toujours sans *La Bergère de Lourdes*.

Il faut rappeler, à ces foules qui ont entendu l'appel de la Reine du ciel, les conditions toutes particulières dans lesquelles cet appel a été lancé. Les questions que l'on peut se poser : Bernadette était-elle qualifiée pour un pareil bienfait ? Avait-elle ce qu'il fallait pour le recevoir et le faire connaître ? Pouvait-on dire que son exemple n'entraînait pas pour quelque chose dans les enseignements de la Vierge Immaculée ? Pour le P. Marie-

Antoine, pas d'hésitations, pas de doute possible. Bernadette a été choisie non seulement pour être la messagère de Marie, mais encore pour être un exemple et une leçon. Cet exemple et cette leçon, voilà ce que le Père veut préciser et rappeler dans son livre, sous la forme d'un dialogue entre l'Ange et le Pèlerin. En choisissant Bernadette, qui n'a d'autre grandeur que l'innocence et la vertu, la piété et l'extase, Marie Immaculée guérit toutes les plaies sociales de notre époque qu'il traite successivement. Ainsi la libre-pensée. Il y a quelques jours, je venais d'évangéliser de pauvres laboureurs, je traversais un bois. Je rencontre un bûcheron armé de sa hache, il frappe, frappe encore et à coups redoublés. Quelle ardeur, mon ami, lui dis-je en souriant. Vous voulez donc faire disparaître tous ces arbres ? Oh ! non, mon Père, au contraire. À la place de ce chêne que je frappe, je veux en faire venir cinq ou six autres. Ah ! si j'arrachais les racines, ce serait autre chose. Alors il ne repousserait plus. Chers amis libres-penseurs, avez-vous entendu le bûcheron ? Vous avez la hache à la main, vous frappez et vous croyez nous détruire. Au lieu d'une église que vous renversez, on en construira dix, et au lieu d'un prêtre que vous fusillez, vous en aurez vingt à sa place ! Voulez-vous en finir avec nous ? Allez aux racines. Et puisque le fait de Lourdes est des dernières et des plus fortes racines que l'Église catholique vient de jeter encore, commencez par celle-ci. Si vous réussissez à l'arracher, je rends les armes et je vous fais grâce de toutes les autres.

C'est que, durant ce mois d'août 1879, lors du Pèlerinage national, a lieu à Lourdes une série stupéfiante de prodiges. Tenez, regardez bien, mon Père, disait celle-ci au P. Marie-Antoine, voyez, voyez, voyez marcher une pauvre malade qui, depuis vingt-huit ans, n'avait pu se tourner du côté gauche sur le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contenue, la question de l'enseignement religieux des enfants. En maintes occasions, il donne des leçons de modernité aux maîtres chrétiens, leur demandant de modifier leurs méthodes, de donner à leur éducation plus de force et de virilité, de mieux tremper le caractère des enfants, de les aguerrir contre les dangers qui les attendent à la sortie de l'école. Son pamphlet, *Satan maître d'école*, publié en 1882, connaît une importante diffusion.

En situation conflictuelle à propos de l'enseignement religieux, l'Église de France vit, en cette année 1880, un autre drame, plus brutal encore. Il prend la forme de deux décrets, publiés le 29 mars. Deux décrets qui vont permettre au Pouvoir, du 14 octobre au 8 novembre 1880, de fermer 261 couvents et d'expulser de France 5643 religieux, qui prendront le chemin de l'exil ou se disperseront dans le pays par petits groupes. L'un de ces décrets prononce la dissolution et la liquidation des établissements de la Compagnie de Jésus : les Jésuites ont trois mois pour se disperser, le délai d'évacuation étant porté à six mois pour leurs collègues. Le second décret donne trois mois aux autres congrégations, sous peine de dissolution et de dispersion, pour présenter une demande d'autorisation. Est-ce bien dans l'Assemblée de ma noble, de ma chère France, qu'a retenti l'arrêt de dispersion et de mort de deux cent soixante et un établissements religieux ? N'est-ce pas plutôt dans le Sanhédrin de Satan ? Après réflexion, les congrégations visées décident à l'unanimité de rester unies et solidaires dans la défense commune, de ne demander aucune autorisation. Une décision qui est prise par les cinq provinciaux capucins français le 11 avril.

Léon XIII veut tenter l'impossible pour sauver les congrégations françaises. Après négociations entre le cardinal

secrétaire d'État et Monsieur de Freycinet président du Conseil, le pape, qui a d'abord approuvé leur décision, demande aux congrégations de présenter une simple Déclaration, dans le plus grand secret. C'est l'étonnement, l'embarras. Toutes cependant obéissent. Le Père général répond le 7 septembre en demandant au Père provincial à Paris de la signer sans hésitation, elle est envoyée le 10. Mais sa divulgation déchaîne aussitôt les passions anticléricales, et soulève la presse entière. Les religieux, sans regretter d'avoir obéi au pape, sont attristés et inquiets de voir tout ce vacarme autour d'eux. On a parfois pour eux des cris hostiles quand ils sortent des couvents : « Vive l'article 7 ! », leur jette-t-on au visage. On sait ce que cela veut dire. Bref, la signature de la Déclaration n'a rien sauvé du tout.

Conseil des ministres mouvementé le 16 septembre. Freycinet, voyant qu'il ne peut plus donner suite à ses engagements avec le Saint Sièges, présente sa démission. Il est remplacé par le député de la Haute-Garonne Constans, l'homme des Loges maçonniques, pour exécuter les décrets. Celui-ci exige trois millions pour organiser le démantèlement des communautés religieuses, une opération, évalue-t-il, qui n'ira pas toute seule. Une délégation menée par le cardinal Guibert, archevêque de Paris, s'entend dire : « Je me réjouis de voir tous les citoyens, sans distinction de classe, disposés au respect et à l'obéissance envers les institutions du pays. Quant à l'espoir de voir le gouvernement user de son pouvoir en vous laissant continuer vos œuvres, je ne puis que vous faire observer que le second des décrets du 29 mars a précisément pour but de mettre un terme à l'état de tolérance dont vous demandez le maintien, et de lui substituer le retour à l'égalité ». C'est une fin de non-recevoir.

Les Jésuites ont été expulsés le 30 juin. D'abord à la Maison mère dans la capitale, puis en province. À Toulouse, le premier

expulsé que l'on voit sortir de la maison des Jésuites rue des Fleurs, encadré par des policiers, est âgé de quatre-vingt-deux ans. Ancien aumônier des prisons, le P. Guzzi porte la Légion d'honneur sur la poitrine. Vive les Pères jésuites ! On ovationne, on pleure, on chante, épisodes déchirants qui vont se reproduire des centaines de fois en octobre et début novembre. Le 31 août, les scellés sont apposés sur tous les collèges jésuites.

Un événement dont il est involontairement le centre, redonne au P. Marie-Antoine toute sa combativité. Fin septembre, *le Figaro* dévoile que le célèbre capucin a été pressenti pour être candidat au Conseil Général contre Constans. Comment voulez-vous qu'aujourd'hui premier ministre, il pardonne au P. Marie-Antoine d'avoir accepté d'être candidat contre lui ? conclut le journaliste. Le Père répond au *Figaro* le 1^{er} octobre, de Lannemezan où il est en mission. Le comité conservateur de Toulouse est venu me l'offrir. J'ai décliné cet honneur. Mon supérieur l'a décliné comme moi, et c'est sans nous en donner avis que le Comité a télégraphié à Rome. Quant à monsieur Constans, s'il viole nos droits sacrés de citoyens français, j'en appellerai au tribunal des hommes. Et, si ceux-ci ne me rendent pas justice, il y en a un qui le fera, c'est le tribunal de Dieu.

En fait, le P. Dominique, provincial, a reçu le 25 juillet 1880 une dépêche avec réponse payée : « Le Comité électoral désire à l'unanimité opposer le P. Marie-Antoine à ministre Constans, pour élection départementale sur terrain Décrets. Vous prie autoriser etc. ». Le P. Dominique répond au Comité et en parle vertement au Père. Mais je suis complètement étranger à toute cette affaire d'élection ! Lorsque, vendredi dernier, la députation du Comité, composée des chefs des quatre partis conservateurs, est venu m'offrir la candidature, j'ai dit non. Mais, sur leur insistance, j'ai promis de m'incliner devant l'appréciation de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Carcassonne a ouvert la marche, puis le 29 les couvents de Perpignan, de Céret. Le 3 novembre, en même temps que Toulouse, Cahors, Carcassonne, Fontenay-le-Comte, Narbonne et Périgueux. Le 4 novembre, Mont-de-Marsan, le 5, c'est le tour des capucins espagnols du couvent de Bayonne... Il y a eu des arrestations parmi nos amis. À Toulouse, ils ont été conduits à la prison du Capitole ou au Palais de Justice. Et puis des démissions, en particulier de magistrats, près de trois cents sur le territoire, comme le procureur de la République de Gaillac, des avocats...

Le P. Marie-Antoine suit intensément une actualité dont les religieux font les frais. Près de deux mille hommes de troupe ont été mobilisés pour chasser trente-sept moines, des Chartreux, de leur abbaye de Saint-Michel de Frigolet, dans les Bouches-du-Rhône. Des milliers de fidèles campaient dans les environs, d'autres s'étaient enfermés avec les moines. Le Père souffre des maux que ces drames engendrent dans l'Église, des scandales qui la désolent et l'humilient : la chute du P. Hyacinthe, carme de la province d'Avignon, les errements de l'abbé Delarue... À l'un comme à l'autre, le Père a écrit de longues lettres. Comment vouloir être et n'être pas ? Comment vouloir faire céder l'autorité de Rome et rester cependant dans le giron de l'Église romaine ? Comment jouir du double privilège de l'indépendance et de l'autorité ? Comment rester catholique en niant l'obéissance ? Comment, par quel péché d'orgueil ? Sachez notre douleur, nos prières. Il n'est pas une tristesse de l'Église qu'il ne cherche, pathétique, à conjurer, à consoler, missionnaire jusqu'à la moelle des os.

Ils ne sont pas abandonnés, dans leur couvent de la Côte-Pavée, devenu lieu de pèlerinage. Chacun se dispute le bonheur de venir y nourrir les proscrits. Les pauvres eux-mêmes

voudraient se priver de leur morceau de pain pour nous. Nous n'avons qu'une pensée, comment sortir de ce pas, reprendre notre apostolat. Le P. Philippe de Carrière, son ami jésuite, lui transmet l'invitation de Mgr Napoléon Perché, de venir fonder un couvent capucin en Louisiane. L'archevêque a ajouté un petit mot amical pour le P. Marie-Antoine. Une dame à peu près inconnue d'eux, Madame Poulain, offre 45 000 francs pour fonder un couvent à Lourdes. Le moment est pour le moins mal choisi. Le Père à l'idée, rejetée par ses supérieurs, d'utiliser la chapelle, fermée à l'extérieur, pour du semi-paroissial. On se souvient des expériences après les événements de 1870, elles ont plutôt compliqué un retour à la normalité.

D'ailleurs, curieusement, leurs conditions de vie s'adoucissent. Nous pouvons sortir avec le saint habit, personne ne nous dit rien. On peut recevoir d'autres religieux de passage, pourvu qu'on tienne les portes un peu fermées au public, en cas d'indiscrétions. Et on peut songer à se préoccuper de secourir nos frères réfugiés en Espagne, bien plus malheureux. La nuit, écrit un jeune religieux, je rêve de la France et il me semble rentrer à Toulouse. Cependant, la persécution, l'exil, rien de tout cela ne m'effraie puisque c'est pour Dieu que je dois souffrir et n'est-ce pas pour souffrir qu'on se fait capucin ? En deux ans, le gardien de Toulouse leur fera parvenir 16000 francs de dons. La province de Toulouse mène deux vies parallèles, une en France, réduite, l'autre en Espagne. Des temps qui rappellent la révolution de 1789.

Le P. Marie-Antoine n'a pas résisté à la consolation de terminer à Lourdes cette funeste année. Mgr Peyramale est mort il y a trois ans de la pierre, à 66 ans. Bernadette dans son couvent de Nevers en a été très affectée, au point de penser à sa propre fin. Dites-lui, c'est l'ultime message de Mgr Peyramale,

qu'elle est toujours mon enfant et que je la bénis. Son successeur a demandé au P. Marie-Antoine de venir prêcher dans l'église paroissiale où il est réclamé. Il est si connu dans cette ville, comme à Toulouse même. Les enfants l'entourent, baisent son crucifix, les marchandes et les hôtelières, à la belle saison, lui demandent de bénir leurs étalages et leurs maisons. Il improvise volontiers une allocution, un discours, drôle et charmant, que lui inspirent la cité mariale et sa puissante protectrice. Le froid n'empêche pas de longues stations à la Grotte où, pour lui, s'exhale le parfum d'une présence réelle, tendre et maternelle. Qui arrête le cours du temps quand le temps appartient à Dieu seul ?

Avec l'année 1881, les missions reprennent, plus difficiles. Confolens, dans les Charentes, donne le ton. Une croix doit être dressée sur les ruines d'un château dominant la ville. Seulement voilà, les processions, les manifestations extérieures sont interdites, depuis une loi sur la liberté de réunion votée en juin. La propriété qui doit recevoir la croix est privée, mais on peut la voir de toute la ville et s'unir ainsi à la cérémonie. Il n'en faut pas davantage pour provoquer un conflit. Un procès-verbal est dressé dès la célébration achevée, l'affaire se termine devant un tribunal.

À Nîmes où il est appelé à prêcher le Carême, le Père reçoit de celui qui deviendra son archevêque et ami, le curé Germain, un accueil empressé. Aussi est-il convenu qu'il revienne en Juin pour la Fête-Dieu. Quel bonheur d'avoir Jésus-Hostie, écrit-il en arrivant, pour compagnon de notre exil ! Quel bonheur de le porter dans mon cœur comme dans un ciboire d'or. Comment peut-on vivre ici sans Jésus ? Quelles magnifiques arènes ! Quelles solennelles ruines de temples, de bains, de tours, de remparts. Et tout cela, aussi vide autrefois avec les empereurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expulsions, personne ne loge dans cette partie du couvent. Une malveillance, de toute évidence. Cependant, aucune enquête ne sera diligentée. Ce qui m'afflige le plus, c'est l'offense à Dieu, c'est le crime dont se sont rendus coupables des malheureux. Que Dieu les convertisse et leur pardonne ! Les sarments et les bois secs de la buanderie ont été un aliment facile, le feu s'est propagé avec rapidité dans le rez-de-chaussée et les deux étages bientôt détruits. Les pompiers de Saint-Aubin et de Saint-Michel, quelques détachements de soldats, sont accourus au premier signal. Ils ont pu circonscrire le foyer et empêcher les flammes de gagner l'église et les deux autres ailes. Le P. Honoré, octogénaire et infirme, est transporté à demi asphyxié dans une maison voisine. Le F. Cyprien, exposant sa vie pour sauver les reliques, reçoit sur la tête un coup violent, son visage est couvert de sang. Dès le premier moment, le P. Marie-Antoine s'est mis à une pompe. Il ne la quittera pas tant que les secours s'activent, alors que tous les quarts d'heure on doit remplacer les soldats à cause de la chaleur. À un moment, les flammes sont en train de gagner. Le Père s'éloigne soudain de sa pompe et va jeter, dans une cellule qui déjà prend feu par le plancher et par la toiture, son scapulaire du Mont Carmel. Les flammes s'arrêtent très précisément là, et le lendemain, sur ce plancher à demi brûlé, au milieu des débris et des charbons, on retrouve le scapulaire intact. À 7 heures du matin, le reste du couvent est hors de danger. Les dommages occasionnés sont couverts par l'assurance, elle permet un peu plus tard de rétablir cette aile dans son premier état, et d'y organiser une imprimerie qui n'existait pas.

Le P. Marie-Antoine est à Lourdes avant la fin du mois de juillet. À bien des titres s'ajoute maintenant celui de brancardier des âmes. Les autres portent à la piscine les corps endoloris, moi

je porte au confessionnal les âmes non seulement endolories, mais mortes et depuis longtemps ensevelies. Et les résurrections se multiplient si miraculeusement que les épines de ce dur labeur se changent en roses.

En septembre, il franchit les Pyrénées, et va partager pour quelques jours le pain de l'exil avec ses pauvres frères. Si nous avions sur nos têtes le soleil de la patrie, le séjour à Manrèze serait un vrai paradis. Un paradis d'où l'on peut, le bâton à la main, vénérer en pèlerin le sanctuaire de Montserrat. Montserrat, montagne merveilleuse de la terre comme Lourdes en est la ravissante vallée ! À Lourdes, le ciel est descendu sur la terre. À Montserrat, la terre monte au ciel. Les rochers sont tous taillés à pic, à une hauteur prodigieuse. On dirait les tuyaux d'un orgue gigantesque, unis ensemble par la main divine pour chanter les gloires de la Reine des cieux. Marie, comme Reine d'Espagne, a voulu placer ici son palais aérien. Il en fait le croquis en tête d'une de ses lettres en date du 10 septembre 1887.

Avec le P. Exupère, le P. Marie-Antoine prêche de plus en plus à Toulouse. À Saint-Exupère, Saint-Nicolas, ou Notre-Dame du Taur : l'ombre des missions d'autrefois, se désole-t-il. Il y manque les processions et les manifestations extérieures, cet accueil chaleureux qu'ils ont encore connu à Montgiscard. Ils sont arrivés à la tombée de la nuit le 30 décembre. Tout le village s'est organisé, dans une procession aux flambeaux qui ne dit pas son nom, pour venir à leur devant. Mille petits feux marchent comme jadis la colonne du désert. La communion de clôture offre un spectacle rare : d'une voix unanime et résolue, les hommes, un à un, proclament Jésus Christ le seul Très-Haut en le recevant avec la foi de leur première communion. Et ils sont cinq cents ! La croix est placée sur un lit de victoire, tout le peuple, surtout des jeunes gens, la portant sous les

acclamations, au son joyeux de la cloche. La croix passe fièrement à travers la cité, toute une région est là. Elle est dressée au milieu de vivats enthousiastes sur la petite montagne de Roqueville où Marie, la Mère des Douleurs, l'attendait.

Ses affections familiales, qui tiennent une si grande place dans un cœur qui sait si bien, si passionnément aimer, le Père les reporte sur son neveu Joseph Périlié, le fils de sa sœur Marie, qui lui fait l'immense joie de vouloir devenir prêtre. Il suit avec un soin maternel sa progression. Il ne manque jamais de lui écrire pour sa fête, ainsi ce 17 mars 1884 pendant le Carême qu'il prêche à Notre-Dame du Taur. Bonne et sainte fête à mon bien-aimé Joseph. Que toutes les caresses de nos bien-aimés du ciel viennent réjouir ton âme, la sanctifier, la faire tressaillir de bonheur, les caresses de Jésus, de Marie, de Joseph ! Plus d'exil, plus de larmes en ce beau jour ! O vrai jour de paradis ! Sois plus grand que la terre, sois plus grand que toi-même ! Tout ceci se passe entre Dieu et l'âme. C'est la vie cachée en Dieu, c'est la vie de Marie et de Joseph dans leur face à face avec Jésus, plongés dans sa lumière, dans son amour et dans son sacrifice ! Le monde ne comprend pas cela, et n'est pas digne de le comprendre, mais le vrai prêtre, le saint prêtre le comprend, le possède. As-tu réellement besoin que je vienne pour te soutenir plus qu'avec la prière et la plume ? Je viendrai, tu sais combien je t'aime. Si c'est indispensable, dis-le moi, mais si ce n'est qu'une consolation, offrons-en ensemble le sacrifice. J'ai tant d'âmes encore à sauver ici et il faut que je reparte, dimanche après Pâques, pour une nouvelle mission.

Cette mission est à Beaumont-sur-Lèze, près de Muret. Les Muretains se souviendront longtemps de sa clôture. Trente voitures déboulent dans la ville et sèment l'effervescence. C'est Beaumont-sur-Lèze qui a fait seize kilomètres pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Très Saint Sacrement, émet l'idée de l'adoration nocturne, et, de concert avec le P. Marie-Antoine, l'établit sur le champ. Quelques prêtres ont donné leurs noms pour monter en chaire à tour de rôle et occuper les fidèles en les faisant chanter et prier. Mais ceux qui doivent succéder au P. Marie-Antoine en sont pour leur bonne volonté. Le bon Père, monté en chaire à minuit, y demeurera, dans une sorte d'élan extatique, jusqu'au matin, n'en descendant que pour se remettre au confessionnal et célébrer fort tard la sainte messe.

Et pourtant, la journée qui l'a précédée a été rude, mais si merveilleusement belle ! Une première à Lourdes, la très solennelle procession du Saint Sacrement dont le Père, décidément chez lui, a été l'artisan, l'ouvrier de tous les instants. Imaginez une foule de douze à treize cents prêtres et religieux, portant bannières. Imaginez sur toute la longueur de la procession en deux longues files compactes, une double rangée de mâts surmontés de grandes oriflammes blanches et bleues, blanches et jaunes, reliés les uns aux autres par des guirlandes de feuillage portant des cordons de verre aux dessins variés. Au bout, un magnifique arc de triomphe abritant l'autel, et un ostensor géant. Il était impossible de célébrer la messe dans la Basilique pour tant de monde. Aussi a-t-on disposé à la Grotte une vaste estrade pour les cérémonies pontificales. Un dais a été commandé à un artisan parisien. C'est aux enfants de la paroisse de Lourdes que revient l'honneur de jeter des roses et de balancer les encensoirs devant le Saint-Sacrement. La manifestation s'achevant, notre Seigneur rentre dans son tabernacle au chant du *Te Deum*.

Dans la procession, parmi les religieux de tous ordres, on remarque vingt capucins, supérieurs de maisons dans la province de Toulouse, la plupart en exil, groupés autour d'une humble

bannière. Ils sont venus remercier la Sainte Vierge d'avoir visiblement protégé leurs frères exilés en Espagne contre le choléra qui, l'année précédente en ce même mois de juin, faisait autour d'eux des ravages. Le Père provincial a célébré la messe à l'intérieur de la Grotte. Orihuela s'était vidé de tous ses habitants, exceptés les plus modestes, les ouvriers, et les Capucins restés parmi eux, menant leur apostolat et leur apportant amitié et consolation. Ils ont été cependant épargnés, jusqu'au 1^{er} juillet où cinq étudiants étaient atteints en l'espace de trois jours. C'est alors que les communautés se sont tournées vers Notre-Dame de Lourdes, et ce ne fut pas en vain. À l'exception du F. Jacques, s'offrant à Dieu pour que ses frères soient saufs, avec l'approbation de son confesseur et gardien, il a vu son acte héroïque agréé par Dieu : la certitude de sa mort lui fut donnée. Il était atteint le 8 juillet, les cinq étudiants entrant aussitôt en convalescence.

Au mois d'août suivant, lors du Pèlerinage national, il est demandé au P. Marie-Antoine — qui est déjà cependant le fondateur et l'aumônier perpétuel de deux groupes du Pèlerinage national, celui de Montauban et celui des Campagnes de l'Aude — de prêcher pour les pèlerins de son cher Quercy, ce qu'il fait avec joie et empressement. Il a bien l'intention de renouveler la procession du Saint-Sacrement inaugurée pour le Congrès Eucharistique deux mois plus tôt. Mais la Sainte Vierge, comme toujours, prend l'initiative. Au moment où va être donnée la bénédiction du Saint-Sacrement et où le diacre se dispose à mettre l'Hostie dans l'ostensoir, le P. Marie-Antoine s'avance. Attendez ! Nous avons obtenu durant notre Pèlerinage national onze guérisons. Mettez-vous tous à genoux, baissez la terre, et tenez vos bras en croix ! Maintenant, demandons à Dieu, par Marie Immaculée, une douzième guérison en l'honneur des

douze apôtres. Jésus est là. Le ton est impressionnant. Mes frères, criez vers Lui comme les foules de Judée. Fils de David, aie pitié de nous ! Aie pitié de nous ! crie la foule. Seigneur, fais que je vois ! Fais que je vois ! Seigneur, fais que je marche ! Fais que je marche ! Seigneur, guéris-moi ! Seigneur, guéris-moi ! L'atmosphère est indescriptible, comme si Jésus venait d'apparaître au milieu de la foule, qui fond en larmes tout en répétant la litanie évangélique de supplication des malades. La custode est renfermée dans le tabernacle, et l'on prie toujours avec ferveur. Tout à coup, un mouvement se fait du côté des piscines : une miraculée ! L'émotion est à son comble. Dans la Grotte même, un malade se lève de sa couche. L'on crie au miracle. Le P. Marie-Antoine impose le silence d'un geste, et se met à entonner, avec une sorte de tendresse dans la voix, *Tantum ergo*, repris avec beaucoup de ferveur par les pèlerins du Quercy. Une procession avec le Saint Sacrement s'improvise autour de la Grotte. Ils seront treize, treize miraculés, à accompagner le Seigneur. Du transport sans solennité de la Grotte au Rosaire, la procession du Saint Sacrement deviendra la grande et imposante manifestation de l'après-midi de tous les pèlerinages. Mais il faudra attendre encore dix ans pour cela. La cause de cette temporisation ? Le 22 août 1888, lors du même Pèlerinage national, dans un enthousiasme généreux, un religieux se met à laisser baiser l'ostensoir à qui veut durant la procession. Des pèlerins finiront par s'en saisir, l'ostensoir passant de main en main dans un mouvement incontrôlé. À la suite de cet incident, le clergé deviendra très prudent.

À Gaillac-Toulza au mois de septembre, le bon Père montre une fois de plus combien il possède l'art d'utiliser un incident de l'histoire locale, un détail dans l'environnement, un nom, une date, qui évoquent des souvenirs, touchent, et retiennent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apôtre, se présente tenant au bout de son bras tendu, un paquet soigneusement enveloppé. L'auditoire intrigué fait silence. Et voici qu'au lieu du discours, le capucin les interroge d'un air mystérieux. Devinez ce que je porte dans cette main ? Étonnement et silence. Il répète la question, prend le temps, excite la curiosité. Eh bien, je vais vous le montrer, ce sont des passeports pour le Ciel. En fait, des scapulaires qu'il promet de distribuer en recommandant aux ouvriers de ne pas quitter Rome sans se confesser et communier, et de se munir de cet habit marial pour le porter toujours.

Lorsqu'il se rend à Sieuras en Ariège, il vient de passer presque tout le mois d'août à Lourdes où a été inaugurée le 8, par le cardinal archevêque de Paris, la nouvelle église du Rosaire. Il en a le cœur tout embaumé, le P. Marie-Antoine ! Au point d'emprunter les mots de l'apôtre Jean écrivant aux premiers fidèles : « Ce qui a été accompli dès le commencement dans ce lieu privilégié, ce que nous avons entendu de nos propres oreilles, ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que nous avons touché de nos mains, nous vous le disons, nous vous l'annonçons et nous vous l'écrivons, afin que vous vous réjouissiez avec nous et que votre joie comme la nôtre soit pleine et abondante ».

Et c'est encore ce qu'il peut dire au curé de Sieuras en découvrant, lors d'une visite qu'ils font aux malades de la paroisse, une fontaine-lavoir sous une voûte rocheuse. Il faudrait là une statue de Notre-Dame de Lourdes pour la clôture de la mission. Elle devrait être en fonte, mon Père, et je n'ai pas d'argent pour me la procurer. Disons un *Ave Maria*, la Sainte Vierge nous aidera. Elle les aide si bien que, deux jours plus tard, le bienfaiteur est trouvé, la statue expédiée, et la niche est faite. Le dimanche suivant, la mission se clôture par la dédicace-

surprise, et cependant solennelle, de la grotte devenue le fac-similé de celle de Massabielle. Après la plantation de la croix, elle prévue, les paroissiens au septième ciel portent Notre-Dame de Lourdes en triomphe jusque dans la grotte, sur un trône de mousse et de verdure. Dès que les étoiles ont brillé au ciel, les habitants étaient tous dehors pour inaugurer, comme à Lourdes, la procession aux flambeaux.

C'est à Lourdes que le Père est encore en octobre, pour animer le pèlerinage des Sétois et trouver le temps d'écrire à Joseph nommé vicaire à Lavaur. Nous nous retrouvons dans le même amour et les mêmes amours, et nos cœurs toujours plus au ciel que sur cette toujours plus triste terre ! Dieu t'a fait un bien doux nid à l'ombre du clocher de ton baptême, à l'ombre du tabernacle de ta première messe, à l'ombre du cyprès dont les branches couvrent les reliques de nos bien-aimés ! Si je n'avais pas la part séraphique qui est la part des parts, je serais jaloux et je dirais que tu as la meilleure part ! Demeure là en paix, cher Joseph, laisse les grandeurs de ce monde aspirer encore vers d'autres grandeurs. Nous, nous n'aspirons qu'au silence de l'âme et aux suaves délices de la vie cachée en Dieu avec Jésus. Ne désirant rien, parce qu'avec Dieu nous avons tout. Ne craignant rien, parce que Dieu nous garde toujours et nous protège partout. Quelque mois plus tard, du couvent de Massac où il prêche une retraite, le Père donne une sévère leçon d'obéissance à son neveu, peu enclin à répondre à l'appel de son archevêque pour de nouvelles fonctions. Le jour de ton ordination, tu as promis obéissance à ton évêque. Il a autorité divine. Ton évêque parle, tu as le droit et le devoir de donner tes raisons pour l'éclairer, et une fois que les raisons sont données, tu n'as plus que le devoir d'obéir, sauf à faire connaître, en obéissant, les conséquences fâcheuses qui peuvent en résulter, et

à les mettre à l'appréciation de ton évêque, toujours avec déférence. Tu apprendras ainsi par expérience la vérité de cet axiome fondamental de la vie des saints, et en particulier du sacerdoce chrétien : *Ideo victor quia victima*. Il ne faut pas que le prêtre, qui tient tous les jours dans ses mains la Victime d'obéissance, ait, dans le cours de sa vie sacerdotale, une ombre même ou la moindre apparence de désobéissance. Ce n'est pas quand elle ne coûte rien que l'obéissance est obéissance, elle ne commence à être obéissance que lorsqu'elle coûte, et elle ne croît comme vertu qu'en proportion de ce qu'elle coûte.

En ce début de janvier 1890, le Père est à Fréjus, puis à Lourdes où il est envoyé par le Père provincial afin d'y attendre le Père général de son Ordre, qui doit, de retour d'Espagne, faire le détour. Mais un temps affreux l'a arrêté. Le Père est à nouveau à Lourdes à la mi-mars, car de multiples préparatifs et chantiers l'attendent. Quel bonheur, entre deux missions, de traverser cette vallée céleste et de me reposer et prendre un instant des forces sur le cœur de ma Mère. Un seul mot envoyé d'ici vaut plus que la plus longue lettre. Les anges de la Grotte vous en feront le commentaire. Puis, entre deux missions : Ce 11 avril de notre couvent de Toulouse, je viens de prêcher une grande mission à Saint-Sever dans les Landes, Dieu m'a comblé de consolations. Si la fatigue a été grande, la moisson a été abondante. *Alléluia* ! Je vais maintenant aller prêcher une mission en Ariège, et puis le Mois de Marie dans la plus grande paroisse de Marseille, à la Trinité. Tu vois que j'ai besoin de prières !

Le P. Marie-Antoine est, à Marseille, presque aussi populaire qu'à Toulouse. Il a préféré le couvent des Capucins à la chambre d'hôte de l'évêque pour se loger. Sa prédication tout au long du Mois de Marie attire à l'église de la Trinité la grande foule. Pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

protestant.

Venu une première fois à Lourdes, le 24 juin de cette année 1892, avec neuf cents pèlerins de Lavour, le P. Marie-Antoine y revient au mois d'août pour le Pèlerinage national, où sa présence est devenue incontournable. C'est une nouvelle joie pour lui de voir que, depuis janvier, le *Journal de Lourdes* a ouvert une souscription pour recueillir les fonds nécessaires à la construction du maître-autel et du grand orgue dans la basilique du Rosaire. Les orgues viennent d'être commandées à la célèbre maison Aristide Cavallé-Coll, de Paris. L'instrument se composera de quarante jeux.

Les premiers jours de son arrivée, le Père rencontre Émile Zola qui prépare un livre sur Lourdes. L'homme célèbre, à qui tout le monde fait fête, prodigue aussitôt compliments et éloges au Père qui, dès l'abord, et de façon volontairement abrupte pour accrocher son attention et peut-être son cœur, lui parle de conversion. Eh ! bien, Monsieur Zola, ici, à Lourdes, le réel n'est pas le réalisme. Le réel ne fait qu'un avec la vérité, le réel est divin. Émile Zola prudent : Oui, sans doute. Toute la philosophie chrétienne, Monsieur Zola, se résume en ceci : La chair lutte contre l'esprit, l'esprit lutte contre la chair. Si la chair l'emporte, c'est la mort. Si l'esprit l'emporte, c'est la vie, la vie que Jésus Christ a donnée au monde. Dîtes cela, Monsieur Zola, dites cela dans votre livre, et vous aurez traité de la vraie science que vous appelez humaine. L'homme est un Dieu en fleur, qui pousse et s'épanouit pour l'éternité. Très bien, mon Père. Je demande à Dieu que Lourdes soit votre chemin de Damas et que vous disiez bientôt à la France et au monde : A Lourdes, j'ai trouvé le ciel ! Là, j'ai vu ce que mon œil n'avait jamais vu, entendu ce que mon oreille n'avait jamais entendu, et senti ce que mon cœur n'avait jamais senti. Il m'a serré affectueusement

la main. Il était visiblement ému. Le P. Marie-Antoine enfonce le clou en lui écrivant peu après. Le fait de Lourdes est le grand fait divin de notre siècle, et le cœur seul comprend les choses divines. Mais pour les comprendre, il faut qu'il soit pur. Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Avant de prendre la plume, purifiez donc votre cœur. Purifiez-le par une bonne confession, et mettez-le ensuite en rapport avec Dieu par une sainte et fervente communion. Après cela, prenez la plume et commencez votre livre. Il n'aura jamais de réponse.

J'étais venu à Lourdes, témoigne un pèlerin, accomplir mon pèlerinage annuel. Je viens trouver le P. Marie-Antoine pour me confesser. Le bon Père m'écoute et me dit à brûle-pourpoint : Connaissez-vous Monsieur X. ? Pas du tout, mon Père. C'est un officier de marine. Il est ici avec sa femme, allez me le chercher, j'ai besoin de lui parler. Mais, mon Père, comment voulez-vous que je le trouve au milieu de cette foule ? Si, si, vous le trouverez ! Mon Père, et l'absolution ? Je vous la donnerai quand vous m'aurez amené l'officier. Il faut me résigner. Je quitte donc le confessionnal et sors du Rosaire. Après tout, un officier de marine, ça se reconnaît aisément, un officier avec sa femme, a-t-il dit. Allons-y. Je monte les rampes qui conduisent du Rosaire à la Basilique. À peine m'y suis-je engagé que j'aperçois un monsieur et une dame. Je les dévisage, j'étudie les mouvements du monsieur. C'est là mon homme. Je m'approche : Pardon, Monsieur, ne seriez-vous pas, par hasard, officier de marine ? Parfaitement ! Le P. Marie-Antoine m'envoie après vous, avec prière d'aller le trouver. Le P. Marie-Antoine, dit sèchement l'officier, qu'est-ce qu'il me veut ? Monsieur, je n'en sais rien. Ce que je sais, je vais vous le dire bien simplement : c'est que, si je veux l'absolution je dois vous amener à lui. L'officier me regarde, grommelle quelques mots. Enfin, c'est

bien parce que c'est le P. Marie-Antoine. Tout heureux, je ramène triomphalement notre officier de marine et le présente au Père qui se jette à son cou, l'embrasse affectueusement, lui dit à l'oreille quelques mots du cœur bien sentis, le fait mettre à genoux, le confesse et le renvoie l'âme en paix et content. J'assiste de loin, ému, à cette scène, et quand l'officier s'est retiré, je dis au Père : Eh ! mon Père, ce n'est pas tout, j'attends l'absolution ! Ah ! oui, je vous la donne.

Les Toulousains se sont joints à la procession du Très Saint-Sacrement, la plus émouvante, la plus solennelle des cérémonies. Trois évêques la président. Elle descend de la Basilique à la Grotte, et revient à son point de départ en gravissant la rampe monumentale. Trois cents prêtres en habit de chœur, un plus grand nombre en soutanes noires, de longues files d'hommes un cierge à la main, précèdent le dais qui suit une foule compacte, immense. Soudain, sur le passage du Saint Sacrement, se lève de son fauteuil un paralytique, qui se mêle aussitôt au cortège. Tout en marchant, il présente, comme un merveilleux trophée, ses béquilles qu'il porte au-dessus de sa tête. En un instant, la foule a compris. Le chant du *Magnificat* éclate avec des accents indescriptibles de joie, repris de loin en loin dans un crescendo impressionnant, et ne cesse que lorsque l'évêque qui préside la cérémonie, parvenu au péristyle de la Basilique, lève l'ostensoir au-dessus des fronts inclinés. Puis, tandis que notre Seigneur Jésus rentre dans son tabernacle au chant du *Te Deum*, la multitude reprend, avec une force bouleversante, son cantique d'actions de grâce.

Du côté du nord, vers les piscines et la Grotte, d'autres foules impossibles à dénombrer, à genoux, les bras en croix, baisent la terre. On les entend chanter ici la supplique des litanies, là le joyeux *Laudate Mariam*. D'où vient ce mouvement qui monte et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le P. Marie-Antoine se fait, derechef, le commis voyageur de saint Antoine et de l'Œuvre, du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest. Il n'a pas grand mérite, dit-il, toutes les villes le réclament pour ériger des statues, pour établir l'Œuvre. Partout, on lui ouvre sa bourse et son cœur. Les statues qu'il a bénies sont entourées d'une vénération particulière. Et bientôt, du courrier et des dons, il en vient, à Toulon par la Méditerranée, et à l'Alhambra de Bordeaux par l'Océan, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, de l'Océanie !

Cet Alhambra est un ancien théâtre que les Assomptionnistes viennent d'acheter pour en faire une église. Le Père, appelé, lance l'Œuvre en organisant une procession impressionnante de vieillards et de pauvres, venus pour recueillir leur pain. Le Père y reviendra plusieurs années de suite pour conforter l'Œuvre du Pain des pauvres, la raviver, prêchant saint Antoine avec des accents toujours renouvelés, et attirant à ses pieds la population pieuse de la ville. Saint Antoine est venu de bien loin à un port de mer, comme le petit navire chargé de pain dont parlent les proverbes, et il s'est établi à Toulon, puis à Bordeaux, pour pouvoir naviguer à travers toutes les mers, atteindre toutes les plages, régner dans tous les continents et y préparer le règne du Grand Roi qu'il porte dans ses bras.

Les dons atteignent de telles sommes que Louise Ruffier laisse au P. Marie-Antoine le soin d'en centraliser la plus grande part à Toulouse. Il n'administre pas lui-même cet argent, l'Œuvre, dirigée par une supérieure du Tiers-Ordre, Madame Sudre, est devenue extrêmement complexe. Prenant toutes les formes des œuvres sociales qui se créeront par la suite, le Pain de saint Antoine occupe de nombreuses bonnes volontés. Rosalie Landes se fait leur commissionnaire avec le couvent, jusqu'à la disparition du P. Marie-Antoine et du Frère Rufin. Dès le matin

jusqu'au soir, à la porte de Mme Sudre, la procession est interminable, et la bonne Rosalie Landes doit faire la navette de la rue Saint-Rome à la poste, de la poste à la Côte-Pavée, puis de là aux sœurs de Saint-Vincent de Paul chargées elles aussi de répandre la manne. Au service des pauvres, elle retrouve ses jambes de 20 ans. Jamais le P. Marie-Antoine ne lui fait dire de venir. Mais chaque fois qu'elle arrive au couvent, elle s'entendit dire : Ah ! vous voilà ! je vous attendais. Ou bien : Je savais que vous viendriez. Je finis par croire qu'il me fait appeler par saint Antoine.

L'Œuvre perdurera longtemps après la mort du Père. Bien des curés pourront appeler saint Antoine « le meilleur et le plus généreux de leurs paroissiens ». En octobre 1897, dans le diocèse de Soissons, un maire voudra en faire le plus généreux de ses administrés en s'emparant du tronc. Il s'appuiera sur l'article 171 d'on ne sait quelle loi. L'affaire ira devant le préfet qui jugera que le premier magistrat du village n'a rien à voir dans la reconnaissance des Catholiques envers saint Antoine. Devant la bonne organisation du P. Marie-Antoine, l'archevêque de Toulouse, Mgr Mathieu, lui confiera en 1900 la distribution de ses aumônes.

Pour mieux faire connaître le vrai héros de cette grande aventure, apôtre de paix et de bonté, défenseur des victimes de la tyrannie de l'argent et des opprimés, le P. Marie-Antoine écrit *Les grandes gloires de saint Antoine de Padoue*, une brochure bientôt réclamée de partout. Elle se répand à profusion, les éditions se multiplient : il en est tiré en quelques mois plus d'un demi-million d'exemplaires qui s'envolent vers tous les points du monde pour y gagner les cœurs par son intercession. Autant d'étincelles, dit le Père, qui vont allumer un incendie, un incendie de l'amour de Jésus que saint Antoine tient tendrement

dans ses bras, et de l'amour des pauvres, c'est le même. Effectivement, les fidèles de toutes les paroisses, de toutes les communautés, connaissent maintenant saint Antoine, on parle de lui, sa statue est dans toutes les églises, et, sur tous les points du globe, il donne aux pauvres d'abondantes aumônes. Quel admirable commerçant que notre saint Antoine ! Je me dis que chaque sou, chaque franc, chaque louis qui résonne en tombant dans les troncs d'un nombre infini d'églises, de chapelles, sont autant d'actions de grâces ou de supplications. Tous les désirs heureux, toutes les craintes, toutes les espérances sont au pied de saint Antoine qu'on n'invoque pas en vain. L'œuvre du Saint aux miracles est devenue la source d'abondantes aumônes en faveur des pauvres. Le tronc de Saint-Sernin, par exemple, où il est honoré comme protecteur des Écoles libres, est destiné à soutenir l'enseignement chrétien en faveur des plus démunis.

D'autres ouvrages, fascicules, livrets suivent, écrits de la main du P. Marie-Antoine, nourrissant ce grand, cet incroyable mouvement : *Saint Antoine de Padoue tenant dans ses bras le divin Enfant Jésus* publié à Padoue en 1892. *Les Grandes gloires de saint Antoine de Padoue* en 1893, rééditées chaque année, *Une fleur à saint Antoine de Padoue* en 1894 ainsi que *L'œuvre des missions et l'œuvre du Pain des Pauvres de saint Antoine de Padoue* en 1894. Puis viennent les *Cantiques à saint Antoine de Padoue*, dont il est l'auteur pour les paroles, sur une musique de l'abbé Heirffelinck en 1895. *Le saint de notre époque : Une fleur pour les treize mardis de saint Antoine de Padoue* et *Saint Antoine de Padoue modèle, protecteur et apôtre de l'enfance et de la jeunesse* en 1896. Enfin en 1897, *Vie séraphique de saint Antoine de Padoue*, éditée à Paris et reprise en 1924 par un éditeur canadien. Les Capucins fondent à Toulouse, en janvier 1894, *l'Écho de saint François et de saint*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 19

Aujourd'hui écouterez-vous sa Parole ?

Ne fermez pas votre cœur

comme au désert,

comme au jour de tentation et de défi,

où vos pères m'ont tenté et provoqué,

et pourtant, ils avaient vu

mon exploit.

L'âge doit-il finir

où des mendiants sans or

et sans maison,

amassant le trésor que n'atteint pas la rouille,

apportaient l'espoir

aux hommes et aux choses ?

Les religieux ont pu rentrer en France et retrouver leurs couvents au cours de l'année 1892. L'aventure boulangiste a fragilisé en les déstabilisant les équilibres politiques. Cinq mois après la fuite de Boulanger et son suicide sur la tombe de sa maîtresse, l'aventure se solde par un triomphe républicain aux législatives de septembre octobre 1889 : 366 sièges pour la gauche contre 210 pour la droite. À droite, est fondé un groupe de la Droite Indépendante prête à accepter le régime. À gauche, la montée du radicalisme effraie bon nombre de Républicains qui cherchent à se rapprocher du centre droit et même des Catholiques. Témoin de cette évolution, Jules Ferry déclare souhaiter la pacification religieuse. Réponse de cinq cardinaux archevêques de France, bravant la règle concordataire qui leur interdit de s'exprimer collectivement, la publication le 16 janvier 1892 d'un manifeste dans lequel ils affirment ne pas

être hostiles à la forme républicaine de l'État, mais demandent que la Constitution ne soit pas fondée sur des lois antireligieuses. Les religieux sont donc rentrés dans leurs couvents, d'ailleurs couverts de dettes, mais il existe dans le pays, à tous les niveaux, un militantisme de la guerre à outrance contre la religion et contre Dieu, qui la nourrit en toutes occasions. Même l'histoire de la France, remise en question, devient sujet passionné de polémiques et de divisions des Français.

En janvier 1894, le 27, l'Église, par la congrégation des Rites et à l'unanimité, décide d'introduire la cause de béatification de Jeanne d'Arc⁵², Aussitôt fêtes et manifestations diverses s'organisent dans une liesse générale. Mais dans les milieux francs-maçons, on dénonce la connotation cléricale qui leur est donnée. Une vingtaine d'entre eux organisent en mai une manifestation place des Pyramides pour déposer au pied de la statue de Jeanne d'Arc une couronne où ils ont écrit ces mots : *Jeanne d'Arc grande patriote trahie par son roi, brûlée par les prêtres*. Arrive une contre-manifestation plus fournie, la couronne leur est enlevée, ils sont conspués par la foule et doivent être protégés par la police. Ce qu'illustre à sa façon, par un quatrain, le *Tintamarre* :

*Un triste évêque a fait monter sur le bûcher
Notre Jeanne d'Arc sur qui Voltaire a pris licence
D'écrire un chant fameux qu'on peut lui reprocher...
Le plus Cauchon des deux n'est pas celui qu'on pense.*

On ne s'entend pas non plus très bien sur la date des festivités. Le Sénat désigne le 8 mai, les Chrétiens choisissent le dimanche le plus proche de cette date, et Paris la célèbre le 12 mai, et le fera chaque année, à Notre-Dame. Après l'avoir combattue, puis longtemps ignorée ou même méconnue, la voilà de retour, elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

brancardier des malades.

Et voici, parmi bien d'autres, un nouveau témoignage. Je faisais partie du Pèlerinage national de 1896. Malade de la poitrine, je me trouvais dans le groupe de l'asile de Villepinte, si favorisée cette année-là de Notre-Dame de Lourdes. J'avais entendu parler du bon P. Marie-Antoine, mais je ne l'avais jamais rencontré. Voyant venir à moi, dans l'église du Rosaire, un Père capucin, je suis sûre que c'est lui. Avant que je lui adresse la parole, il me dit : Allez à la piscine, vous serez guérie, car Dieu vous veut religieuse. Après une immersion, je me sens beaucoup mieux, et le lendemain, après un second bain, je suis complètement guérie. Le bon Père, le soir même, annonce ma guérison à la Grotte, et elle est constatée, le 23 août, par le Dr Boissarie. À cette adolescente devenue Sœur Marie-Antoine, le Père dira plus tard : Avant de vous guérir, la Sainte Vierge m'a demandé de vous servir de guide et de père spirituel. Jamais, il ne perdra de vue cette enfant d'adoption, entretenant avec elle, jusqu'à la fin, une correspondance.

Quelques jours auparavant, un vieux pécheur vient de bien loin, par pure curiosité, visiter le sanctuaire de Lourdes. Il rencontre le P. Marie-Antoine dans la crypte de la basilique et veut lui offrir des honoraires de messes, une commande d'amis rester au pays. De l'argent, lui répond le Père, ce n'est point ce que je cherche. Il me faut votre âme. Vous êtes-vous confessé ? Mais non, mon Père, et je suis surpris de votre demande, comme cela, au premier abord, sans même me connaître. Elle n'a pourtant rien que de très naturel : il est impossible que vous remportiez d'ici vos vieux péchés. Vous ne connaissez pas la puissance de Notre-Dame de Lourdes. Êtes-vous allé prier à la Grotte ? Non, mon Père, nous ne faisons qu'arriver. Eh bien, allons-y ensemble. L'espace entre la Grotte et le Gave est plein

de monde. Ici, vous ne seriez pas à l'aise pour voir la Vierge. Ayant une clef, le Père l'introduit à l'intérieur de la Grotte. Mon Père, qu'allons-nous faire ici ? Il faut commencer par prier. Mais il y a cinquante ans que je n'ai pas prié. Raison de plus pour vous y mettre. Vous savez bien ce que la Sainte Vierge désire de vous ? Oui, mon Père, je le sais, et il y a longtemps qu'elle me le demande, mais un vieux pécheur comme moi pourra-t-il être pardonné ? Il me faudrait au moins une année entière pour préparer ma confession. Non, non, mon ami, ce sera bien plus vite fait que vous ne pensez. Le missionnaire le prend par la main et le confesse derrière l'autel.

Le grand Pèlerinage national d'août 1897 est marqué par un jubilé. Il y a 25 ans que les Pères de l'Assomption l'ont créé. Ceux-ci veulent en célébrer solennellement l'anniversaire par une manifestation imposante qui témoigne de la reconnaissance du peuple de France à Notre-Dame de Lourdes. Le mois de juin, déjà, a été glorieux pour l'Immaculée. Trente-trois caravanes ou groupes ont conduit à la Grotte vingt-huit mille serviteurs de Marie. Sans compter les pèlerins isolés qui sont venus nombreux des quatre coins du monde. Ces pèlerinages, en majorité de notre sud-ouest, ont prouvé à la bonne Mère que ses enfants privilégiés n'oublent pas. Près de six mille messes ont été célébrées dans le sanctuaire béni, et l'on a distribué quatre-vingt-trois mille communions. Le mois de juillet s'est aussitôt annoncé comme plus abondant encore.

Madame Chauvet, de Clermont-Ferrand, participe au pèlerinage avec sa petite fille de neuf ans atteinte d'un abcès froid à la tête, signe annonciateur d'une grave carie des os. Elle n'a de cesse d'approcher le capucin. Après bien des efforts, elle y parvient, tenant sa petite Marie-Emma par la main. Comme si le Père devine ma peine, il vient vers nous, caresse ma petite.

Faites une neuvaine à la Sainte Vierge, me dit-il. Mettez de l'eau de la fontaine trois fois par jour sur la tête de l'enfant, en disant trois fois : Notre-Dame de Lourdes, guérissez-la ! Confessez-vous, faites la sainte communion au commencement, au milieu et à la fin de la neuvaine, je vous assure que l'enfant sera guérie. Le premier jour de ma neuvaine, c'était le 1^{er} septembre et le jour de son anniversaire, ma fille est complètement guérie. Les cheveux tombés ont repoussé au bout de quelques jours, et ma neuvaine a été une neuvaine d'action de grâces. Marie-Emma, depuis lors, se porte bien.

Une comtesse arrivée de Bretagne, voit la foule se presser sur le passage du P. Marie-Antoine dont elle n'a jamais entendu parler, et son confessionnal assiégé. Qui est-ce ? Un saint, c'est le P. Marie-Antoine. Je me mêle aussitôt à la foule de pénitents qui attendent. Lorsque je suis agenouillée et confessée, le Père s'arrête, me regarde avec compassion, pousse un soupir... et ne me parle que de souffrance. Je suis heureuse, tout dans la vie me sourit, et cet appel à souffrir patiemment ne me touche guère. Alors le P. Marie-Antoine, d'un ton que jamais je n'oublierai, ajoute : « Tout votre être sera purifié par la douleur. Dieu vous attachera à sa croix et vous donnera la force de la porter, mais commencez à vous y préparer, car votre douleur sera extrême et les larmes seront votre lot ici-bas. Je me retire émue, et me confie à quelques intimes. Quatre ans plus tard, Dieu m'a pris mon fils unique, à l'âge de vingt ans, il s'est envolé au ciel avec tous les sentiments d'un prédestiné. Notre vie sera brisée, Dieu nous a attachés à jamais au pied de sa croix, comme le P. Marie-Antoine nous l'a que trop bien annoncé ».

Une année particulièrement chargée que cette année 1897, pour le bon Père qui va sur ses 72 ans. Fin janvier, il retrouve après quatre ans La Rochechouard dans la Haute-Vienne, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cour qui précède la salle du Congrès !

Au mois de septembre 1900, la série des Congrès franciscains viendra se clore à Rome, aux pieds même du pontife qui a tant à cœur la diffusion du Tiers-Ordre, par un Congrès International à Saint-André-della-Valle, le P. Marie-Antoine étant chargé du discours d'ouverture. Le P. Harmel, l'un des promoteurs du Congrès, et le cardinal Vivès y Tuto, qui en est président, se sont vite mis d'accord sur le nom du P. Marie-Antoine. Le premier se souvient du pèlerinage de 1889. Le second, qui a fini ses études au couvent des Capucins de Toulouse et y a été ordonné prêtre, sait quel concours il peut attendre de l'apôtre du Midi. Les supérieurs généraux acceptent la désignation, et le P. Marie-Antoine est officiellement chargé de représenter au Congrès les provinces de France, et d'y prendre la parole en leur nom. Son discours, qui sera imprimé à Milan sous le titre *Il Congresso des III Ordre in Roma*, répond à deux questions : Pourquoi le Souverain Pontife nous a réunis à Rome, pourquoi veut-il la diffusion du Tiers-Ordre.

Le Père a la joie, avant de quitter l'Italie, d'aller jusqu'au mont Cassin et à Naples, puis d'assister à Rome au sacre de Mgr Jarosseau, qui vient d'être nommé vicaire Apostolique de Galla. À Naples, il est le témoin fervent du miracle de saint Janvier. Quelle ville ! quels souvenirs ! quelle foi et quelle piété obtenant des miracles, et quels miracles ! Ils se renouvellent, en la fête de saint Janvier, deux fois par an, et cela depuis dix-huit siècles ! Je viens d'en être témoin. C'est déjà un miracle et un grand miracle de pouvoir, porté par les flots de cette foule qui prie, qui pleure, qui crie, arriver jusqu'à l'autel du saint pour le constater, et j'ai pu le constater de mes propres yeux, et voir et baiser ce sang d'abord coagulé et desséché entrant en ébullition après de longues prières quand on l'a placé près de la relique du saint.

Saint Janvier a souvent préservé Naples des éruptions du Vésuve qui ont consumé la ville voisine. Qu'il nous préserve de l'éruption générale qui menace le monde et fasse rentrer dans son cratère celle qui en est si sataniquement sortie contre notre sainte œuvre de Notre-Dame de Consolation ! En effet, Mgr Mignot, qui vient de succéder à Mgr Fonteneau, subit les pressions de plus en plus fortes des Pouvoirs Publics pour arrêter le projet du Pech. Le même soir, le Père se rend au monastère du Mont-Cassin entre Naples et Rome. Une haute montagne au milieu d'une campagne qui ressemble beaucoup à celle de Lavaur, mais entourée de montagnes plus hautes que nos collines. Et là, l'ancien et célèbre monastère, le plus ancien et le plus célèbre de l'Occident, trois fois démoli lors les invasions barbares des Sarrasins et par les tremblements de terre, et trois fois magnifiquement reconstruit, gardé par les anges, habité par les saints et visité par les pontifes, les empereurs et les rois. Dans sa magnifique basilique de marbre et d'or sont les reliques de saint Benoît, son glorieux fondateur, patriarche des moines d'Occident. Il rencontre sur son passage à Bologne, Louis Veillot qu'il connaît et qu'il embrasse.

Le P. Bernard, général, ayant appris qu'il doit célébrer dans quelques jours ses noces d'or, veut que cette solennité ait à Rome sa préface, il lui fait la surprise d'une fête en son honneur. Un magnifique bouquet l'attend au réfectoire, devant son couvert. Le P. Bernard d'Adermatt interrompt la lecture de l'Écriture sainte pour lui adresser quelques mots émus et dispenser en son honneur les convives, grands dignitaires de l'Ordre, du silence habituel. Le P. Paul de la Pieve, prédicateur attitré du Vatican, élève un toast en son honneur et le P. Pacifique de Seggiano, futur général de l'Ordre, a composé une ode latine pour celui que chacun considère comme un saint et

une gloire de l'Ordre.

Un des supérieurs du P. Marie-Antoine à Toulouse donne un témoignage qui résume bien sa situation dans la communauté. Le P. Marie-Antoine a le cœur visiblement tout embrasé de l'amour de Dieu. Constamment hors du couvent pour les besoins de son ministère, il ne perd jamais l'esprit de Dieu, et sa ferveur ne subit aucune atteinte. Ayant constaté cela, j'ai compris que mon devoir de supérieur était de l'aider dans l'accomplissement de sa mission auprès des âmes, en lui laissant une liberté entière. Quelques-uns s'en étonnaient, comme il arrive en pareil cas. On me critiquait, on me blâmait, mais ma conviction intime était bien établie, et je ne modifiais en rien ma manière d'agir.

Par son retentissement, ce Congrès international de Rome a sorti de l'ombre l'institution. Déjà le Pèlerinage du Tiers-Ordre de la province de Toulouse à Lourdes le 28 mai 1900, a revêtu un faste particulier. Le Père vient de publier *Saint François et le Tiers Ordre*. C'est Lourdes qui a fait sa réputation dans le monde entier, qui lui a donné ses innombrables relations. Il en parle avec fierté, car cette réputation est celle de sa bonne Mère, qui a choisi Lourdes pour régner sur le monde. Aux pèlerins de Notre-Dame de Lourdes, venus effectivement du monde entier, le missionnaire donne son temps et ses charismes. Et tout spécialement aux tertiaires : Le temps m'est volé ici, écrivait-il déjà en juin 1877, par mes frères et sœurs qui viennent de toutes les contrées du monde. La dernière vient du Chili, l'avant-dernière de l'Irlande, celle qui m'attend sur le passage de la gare vient du nord de la France... À Dieu en notre Seigneur Jésus Christ. Je pars.

52. Jeanne d'Arc sera béatifiée en 1909 et canonisée en 1927.

53. Une expertise très postérieure, due à l'initiative des autorités ecclésiastiques, a montré que cette étoffe ne remontait pas au-delà du XI^{ème}

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus Dieu me fait prêcher, répète-il avec ce sourire joyeux qu'il a dans les yeux quand il dit un bon mot.

Quel drame vit sa France bien-aimée, quel cauchemar ! Des élections législatives ont eu lieu en mai 1902, elles ont vu la victoire du bloc des gauches et l'élection de cent soixante députés maçons. Waldeck-Rousseau doit démissionner, il est atteint d'un cancer du foie dont il mourra deux ans plus tard. Émile Combes, qui lui succède, lui refusera des obsèques nationales parce que la famille a prévu une cérémonie religieuse. Et il ne pardonne pas à Waldeck-Rousseau devenu sénateur, de s'être mis à combattre sa politique : La loi de 1901 avait pour objet de fonder une société civile assez forte pour qu'elle puisse se montrer respectueuse de tous les droits de la conscience. Or, vous l'avez transformée en une loi de contrôle et d'exclusion !

Un mois après l'arrivée de Combes au gouvernement, celui-ci, s'appuyant sur la loi de 1901, retire aux religieux le droit d'enseigner, et les biens des congrégations sont mis sous séquestres sans la moindre indemnisation. Et le 10 juillet, trois mille écoles catholiques sont fermées en mettant à profit l'été, malgré une manifestation monstre place de la Concorde pour la défense de la liberté d'enseignement. Les langues régionales ne sont pas épargnées, une circulaire de septembre exige du clergé la prédication pour les Bretons du catéchisme en français. Paraît *L'Évangile et l'Église* de Loisy, très « progressiste », et aussitôt condamné par le pape. Combes, qui trouve là un allié, impose les nominations des évêques à Rome. Le 4 décembre est votée une loi aggravant par des amendes celle du 1^{er} juillet. Tandis qu'au Convent de la Grande loge, on s'inquiète de ne point en faire assez : Enfoncera-t-on assez profondément le bistouri dans l'abcès clérical ?

La loi a donné aux congrégations la possibilité de demander

l'autorisation de se maintenir, dans un délai qui était fixé au 3 octobre 1901. En mars 1903, la Chambre rejette toutes les demandes d'autorisation. Cette fois, les dés sont jetés. Le P. Marie-Antoine poursuit cependant son apostolat. Il est à Vignaux, dans la Haute-Garonne, en mars, où il effectue là sa dernière mission. Un beau succès pour l'apôtre du Midi, on y vient de quatorze et quinze kilomètres à la ronde, et les conférences aux seuls hommes fournissent le contingent respectable de cinq cents auditeurs. Avant la mission, note le curé, vingt-cinq personnes négligeaient leur devoir pascal. Après le passage du Père, il n'en reste plus que trois, et encore sont-elles visiblement travaillées par la grâce.

Et puis son dernier Carême à Mende. Les fidèles s'interrogent, mais n'osent parler des « événements ». Alors, on lui dit : Eh quoi ! mon Père, vous ne vous reposerez donc jamais ? C'est le diable qui serait content, répond-il en souriant, s'il voyait le P. Marie-Antoine se reposer ! Ce qu'il trouve à Mende le ravit, et il l'écrit à la *Semaine catholique* de Toulouse, confidente de son cœur d'apôtre depuis tant années. Me voici tout heureux et tout fier, pour notre chère France, du spectacle qu'a donné cette ville de Mende que j'évangélise. Je viens de voir revivre l'antique et grande joie de nos pères, je viens d'assister à l'un de ses plus beaux triomphes : je n'ai rien vu de si touchant et de si fervent. L'éloquence des plus grands orateurs prêchant sur la Passion n'est rien en comparaison de cette procession qu'on appelle la procession de la Passion. J'en ai le cœur tout ému et les yeux remplis de larmes. Elle a lieu chaque année, le Jeudi-Saint, après l'office du soir. Une légion de pénitents, vêtus de leurs grandes robes blanches, les hommes, la tête voilée par leur capuchon, marchent pieds nus sur la terre encore glacée et couverte de neige, entourant une pesante et énorme croix que l'un d'eux

porte sur ses épaules et qu'un autre soutien, tous deux fléchissant le genou à chaque pas. Je ne doute pas que cette procession, unique peut-être en France, ne maintienne la piété dans cette ville où l'on voit à Pâques plus de quinze cents hommes se presser à la Sainte Table. Bénissons le Seigneur et prions-le de nous faire revoir les heureux jours de la France chrétienne. Le Père fait bien de mettre à l'honneur Mende et son Jeudi-Saint. La Fête-Dieu deux mois plus tard, que l'Église célèbre par des processions dans toutes les paroisses, va être l'occasion, à Dunkerque, à Lyon, à Nantes ou à Angers, malgré d'importants services d'ordre, d'une attaque en règle, aux cris de « Sus aux mascarades ! », des anticléricaux, et des libres-penseurs organisés depuis peu en association. À Paris, on relève de nombreux blessés, et même un mort, un socialiste de 77 ans qui succombe à une crise cardiaque. La colère des Catholiques est telle qu'ils tentent de prendre d'assaut la préfecture de Paris, et, ayant échoué, finissent par édifier des barricades avant d'être dispersés par une charge de cavalerie.

Il ne sera plus donné au P. Marie-Antoine, à partir de ce jour, de remonter sur une grande chaire. Les événements s'accélèrent, mais les couvents n'en finissent pas de mourir. Le 9 avril, la fermeture des chapelles des congrégations ouvertes aux fidèles est décrétée. On prêche à Combes l'intention de fermer l'église de Notre-Dame de Fourvières, à Lyon, et même Lourdes, au point que le Conseil Général des Hautes-Pyrénées, pourtant dominé par une majorité radicale, qui craint d'affronter une fronde populaire et qui s'inquiète pour le commerce local, prie le président du Conseil d'épargner le sanctuaire marial. Rien, en tout cas, ne détourne Combes de ses obsessions anticongrégationistes. En juin 1903, il propose d'ajouter à la loi de 1901 un amendement interdisant aux anciens religieux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Lourdes, et aussi la nécessité de se trouver aux postes de la résistance, là où les religieux sont menacés, c'est-à-dire sur tous les points du pays, ont empêché bon nombre de Catholiques de participer au pèlerinage réservé aux hommes. Mais il a distribué un tract aux pèlerins de Toulouse. Partout, les expulsions continuent, les Dominicains à Toulouse lundi dernier.

Ainsi relégué dans son couvent — le Pech lui devient plus précieux encore — et réduit au silence, le P. Marie-Antoine écrit beaucoup. Comme les Apôtres écrivent leurs épîtres, il lance dans le public ses lettres, ses tracts, ses imprimés de toutes sortes et de tout format. Ils éclosent sous ses doigts et s'envolent dans toutes les directions, comme ces graines volantes que le vent fait flotter, en attendant qu'elles aillent se reposer et germer sur un terrain favorable. Il saisit toutes les opportunités, choisit le sujet que lui offre l'actualité, qu'il développe avec son style nerveux, entraînant, pittoresque, donne la note exacte, l'enseignement qu'on attend. Les éditions se multiplient et il emploie beaucoup de son temps à les corriger, les amplifier, les transformer, les renouveler, changeant les titres pour piquer la curiosité et attirer l'attention. S'y ajoute sa volumineuse correspondance. Aussi est-il plus que jamais absorbé dans ses papiers.

Quand, le 2 décembre, Pie X écrit au président de la République, le P. Marie-Antoine pense servir le Saint-Père en écrivant de son côté à Madame Loubet, son épouse. Il commence sans ambages : « Madame, c'est un vieux missionnaire qui vous écrit, afin que par vous sa voix arrive jusqu'à votre époux. J'ai tout sacrifié, dès ma jeunesse, pour consacrer ma vie à la gloire de Dieu et au bonheur de mes frères. Voilà cinquante ans, cette année, que je suis prêtre et missionnaire, ayant par conséquent mission et devoir de dire la vérité à tous, et surtout aux puissants

de la terre, parce qu'ils auront un compte plus terrible à rendre au Seigneur ». Tandis que le pape, quatre mois après son installation sur le trône pontifical, a écrit au président français : « En voyant cette longue série de mesures toujours plus hostiles à l'Église, il semblerait qu'on veuille comme certains le croient, préparer insensiblement le terrain, pour en arriver non seulement à séparer complètement l'État d'avec l'Église, mais si possible, enlever à la France cette empreinte de christianisme qui fait sa gloire dans les siècles passés ». Pie X confiera : L'heure est venue de parler. Il y a l'heure pour se taire, et l'heure pour parler. Déjà deux ou trois lettres nous étaient parvenues plus ou moins convenables, lorsque, l'avant-veille de la Saint-Joseph, il en est arrivé une de Monsieur Loubet plus insolente encore. Alors, j'ai compris qu'il n'y a plus à hésiter. Le 19 mars 1904, Pie X fait entendre sa voix contre les lois frappant les congrégations. Nous déplorons et nous réproouvons hautement de telles rigueurs, essentiellement contraires à l'idée de liberté bien entendue, aux lois fondamentales du pays, aux droits inhérents à l'Église catholique et aux règles de la civilisation elle-même qui défend de frapper des citoyens pacifiques. Quelques mois auparavant, le P. Marie-Antoine écrivait au Cardinal Merry del Val, Secrétaire d'État au Vatican : L'acceptation de la loi, votée par la Chambre et bientôt le Sénat, serait une mort lente mais infaillible. Le refus absolu, radical, de cette loi sera la résurrection et la vie. Le peuple de France tient encore à ses églises, à ses presbytères et à ses prêtres. S'il comprend qu'on les lui enlève, il ouvrira enfin les yeux et verra où est l'ennemi. N'accepter ni églises, ni presbytères, ni indemnité de la main des ennemis de Dieu. Pour église avoir une grange, pour presbytère un réduit, pour indemnité le pain noir : voilà le salut et la liberté reconquise. Le peuple prendra le parti du persécuté et le catholicisme en France sera sauvé. Au radicalisme

maçonnique nous égorgeant, nous étouffant sans bruit, il faut opposer le radicalisme divin, en nous défendant et en combattant avec éclat. À ce prix seul sera la victoire. Les martyrs ont-ils craint d'être intransigeants ? Et, sans cette intransigeance, l'Église aurait-elle remporté une seule victoire ?

Voici nos Pères de Paris condamnés par la Cour de cassation et expulsés de force de leur couvent. Me voilà, sur la plainte du préfet de Toulouse, et la visite du commissaire de police accompagné de deux agents, appelé devant le juge d'instruction comme continuant la vie de congrégation, parce que j'ai laissé quelques personnes entrer dans notre chapelle et assister à ma messe. L'affaire s'instruit. Quel sera le résultat ? Je l'ignore. Je crois cependant qu'on me laissera encore tranquille, à la condition de vivre solitaire dans le couvent jusqu'à ce que le liquidateur, si mon pourvoi en cassation n'aboutit pas, vienne y prendre ma place. Ce que le capucin ne fera jamais, c'est refuser la porte du couvent aux affamés qui, à l'heure de la soupe, viennent encore au Père Antoine, à ceux qui sont affamés de consolation, de sens à donner à leur vie. D'autant que la grande marmite qu'ils arrivent encore, tant bien que mal et par des prodiges de dévouement, à garnir chaque jour, a trouvé grâce aux yeux du séquestre.

Sa seule satisfaction en cette fin d'octobre : la statue en fonte de la Vierge, se dresse maintenant sur le clocher de Notre-Dame de Consolation. C'est à ses pieds qu'il a entendu le premier Angélus sonner avec l'unique cloche, baptisée Marie-Amélie, qui vient d'être offerte, de Lisbonne où il demeure, par le comte Pierre de Burnay. Et il a célébré la cérémonie de dédicace de la grotte à Notre-Dame des Sept Douleurs et à sainte Marie-Madeleine. Malgré les embûches, la main de Dieu est là. Marie veille sur son pauvre capucin, et sur son vieux rêve d'enfant, son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nostrae. Ce à quoi répond le cardinal dans sa lettre du 28 février 1904 : « Tout est contenu, en substance, dans ces mots : *Gratia plena*, prononcés par le messager céleste. Mille fois les théologiens y ont trouvé un argument pour proclamer l'Immaculée Conception, car si un Ange du ciel a déclaré pleine de grâce Celle qui doit être la Mère de Dieu, cette plénitude doit être entendue avec toute l'extension possible et théologiquement concevable. Dieu se sert de peu de mots pour révéler ses vérités, et la majesté de ses mystères nous est souvent manifestée dans la simplicité sublime d'un mot qui dit tout. Le *justus*, accordé par l'Esprit-Saint à un homme, constitue un panégyrique, et nous découvre un horizon que des volumes ne sauraient nous dévoiler. L'Église ne s'écarte pas de cette voie dans ses grandes prières. Les toucher aujourd'hui, ne serait-ce pas les amoindrir ? Le P. Marie-Antoine est cette fois pleinement satisfait. Il remercie, il admire et va porter la belle lettre si lumineuse du prélat à la *Semaine Catholique*.

Sa dévotion pour le scapulaire de Notre-Dame du Carmel lui inspire une démarche audacieuse. Au lendemain de l'attentat contre le Roi d'Espagne Alphonse XIII⁵⁸ au jour de son mariage, il écrit à la reine Marie-Christine dont il connaît la piété : « C'est visiblement à Marie Immaculée, sa Mère du ciel, et à vos prières à vous, Majesté, sa mère de la terre, que votre auguste fils doit le salut. Aussi ai-je l'intime conviction qu'il portait au moment de l'attentat le scapulaire du Carmel, ce céleste bouclier du salut. Mais je n'en ai pas la certitude. Il reçoit une réponse de la reine : Oui, et Sa Majesté est heureuse de vous le dire, elle croit que son fils, au moment du danger auquel il a échappé, portait bien le scapulaire du Carmel. Le Père entreprend des démarches pour obtenir que tout prêtre ait le droit d'imposer le scapulaire, au moins aux moribonds, et que le

Saint-Père ajoute aux litanies de la Sainte Vierge, l'invocation à la Reine du Carmel, démarches bien accueillies par le cardinal Merry del Val, le cardinal Gotti, mais qui demeureront sans résultat. Ces pieuses demandes cependant ont tracé un sillon, et qui sait si elles n'ont pas inspiré l'étonnante concession faite, durant la grande guerre, à chaque soldat éloigné du prêtre, de s'imposer lui-même le saint scapulaire s'il le désire ?

Le 22 janvier 1905, la Russie connaît sa première révolution, sauvagement réprimée. Ce qu'on appellera le dimanche rouge de Saint-Pétersbourg. De la violence et du sang, encore ! Le Père fait parvenir une longue lettre au tzar Nicolas II, un an plus tard, durant la conférence d'Algésiras qui consacre l'internationalisation économique du Maroc et la position privilégiée de la France, et, à un moindre degré, de l'Espagne. Il l'exhorte en missionnaire à revenir avec ses États au giron de l'Église. Dans son robuste optimisme, il voit déjà le tzar sur le chemin de Rome, par le fait que, sous l'œil bienveillant de Léon XIII, il s'est rapproché de la France. Sire, voici pour vous le moment solennel de réaliser le désir du Cœur de Jésus, d'opérer l'unité. Non, non, plus de schisme, plus de séparation, mais grande, complète et parfaite unité ! Dieu le veut ! C'est pour cela que Dieu a rapproché la Russie de la France, le royaume de son divin Cœur et de sa Mère Immaculée. O Majesté, la grâce vous est offerte : le Seigneur ne peut en accorder de plus grande ni à votre auguste personne ni à votre empire. De l'amitié traditionnelle entre les deux pays, chacun a à gagner. La Russie, rêve le missionnaire, peut ramener la France au respect et à l'amour de ses traditions patriotiques et religieuses, et la France ramener la Russie à l'unité de la foi catholique. Quand l'heure de Dieu arrivera et que les enfants de Dieu auront assez prié, le rêve deviendra réalité. À l'empereur d'Allemagne, au roi

d'Angleterre après la conversion de la princesse de Battenberg devenue la pieuse Reine d'Espagne, il a écrit aussi. Il veut montrer que le moment est venu de refaire autour du pape l'unité voulue par Jésus Christ, si l'on veut épargner au monde des catastrophes effroyables, comme s'il entrevoyait le carnage de l'exécution de la famille impériale ou de la grande guerre.

Effectivement en cette année 1905, péripéties et catastrophes vont s'amonceler sur notre bon Père. Le corps usé se voûte chaque jour un peu plus, se courbe et plie jusqu'à terre : des temps chaque jour et chaque nuit plus longs, en sacrifice de communion dans l'amour du peuple de Dieu, en sacrifice d'offrande dans l'amour de son Dieu.

Le 28 mai, le bruit de sa mort court dans la ville. L'émotion est grande. L'archiprêtre Xavier Delpech se précipite au couvent, pour apprendre au pont du canal que la nouvelle est fausse. On nous en a apporté la nouvelle, racontent les Clarisses. Quel coup de foudre ! Toutes, nous étions atterrées. Notre cœur était brisé. Si vous saviez, toute la ville était en émoi. Nous voilà récitant les six *Pater*, les autres faisant un chemin de la croix, la mort dans l'âme. Et puis dans la soirée, on vient nous annoncer sa résurrection ! Toutes de nous réjouir ! Vivez, cher Père, vivez longtemps encore et venez bientôt nous montrer que vous êtes vivant !

Quelques jours plus tard, l'incident lui fournit, à la réunion des anciens de l'Esquile, le sujet d'un toast haché d'applaudissements. Il vous semblait déjà me voir partir pour le grand voyage. On ne savait pas que j'avais pris un billet d'aller-retour pour répondre à votre si aimable invitation. Il raille avec sa verve habituelle la loi de Séparation, œuvre d'une Chambre décrépée et d'un ministre qui en fait une vraie Babel. Regardez cet échafaudage qui n'a de Briand que le nom. Le monstre qu'ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Inventaires causent la chute du gouvernement Rouvier le mois suivant. Le 22 février, aux élections municipales à Toulouse, le Comité électoral de l'Union socialiste, loin derrière en 1900, l'emporte avec Albert Bedouce, socialiste et franc-maçon, qui devient maire pour quelques mois, de février à octobre. Il succède aux Radicaux, devenus plus modérés en se démarquant de leurs concurrents socialistes. L'un des leurs, le sénateur radical de la Haute-Garonne Camparan, écrit à ses électeurs au printemps 1905 : « Je considère la Séparation des Églises et de l'État non pas seulement comme une grosse faute, mais, ce qui est bien plus grave et plus irréparable, comme une bêtise ». Les Radicaux retrouveront la mairie en 1908 avec Raymond Leygues.

Le 16 mars, Clémenceau demande de suspendre les inventaires là où ils nécessitent la force, par une circulaire interne communiquée à la presse grâce à une indiscretion. Clémenceau s'explique devant le Sénat : « Nous trouvons que la question de savoir si l'on comptera ou l'on ne comptera pas les chandeliers dans une église ne vaut pas une vie humaine ». Le 31 mai, une note du ministère des Cultes fait le point sur les inventaires. Sur 68000 établissements initialement à inventorier, il en reste un peu moins de 5000. Les plus difficiles.

Le Frère Rufin a repris sa place au couvent, et le Père son humour. Ces fêtes de Pâques 1906, dans une intimité à trois, les trouvent tout joyeux. Le Père écrit maintenant beaucoup en vers. Peu lui importe les règles de prosodie, il les a oubliées depuis cinquante ans sous les proses de toutes les misères humaines :

Autour de ce tombeau tout chante et rajeunit.

L'alleluia du Ciel ici-bas retentit.

Si je compte mes ans, j'y suis dans la vieillesse,

Mais par l'oreille et l'œil, j'y suis dans la jeunesse.

Dans notre grand couvent nous ne sommes que trois.
Aujourd'hui nous chantons, heureux comme des rois.

Ensuite, recueillis, chacun fait son office,
Heureux de servir Dieu dans sa sainte milice.
Ne pouvant plus prêcher, je combats l'ennemi
En écrivant toujours sans trêve ni merci.

Rufin garde la porte, Hubert fait la cuisine,
Cuisine sans apprêts, sans gâteau ni tartine,
Ail, chou, rave, haricots sont le plus en faveur,
Mais la pomme de terre a la place d'honneur,
Le jardin largement nous donnant pour partage
Ce que mangeait Noé avant le grand naufrage.

On fête dans l'intimité de la Maison du Refuge ses noces d'or religieuses le 13 juin. Que le temps de ses noces d'or sacerdotales à Rome et ailleurs, il y a seulement six ans, lui paraît éloigné ! Quels abîmes m'en séparent ! Que mon désert est grand ! Que mon ciel est immense ! Mon cœur tourne et retourne. Où va-t-il ? Où va-t-il ? Oh ! je sais bien le lieu. Il vole vers le ciel ! Il vole vers son Dieu, par la route d'en haut que l'Étoile a tracée. Parfois, la solitude est lourde à supporter. Le 17 décembre, il écrit à son neveu : Vraiment, cher ami, avec l'hiver tu deviens bien solitaire. On ne te voit plus, on ne t'entend plus, plus de lettres, plus d'apparition quelconque. La résidence, c'est très bien pour la garde du troupeau, mais la plume peut écrire quand les jambes ne marchent pas ; prends-la vite, cette chère plume, et donne-moi des nouvelles. Pour le Pech⁶¹, il faut prendre patience, et s'y consoler de tout avec Notre-Dame de Consolation. Cinq jours avant sa mort, il lui écrit à nouveau. Il veut que soient faites les ultimes démarches pour le rachat du couvent. Il a entrepris dans ce but des négociations qui sont en bonne voie quand il meurt. Trois mois

après sa mort, en mai, la Cour de cassation attribuera définitivement le couvent au liquidateur. La porte restera close dorénavant, mais des mains pieuses ont arraché le couvent à une vente aveugle. Ses frères capucins devront à la grande énergie du P. Marie-Antoine de retrouver après la grande guerre leur monastère. Je te demande, cher Joseph, une messe pour chacun des membres de la famille retournée à Dieu. Un dernier geste d'homme qui a encore le pouvoir de se rapprocher dans la communion de saints de ses chers bien-aimés prêts à l'accueillir, dans quelques heures.

Durant ces ultimes années, l'isolement où il s'est trouvé a par moment pesé sur ses épaules d'homme d'apostolat qui n'a cessé de vouloir changer le monde pour l'offrir à Dieu. Le lui offrir purifié de tout mal par les sacrements de la miséricorde divine que le successeur de saint Pierre a confié à ses mains de prêtre, aux mains de tous les prêtres de son Église. Mais ce que je n'ai pu faire sur terre, je le continuerai jusqu'à la fin des temps. Oui, jusqu'à la fin des temps je veillerai, j'intercéderai auprès de la Sainte Vierge, pour mon beau pays de France.

Le P. Marie-Antoine de Lavar fut l'objet après sa mort d'une immense dévotion populaire. Le nom du Saint de Toulouse, déjà célèbre de son vivant, franchit les limites de la France, et la presse catholique de tous les pays l'a honoré. De partout, on réclamait des reliques. En quelques jours, quarante mille de ses portraits s'envolèrent aux quatre coins du monde, photos, cartes postales, images de tout format. Des milliers d'exemplaires de sa vie furent diffusés et c'était pour tous une révélation. On découvre ce moine capucin hors du commun. De toutes parts, on réclame d'autres volumes, d'autres images. Cet engouement durera jusqu'à la guerre. Vénération, enthousiasme, on le prie, on lui demande des prodiges : et ils ont lieu si l'on en croit la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Septembre : Mission à Peyrajudé (Lot & Gar.).
Nov.-déc. : Mission à Albi, église de la Madeleine.
Décembre : Mission à Viviers-les-Montagnes (Tarn).

15 septembre : Convention sur l'évacuation de Rome par les Français : Victor-Emmanuel renonce à faire de Rome sa capitale.

8 décembre : Encycliques « Quanta cura » et « Syllabus » condamnant les erreurs de la civilisation moderne.

1865

Février : Mission à Gabre (Ariège), publie « Le Protestantisme confondu par le seul argument d'autorité, ou conférence et controverse entre un ministre protestant et un missionnaire catholique ».

1865

15 avril : Assassinat de Lincoln.

Mission à Orgueil (Tarn & Gar.).

Septembre : La première retraite de la Nativité de la Vierge à Livron (Tarn & Gar.) à laquelle il restera fidèle.

17 septembre : Couronnement solennel de N.-D. de Garaison (Htes-Pyr.).

1-12 octobre : Mission à L'Isle-Jourdain (Gers).

Novembre : Mission à Puylaurens (Tarn).

26 nov.-25 déc. : Mission de l'Avent à l'Immaculée-Conception (Toulouse).

1866

Janv.-févr. : Mission à Cadalen (Tarn) puis au Fousseret (Hte-Gar.).

Mai : Mois de Marie à Sauveterre (Gers).

Septembre : Mission dans la vallée d'Oueil.

Oct.-Nov. : Mission à Saramon (Gers) Novembre : Mission à Lanty (Hte-Marne).

9 décembre : Mission à Cordes (Tarn). L'église du couvent dédiée à N.-D. des Anges qui en devient titulaire avec St Louis.

1866

9 mai : Bénédiction de la crypte de la basilique de Lourdes et consécration des cinq autels.

8 juillet : Bernadette entre chez les Sœurs de la Charité de Nevers.

Fondation de la Ligue de l'Enseignement par Jean Macé.

1867

1867

6 janvier : Mort de sa mère Rose Clergue née Amilhau.
Mars : Mission de Carême à Limoux (Ariège).
4 juin : Contribue à la fondation du couvent de Cahors.
13 juin : Voyage à Rome pour la préparation des cérémonies de canonisation de Ste Germaine.

19 janvier : Napoléon III annonce des réformes libérales.
Février : Evacuation du Mexique.
19 juin : Exécution de Maximilien au Mexique.
Juin : Le chemin de fer arrive à Lourdes.
29 juin : Béatification de Ste Germaine.
30 octobre : Bernadette, Sœur Marie-Bernard en religion, prononce ses vœux.

28 au 30 juillet : Toulouse fête sa canonisation.
Novembre : Mission laborieuse dans l'Hérault.
Nov.-Déc. : Mission à Poitiers, dans le quartier populaire de la Tranchée. Décembre : Triduum au Refuge de Narbonne en l'honneur de Ste Germaine.

3 novembre : Marx publie le premier livre du « Capital ».
3 décembre : Long débat au Corps législatif. Jules Simon pour l'abandon total et volontaire par le pape de toute possession territoriale.

1868

Janvier : Mission à Castelnaudary (Aude) dirigée par le P. Laurent d'Aoste.
Mars : Mission de Carême à Castres.
Mai : Inauguration des pèlerinages régionaux à Lourdes : vingt paroisses de la région tarbaise.
Mai : Mois de Marie à Viviers-les-Montagnes (Tarn).

1868

30 avril : Parution des « Annales de Lourdes ».
28 août : Chapitre à Toulouse des Capucins de la province française qu'il est question de partager et de réformer. La décision est prise le 9 janvier de la partager en trois provinces.
Septembre : La reine Isabelle II d'Espagne fuit en France. Elle abdique en faveur de son fils Alphonse XII.
Sainte-Beuve au Sénat exalte « le grand diocèse de libre-pensée pour toute la France et pour tout le monde ».

21 au 29 juin : Octave de prédications au couvent en l'honneur de Ste Germaine.
Juillet : Triduum à l'Immaculée-Conception (Toulouse).
Mission à Montréjeau (Htes-Pyr.).
5-20 octobre : Mission à Saussens (Hte-Gar.).
Nov.-Déc. : Mission à Tonneins (Lot & Gar.).

27 novembre : Guérison miraculeuse du maçon Pierre-Joseph Hanquet à Liège. Création par le cardinal Lavigerie des Pères Blancs.

1869

Janvier : Mission à Poitiers pour le Jubilé.
Mars-avril : Mission de Carême à l'église St-Louis à

1869

Gambetta élu député. Fait connaître son fameux « programme de Belleville ».

Sète (Hérault).

Avril : Mission à Saint-Mont (Gers), d'où s'organise le second pèlerinage régional à Lourdes du canton de Riscle.

12 juin : 1er pèlerinage de Toulouse à Lourdes.

Septembre : Neuvaine de la Nativité de la Vierge à Rocamadour (Lot) dont il sera fréquemment le prédicateur.

16 juillet : Mort de Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

17 novembre : Ouverture du canal de Suez.

8 décembre : L'Eglise réunie en Concile à Rome.

1870

Février : Mission à Barbazan (Hte-Gar.) et pèlerinage à St-Bertrand du Comminges.

Mars : Carême à la basilique Saint-Sernin.

Avril : Prédication à Montréjeau du Jubilé de l'Immaculée Conception et premier grand pèlerinage paroissial.

Mai : Mois de Marie à Poitiers.

16 mai : Publie « Le Concile et l'infailibilité », suivi d'une nouvelle édition du « Triomphe de l'Église par le Concile et l'Infailibilité ». Bref élogieux de Pie IX.

1870

27 janvier : Création de la province de Toulouse par la division, dans l'Ordre des Capucins, de la province de France en trois provinces.

20 avril : Plébiscite. L'Empire libéral approuvé à une majorité écrasante.

18 juillet : L'infailibilité du pape est déclarée dogme de l'Eglise par le Concile.

19 juillet : Déclaration de guerre à la Prusse.

2 septembre : Capitulation de Sedan.

4 septembre : Proclamation de la République.

15 août : Avec dix-sept capucins, volontaire pour servir son pays. Sans succès.

Oct-déc. : Apostolat en Vendée et dans le Poitou.

19 septembre : Paris investi par l'armée prussienne.

20 septembre : Le Piémont envahit Rome. La spoliation des États pontificaux est consommée.

20 octobre : le Concile ajourné.

Décembre : Pie IX proclame St Joseph Protecteur de l'Eglise.

1871

Une « ambulance » installée au couvent. Les Capucins peuvent réintégrer le couvent.

Janv.-févr. : Quatre retraites à Castelsarrazin.

Févr.-Mars : Carême à la basilique Saint-Sernin.

19 juillet : La guérison à Lavaur, avec de l'eau de Lourdes, du menuisier François Macary.

1871

17 janvier : Apparition de la Vierge à Pontmain (Mayenne).

18 janvier : Création à Versailles de l'Empire allemand.

18 mars-28 mai : La Commune de Paris. Une trentaine de prêtres et de religieux fusillés, dont Mgr Darboy archevêque de Paris.

10 mai : Traité de Francfort. Perte de l'Alsace et la Lorraine.

31 août : Thiers président de la République.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1900

28 mai : Pèlerinage du Tiers-Ordre de la province de Toulouse à Lourdes.

8 septembre : Installation de N.-D. de Consolation dans la grotte du Pech.

Septembre : A Rome pour le Congrès International des Tertiaires. Discours d'ouverture à St André-della-Valle.

25 octobre : Retraite du Rosaire à Lyon, couvent de la Procure des missions.

1900

24 janvier : Procès des Assomptionnistes.

Mars : Protestation de Léon XIII contre les projets de loi contre les congrégations.

6 mai : Elections municipales. Paris échappe à la gauche. À Toulouse, Honoré Serres, maire sortant radical-socialiste réélu, soutenu par la puissante Fédération des Quatre Cantons.

5 novembre : Première messe à la grotte du Pech. Ses noces d'or sacerdotales (21 sept.) fêtées à Rome, puis à Toulouse et à Saint-Gaudens.

7 décembre : Il reçoit le titre d'ex-provincial.

Œuvres : « St François et le Tiers Ordre », « Il Congresso des III Ordre in Roma ».

Mai : Le général Louis André ministre de la guerre. Les officiers fichés.

24 mai : Canonisation de Jean-Baptiste de la Salle fondateur des Frères des Écoles chrétiennes.

28 octobre : Discours-programme à Toulouse de Waldeck-Rousseau contre « le milliard » des congrégations.

Fin des diligences.

1901

18 août : Le 30^{ème} pèlerinage des Campagnes de l'Aude qu'il conduit à Lourdes, suivi du Pèlerinage national.

Œuvres : « Nouvelle méthode pour réciter le St Rosaire ».

1901

Encyclique « Graves communi » contre les dérives politiques de la démocratie chrétienne.

23 juin : Création du Parti Radical et Radical-socialiste place de Valois.

1^{er} juillet : Loi sur les associations. Ses décrets touchent les congrégations.

3 octobre : Le délai donné aux congrégations pour demander une autorisation.

1902

Janvier : Mission à Gabre (Ariège).

Février : Retraite chez les Capucins de Narbonne.

Mai : Mois de Marie à Caudies-des-Fenouilles (Pyr. Or.).

Novembre : Prédications chez les Carmélites de Marseille.

Décembre : Retraite chez les Capucins de Nice et de Menton.

1902

11 mai : Elections législatives. Victoire du bloc des gauches. 160 élus maçons. Démission de Waldeck-Rousseau.

7 juin : Formation du ministère Combes.

27 juin : Le droit d'enseigner retiré aux religieux.

10 juillet : Fermeture de 3000 écoles catholiques durant l'été.

27 juillet : *Manifestation monstre place de la Concorde pour la défense de la liberté de l'enseignement.*
Septembre : *Circulaire exigeant la prédication pour le clergé breton du catéchisme en français.*
Fondation par Charbonnel de l'association nationale des Libres-penseurs.
Combes impose au pape les nominations des évêques.

1903

Mars : Sa dernière mission, à Vignaux (Hte-Gar.).
Mars-avril : Son dernier Carême, à Mende (Lozère).
19 avril : Vêpres d'adieu dans la chapelle du couvent.
29 avril : Les scellés sont mis au couvent. Départ pour l'exil, à Burgos. Large diffusion de sa protestation solennelle. Lui demeure au couvent. Tracts surtitrés « la persécution ».

1903

Mars : *Rejet par la Chambre des demandes d'autorisation des congrégations.*
7 avril : *Le débat parlementaire sur la Séparation est lancé.*
9 avril : *Fermeture des chapelles des congrégations ouvertes aux fidèles. Lourdes menacée.*
Avril-juil. : *Les congrégations expropriées, près de 60 000 religieux expulsés.*

Mai : Mois de Marie à l'église N.-D. de la Daurade (Toulouse).
Août : La seule année où il ne se rend pas à Lourdes et ne participe pas au Pèlerinage national, « pour garder son couvent ».
Lettre à Madame Loubet.

17 mai : *Grande journée organisée par les libres penseurs en faveur de la Séparation.*
11 juin : *Formation de la commission de Séparation. Président Ferdinand Buisson.*
14 juin : *Troubles autour d'une Fête-Dieu menacée.*

20 juillet : *Mort de Léon XIII, Pie X lui succède le 4 août.*
29 juillet : *Rupture des relations diplomatiques avec le Vatican.*
1^o octobre : *Toutes les communautés de religieuses doivent avoir quitté leurs couvents.*
4 octobre : *Encyclique d'intronisation « E supremo », contenant la pensée qui guidera l'action du nouveau pape : « Instaurare omnia in Christo ».*
2 décembre : *Pie X écrit au Président de la République Émile Loubet.*

1904

1^{er} avril : « Mon dernier cri d'amour et mes dernières volontés ». Souffrant, il rédige son testament spirituel le Vendredi-Saint.

Mai : Prédications à l'orphelinat Sainte-Marie de Seysses (Hte-Gar).

28 juillet : Le liquidateur a reçu l'ordre de le faire sortir du couvent.

Août : Lettre à Combes.

Août : Pèlerinage à Lourdes et à Pibrac près de Ste Germaine.

Dernière visite à l'Immaculée Conception de Raynaude (Ariège) où un accueil enthousiaste lui est réservé.

1904

1^{er} janvier : *Les religieuses interdites dans les hôpitaux.*

19 mars : *Pie X s'élève contre les lois frappant les congrégations.*

1^{er} avril : *Les crucifix doivent être enlevés dans les tribunaux.*

Juin : *Interdiction aux ecclésiastiques de se présenter au concours d'agrégation.*

15 juin : *Publication par Briand d'un avant-projet de la loi de Séparation.*

7 juillet : *Loi interdisant l'enseignement de tout ordre et de toute nature aux congrégations.*

Été : *Campagne anticléricale.*

24 octobre : La statue en fonte de la Vierge est placée sur le clocher de la chapelle entièrement achevée de N.-D. de Consolation à Lavaur.

Août : *Mort de Waldeck-Rousseau. Combes s'oppose à des obsèques nationales.*

1^{er} août : *Congrès à Amsterdam de l'Internationale socialiste.*

28 octobre : *Le scandale des officiers fichés éclate. Le Général André démissionne le 15 novembre. La franc-maçonnerie impliquée.*

19 décembre : *Long discours d'Anatole France, libre-penseur, en faveur de la Séparation.*

Décembre : *Grand jubilé de l'Immaculée Conception.*

1905

Janvier : Nouvelle lettre à Combes qui vient d'être renversé.

Grand Jubilé de l'Immaculée Conception : le Comité de Rome lui confie les fonctions de Délégué Régional. Publie un fascicule.

28 mai : Bruit de sa mort.

1905

19 janvier : *Fin du ministère Combes, sur fond de scandale des fichiers.*

22 janvier : *Le dimanche rouge de Saint-Pétersbourg, la première révolution russe.*

9 février : *Le projet de la loi de Séparation déposé.*

10 juin : Il préside à la basilique St-Sernin la procession des Corps Saint le samedi de Pentecôte.

15 juin : Devant la Cour d'Appel.

Juillet : Visite à ses frères exilés à Burgos.

Août : L'humiliation de Lourdes.

Mai : *Encyclique « Acerbo Nimis » sur l'enseignement de la doctrine chrétienne.*

11 juin : *Encyclique « Motu proprio, fermo proposito », l'Eglise gardienne et protectrice de la civilisation chrétienne.*

7 juin : *Graves inondations à Toulouse. Octobre : Le pape décide d'un autre système de désignation des*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la même collection Témoins de vie

Thérèse d'Avila qui es-tu ?

Père Jean Abiven, o.c.d.

Un parcours spirituel savoureux et vivant avec la réformatrice du Carmel, de nombreuses illustrations, ainsi qu'une présentation claire et soignée, font de ce livre un événement.

ISBN 2-900424-48-8

233 pages — 18,30 €

La marche à la mort

Trois ans de captivité du Carmel de Séoul, 1950-1953.

Sœur Marie-Madeleine, o.c.d.

Un témoignage vivant et émouvant des sœurs carmélites fondatrices du Carmel de Séoul qui furent prises dans la tourmente de l'invasion communiste nord-coréenne. Le courage et la foi en actes et en vérité...

ISBN 2-900424-61-5

237 pages — 19,82 €

Francis Jammes, le ciel retrouvé

Abbé Joseph Zabalo

Une monographie spirituelle sur l'un des plus grands poètes catholiques du XX^e siècle, que Claudel admirait tant. Avec de nombreuses photos d'époque, des poèmes inédits.

ISBN 2-900424-85-2

164 pages — 17,55 €

Guite, la sœur d'Élisabeth de la Trinité

Abbé Jean Rémy

Épouse épanouie, maman comblée, veuve courageuse, Guite, dans le rayonnement de sa sœur carmélite, a pu devenir une

chrétienne accomplie. Sa biographie met en lumière la sainteté vécue dans une existence de chrétienne laïque.

ISBN 2-84713-006-3

190 pages — 16 €

Sœur Marie du Saint-Esprit — « Je dis Oui à l'amour »

Sous la direction de Sœur Marie de l'Annonciation

Comédienne, poète, sœur Marie du Saint-Esprit nous présente le visage original et très vivant d'une carmélite contemporaine, riche de nombreux talents et qui a su tout offrir à l'Amour.

ISBN 2-84713-016-0

208 pages — 15 €

Teresa de Los Andes — La sainte au cœur de feu

Eduardo Gil de Muro, o.c.d.

Une évocation pleine de sensibilité de la première sainte du Chili, Teresa de los Andes (1900-1920), petite sœur de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Bienheureuse Élisabeth de la Trinité.

ISBN 2-84713-013-6

280 pages — 18 €

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHRONOLOGIE

INDEX DES LOCALITÉS

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE